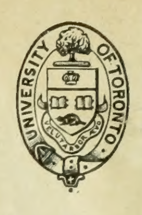
3 1761 07988647 9



This volume has been purchased from the
fund bequeathed by
Mrs. Catherine Renwick Hamilton,
and applied to this purpose by her husband,
Dr. Alexander Hamilton M.A. (Tor.),
in memory of their only son
Alexander Edwin Hamilton,
B.A. (Tor.),
who was Lecturer in French in University
College during the year 1910-1911, and
who died on the 26th of March, 1912,
in his thirty-fourth year.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/bonnesgensnouvea00frap

U.C.C.,
74/2/79

Bonnes Gens

NOUVEAUX CONTES

DU TEMPS DE LA GUERRE

DU MÊME AUTEUR

Format in-18

Chez le même Éditeur :

LES CONTES DE LA GUERRE.
LE CAPITAINE DUPONT.

Chez d'autres Éditeurs

ROMANS

L'INSTITUTRICE DE PROVINCE.
MARCELIN GAYARD.
LA MATERNELLE.
LES OBSÉDÉS.
LA PROSCRITE.
LA FIGURANTE.
LA LISEUSE.

CONTES ET NOUVELLES

L'ÉCOLIÈRE.
LA BOITE AUX GOSSES.
M'AME PRÉCIAT.
LES CONTES DE LA MATERNELLE.
LA MÈRE CROQUEMITAINE.

A paraître :

LES NOUVEAUX CONTES DE LA MATERNELLE.

Paris. — L. MARETHEUX, imprimeur, 1, rue Cassette.

[redacted]

Léon FRAPIÉ

Bonnes Gens

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

NOUVEAUX CONTES
DU TEMPS DE LA GUERRE



166532
26/10/21

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés
pour tous les pays.

PQ
2611
R326B6

Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous les pays.
Copyright 1917,
by ERNEST FLAMMARION.

Bonnes Gens

LA SŒUR

Sœur Félicie a été une jeune fille du grand monde — de ce monde où règne l'autorité de famille et où, parfois, les alliances sont décidées uniquement selon des motifs de convenance, sans égard au sentiment des partis en cause.

Mlle Félicie d'Ormont de la Hune avait, à vingt ans, la beauté des roses et des lis. Si elle s'était mariée selon la volonté de ses parents, elle eût fait un sacrifice cruel et inutile, au seul bénéfice du principe d'obéissance. A tant faire, elle préféra se vouer à la charité envers les humbles et les souffrants.

Sœur Félicie a maintenant franchi la quarantaine; sur son visage d'ivoire pose le dévouement éternel, inaltérable, incorrigible...

Directrice d'un hôpital auxiliaire à Paris, elle se réserve les soins les plus difficiles, les soins les plus pénibles à donner aux grands blessés.

— Allons, mon petit, fermez les yeux, lais-

sez-vous faire... n'ayez pas honte, puisque vous êtes un pauvre enfant...

Et vraiment, l'on refuserait de croire qu'il pût y avoir un au-delà à la charité de cette noble et virginale créature, dévouant ses pieuses mains aux pires misères de la loque humaine.

On refuserait...? Nous allons voir.

*
* *

Le préau où les blessés en état de quitter le lit passent l'après-midi à lire, à écrire, à jouer aux dominos, aux cartes, aux dames, assis dans des fauteuils de jardin, autour de tables spacieuses.

Sœur Félicie profite de ce qu'elle a affaire dans la pharmacie attenante pour s'assurer que, là, tout va bien.

— Personne n'a besoin de rien?

— Ah! ma sœur, vous « aureriez » le temps de faire un quatrième à la manille...

— Dès que je saurai, comptez sur moi...

Elle adresse un clignement amical au farceur pour signifier : « Très bien, soyez gais, ça me fait plaisir. » Mais elle avise un de ses plus anciens pensionnaires, qui se tient debout, seul, à l'écart, dans l'angle d'une fenêtre :

— Qu'est-ce que vous avez donc, Bardin? Vous faites une mauvaise figure, précisément depuis que vous êtes à peu près guéri... et que

même le major vous accorde l'autorisation de sortir...

Bardin est un fantassin de la classe 15, originaire de la banlieue de Paris. A son arrivée à l'hôpital, — la poitrine traversée par un projectile, un poumon déchiré, — il avait une assez bonne tête de soldat. Mais, en effet, depuis quelques jours, il change fâcheusement de physionomie. Il reprend la figure sournoise, inquiétante, en lame de couteau, qu'il avait avant la guerre, où il portait la cotte et le veston d'un ouvrier du bâtiment, mais où il était plus souvent chez le bistro ou à la pêche qu'au chantier.

Sœur Félicie l'a arraché à la mort au prix d'efforts surhumains : plusieurs fois, après les longues veilles nocturnes, elle s'est évanouie de fatigue à son chevet. Une certaine dose de gratitude et de déférence s'impose donc à lui ; malgré cela, il répond d'un ton brusque, avec l'accent traîné de la barrière :

— Qu'est-ce que j'ai ?... C'est pourtant pas difficile à d'viner c' que j'ai... J' sors avec pas l' rond dans ma poche ; alors, c'est comme si j'sortais pas.

Là-dessus, les épaules remontées, les deux mains dans les poches, il attend, en faisant une sorte de moue menaçante.

Selon l'immédiate franchise de son cœur et de sa logique, sœur Félicie se pose nettement la

question : faut-il donner de l'argent à Bardin?

Or, l'évidence apparaît : il ne pourrait qu'en faire mauvais usage.

Elle refusera donc :

— Écoutez, Bardin: vous avez du tabac, des tickets de métro, des entrées pour le cinéma...

Il ne la laisse pas achever :

— Ça va bien... ça va bien...

Et comme c'est l'heure des permissions, il tourne le dos et s'en va.

*
* *

A cinq heures, il est de retour dans le préau, la figure éclairée d'une louche fierté.

— Tu parles que j'viens d'me marrer...

Le camarade à qui il s'adresse lui fait signe que sœur Félicie est de nouveau dans la pharmacie. Pour le coup, Bardin se met à ricaner; par bravade et par rancune, il se rapproche de la cloison et il fait exprès d'élever la voix :

— Pour lorsse, en sortant tout à l'heure, je me suis dit : si j'ai pas l' rond, tant pis, faut pas que ça m'arrête... Tu comprends : un homme est un homme; il a besoin d'exister... En douce, comme le brochet qui rôde le long d'un herbier, j'ai été flâner par là-haut, derrière la gare Montparnasse, où qu'on voit souvent des bonnes sans place, des Bretonnes pas bien dessalées... Juste, j'en ai dégoté une sur un banc, et qui avait l'air

d'être rudement dans la mouise... Tout doucement, que je m'ai assis près d'elle, et que j'y ai demandé si elle avait pas un frangin dans les fusiliers marins... Ça m'a permis d'y faire un boniment à la hauteur : que j'étais en permission chez une marraine où que l'on me dorlotait à en avoir une indigestion à tous les repas, et même qu'on me refilait de l'argent de poche... Tu comprends, j'ai insisté en pénard sur l'argent de poche... Si bien qu'on s'est entendu, et tu parles que j'ai été gentil et généreux en paroles. Seulement, après, j'ai changé de romance : ma petite, tu peux te brosser... Et v'là-t-il pas qu'elle chiâlait : sa chambre pas payée, ses tartines percées, et la dent qu'elle avait...

— Bardin !

Sœur Félicie est sur le seuil de la pharmacie ; elle lance un geste impérieux :

— Entrez ! Asseyez-vous !

Elle pousse la porte et, pour la première fois de sa vie, les yeux allumés d'indignation, elle s'exprime sur le ton imprécatoire :

— Bardin, vous êtes un misérable ! un lâche ! un malfaiteur !... Le fait d'être allé au feu, le fait d'avoir combattu parmi les braves n'ennoblit pas tous les hommes : il est de rares individus que la guerre n'a sauvés que provisoirement d'une destinée criminelle...

Bardin, le front bas, fait rouler ses épaules :

— En v'là du chichi, pour un' poule...

Sœur Félicie lève ses mains désespérées :

— Vous avez odieusement abusé de la misère !

Bardin rigole :

— Probable que c'était pas un béguin... Mais quoi ? c'est pas d' ma faute à moi si j'avais pas l' rond.

Mais sœur Félicie ordonne :

— Vous allez me donner l'adresse !

Il hésite, stupéfait, puis, ignoble, il recommence à rigoler :

— Ah ! j'veux bien, moi, j'men fiche...

Devant la détresse à secourir, sœur Félicie voit tout de suite le moyen qu'il est préférable d'employer pour que la malheureuse soit le moins humiliée, le moins convaincue de sa déchéance.

— Vous allez écrire, Bardin, et je ferai porter une enveloppe.

Elle explique : il doit, dans son langage ordinaire, exprimer un regret comme pour une mauvaise plaisanterie, et de plus, mettre quelque phrase qui maintienne l'égarée à un niveau avouable ; il faut un mot de respect humain, de possibilité meilleure...

Le visage exalté, extraordinairement autoritaire, elle suggestionne Bardin, elle le guide, elle le force à trouver ses formules.

Il annonce tout haut en écrivant :

« Ma petite poule,

« C'est pour t'envoyer mes excuses; ce que j'en ai fait, c'était histoire de rigoler, l'habitude de se faire des niches entre copains. Mais quoi ! on n'est pas méchant, on sait bien que la mistouf' vous force parfois à faire des choses qu'on ne voudrait pas. Mais on sait aussi que le malheur doit pas durer toujours. Alors, ce serait vraiment pas le moyen d'aider une amie à sortir de la mistouf' que d'être crapule à ce point-là avec elle... ce serait plutôt fait pour y enlever le courage de rechercher son bon chemin... »

Sœur Félicie prend le papier et, avec application, relit à demi-voix :

« Ma petite poule... »

On dirait qu'à chaque mot grandit la conviction charitable, l'émotion sainte de son pur visage aux blancheurs d'ivoire.

Et Bardin la regarde... et voilà que ses joues se contractent, que ses lèvres se serrent et qu'il fait une affreuse grimace pour contenir un afflux nerveux monté de sa poitrine à sa gorge. Car enfin, il ne va pas s'attendrir lui, un costaud à la redresse...

Tout de même, il éprouve le besoin d'adresser à sœur Félicie une parole de repentir et en même temps, honteux de cette faiblesse, il ne

peut se retenir d'y mêler une intention d'offense.

Pendant que sœur Félicie prépare l'enveloppe, il se donne l'air de promener machinalement le bout du porte-plume sur la table :

— Bien sûr, j'ai eu tort... une femme est une femme... et puis quoi ? elle m'a rendu service... *pareille à vous...*

A ces mots, sœur Félicie lève les yeux vers l'espace céleste et murmure précipitamment :

— Pauvre martyre ! ma sœur ! ma pauvre sœur ! Seigneur, mon Dieu, ayez pitié d'elle...

Puis, son angélique regard posé sur l'homme, délicieusement, du plus haut sommet de la miséricorde, elle ajoute :

— Na ! vous voyez, Bardin, si vous vouliez, comme vous auriez un cœur sensible et juste...

LA SOLDATE

Isabelle était une brune de proportions parfaites, au fin et fier visage coulé en lignes pures. Fille de parents riches, elle avait reçu l'instruction prévue par les meilleurs programmes et de plus, douée d'intelligence, de sensibilité, d'élégance morale, elle possédait un acquis personnel d'idées et de sentiments sociaux dû à de considérables lectures.

Bien avant la crise présente, elle avait fait la critique de nos institutions et discerné que l'avenir meilleur du pays dépendait d'un élevage meilleur des jeunes générations. Aussi consacrait-elle ses loisirs de demoiselle du monde à des œuvres d'éducation.

Dans ces conditions, l'inclination de nature ne suffisait pas, elle ne pouvait se marier que selon des exigences strictes de convenance intellectuelle.

Ses vingt-huit ans étaient sonnés, quand elle épousa un industriel, inventeur et novateur : pour assurer la force de la nation et l'élévation de la classe ouvrière, il réclamait le développement scientifique de la production et le développement du système d'association.

Il se produisit un phénomène extrêmement curieux de double conception : tandis qu'Isabelle portait en ses flancs le fardeau de sa future maternité, — en son cerveau, s'élaborait une œuvre poétique, réalisée de jour en jour par écrit, et dont l'achèvement coïncida avec la délivrance naturelle.

Ce fut un poème en prose, — à la fois de haute envolée et d'imagination très positive, — où la future mère, prévoyant qu'elle donnerait le jour à un fils, appelait l'ère prochaine où les hommes ne se tueraient plus entre eux. Ce temps viendrait grâce à l'avènement politique des femmes, grâce à l'avènement au pouvoir de la Force aimante et créatrice. Que, par tout l'univers, surgissent de nouveaux collèges électoraux où le cens aura pour base la maternité, et vous verrez reculer à jamais dans l'horreur du passé le monstre de la guerre.

En effet, Isabelle accoucha d'un garçon et elle ne songea plus à rien écrire; elle entendait se consacrer à l'œuvre effective de façonner un homme de bien, un héros du bonheur humain.

Désiré avait sept ans, quand son père mourut accidentellement lors d'une expérience de machinerie agricole. Il fut donc uniquement la création de sa mère pour la raison et pour le cœur. Dès l'adolescence, il ambitionna la gloire unique d'être « un homme utile aux autres ».

*
* *

La guerre vint surprendre dans l'épanouissement de sa beauté et de son intelligence ce jeune dieu qui ressemblait à sa mère par la noblesse plastique, — ce chef d'industrie sociologue, ainsi pétri du culte de la vie, que la menace d'un accident pour un de ses collaborateurs ouvriers attaquait d'émotion toute sa substance tressaillante.

La guerre vint surprendre Isabelle dans l'extase de l'œuvre réalisée : un homme au génie bienfaisant donné au monde. Son fils, richesse de l'humanité, était menacé de disparaître, — et par quelle suprême dérision : arraché à sa mission d'agrandissement de la vie, il était transformé en machine à tuer !

Mais il n'y a pas d'humanitarisme qui tienne contre le devoir de défendre le droit humain. La logique est là : si vraiment vous faites la guerre à la guerre, à l'oppression, aux hideuses bestialités du militarisme, les meilleurs soldats seront les idéalistes généreux, les pacifistes, les libertaires, — car ce sont eux qui se sentiront le plus atteints dans leur essence vitale par l'Injuste.

Puisqu'il n'y avait pas d'appel de conscience possible, — Désiré fut un excellent soldat, le plus docile exécutant des manœuvres commandées, le plus courageux à exposer sa vie, — et tou-

jours le premier offert pour les opérations de sauvetage et les dévouements isolés.

Seulement voilà : chez tout individu il y a un rendement moral qui ne peut être dépassé, comme il y a une résistance physique au delà de laquelle apparaît l'impuissance.

Le jour où Désiré fut obligé de tuer, — le jour où il dut se rendre compte qu'il tuait, — le forcement de la nature dépassa la limite de résistance, le mécanisme cérébral éclata : Désiré devint fou.

On ramena à Isabelle un homme dont le facies à noble architecture semblait toujours être le portail du génie, mais qui était tantôt inerte, sans vision, — tantôt frénétique, en proie à l'hallucination.

*
* *

Désiré a la folie militaire, comme d'autres ont la folie mystique : aux heures de délire, il instruit, il commande, il conduit à la guerre une troupe imaginaire. (Dans ce prodigieux cerveau, la démence même devait être systématique.)

Or, les médecins ont déclaré que l'état de Désiré s'aggraverait si sa frénésie guerrière ne rencontrait que le vide : l'exaspération de l'impuissance le conduirait à la folie furieuse, à l'épilepsie incurable. Il y a chance au contraire

que sa furie décroisse progressivement, à force de se soulager dans la réelle besogne d'un terrible jeu de guignol.

Vous connaissez l'immense salon où Isabelle réunissait les garçons et les filles des parents et des amis, qui grandissaient en même temps que Désiré... Vous vous rappelez ces fêtes de la jeunesse où l'on faisait de la musique, où l'on dansait, où l'on disait des vers, en un mot où l'on célébrait les enthousiasmes resplendissants du printemps de la vie. Hein, comme le salon printanier, tout de blanc et de rose adorné, était joyeux lui-même!...

Eh bien, c'est là...

On a tout enlevé : les glaces, les tableaux, les statuettes, les vases, les meubles artistiques, les tentures à ramages, — un décor mobile de caisses vides et de boiseries grossières s'aligne devant les murs, et de solides grillages protègent les vitres des fenêtres.

Mais il ne suffit pas que le fou puisse massacrer les choses, il lui faut pour le moins un partenaire, il faut pour le moins qu'un être vivant obéisse aux hurlements de sa volonté. Et il faut tenir compte de ceci que, pour les ordres de sa folie, son acuité de perception dépasse la faculté ordinaire des gens raisonnables. Nul simulacre ne peut le tromper : il exige de vrais gestes de guerre, de vrais cris, de vrais élans

de soldat, — vrais d'impulsion, de vibration, de conviction, de goût militariste.

Alors, alors.., un acteur pareil, trouvez-le donc!... Il n'y en a qu'un de possible : c'est sa mère.

*
* *

Deux heures après-midi. Le salon.

Sur un banc de bois placé près d'une fenêtre, Désiré et sa mère sont assis côte à côte, comme deux passants qui se reposent dans un jardin public.

En face d'eux, au milieu de la pièce, une tranchée de caisses vides. Au fond, contre le mur, des espèces de larges bahuts formant gradins.

Désiré, en vêtement militaire, le menton sur la poitrine, les mains sur les genoux, garde l'immobilité d'un dormeur, ou d'un mort; mais ses yeux sont grands ouverts.

L'auteur du poème de la « Paix définitive », harnachée d'une vareuse et d'un pantalon de zouave, porte une chéchia sur ses cheveux blancs; son visage aux lignes de pierre offre le creusement majestueux d'une effigie d'arc de triomphe.

Tout à coup, le fou s'éveille en pleine hallucination. Il se redresse, il lance des coups de front à droite et à gauche, ses yeux roulent, sa figure se contorsionne, des souffles bruyants sortent de ses narines.

Il saute sur ses jambes, il saisit un bâton dans l'encognure de la fenêtre, il court d'un angle à un autre, en mugissant :

— Section !... Rassemblement !

Sa mère, armée aussi d'un bâton, se précipite au-devant de ses regards, — après deux ou trois heurts de brute aveugle, il voit, il reconnaît ; hurlant et gesticulant, il se pose :

— Garde à vous !

Des effluves sortent de ses yeux ; s'il ne sentait pas « l'unisson » de sa frénésie, il tuerait certainement. Mais non : il y a là une soldate dans l'âme que le commandement électrise : elle tressaille d'un sursaut vrai, puis se tend d'une telle raideur que son menton tremble, et, les yeux rivés sur les yeux magnétiques, elle maintient sa position pétrifiée pendant de longues minutes, au gré de l'effrayant pouvoir de fixité du fou.

La suite vient enfin :

— Arme sur l'épaule ! Section !... en avant ! marche !

La soldate emboîte le pas à son chef, le coude replié, à la hauteur voulue, la main crispée sur son bâton, et elle lève les genoux très haut, de façon à faire retentir le parquet de coups bien cadencés.

Le tournoiement autour de la pièce dure des quarts d'heure entiers, — tandis que le bruit vivant de la rue passe derrière les fenêtres et mesure le chemin parcouru.

La suite, encore. Des cris annonciateurs d'un danger. La soldate, à l'imitation de son chef, s'aplatit derrière la tranchée de caisses et elle demeure aux aguets, l'arme épaulée...

— Les voilà ! les voilà ! A nous ! à nous ! en rampant...

La soldate est si forcenée à ramper que son menton même s'agrippe et cogne au plancher, — cependant qu'elle pousse un rauque aboiement : ahou ! ahou !

En effet, on atteint l'étagement des bahuts. Le chef lance un hurlement prolongé : c'est l'assaut, la charge à la baïonnette. La soldate, émule de son chef, massacre les boiseries de son arme pointée à deux mains, ses yeux sont effroyablement dilatés, sa bouche tordue écume, ses rugissements n'ont rien d'humain, elle roule, elle se relève, elle escalade... ahou ! ahou ! ahou !

Et brusquement l'hallucination cesse par usure d'énergie, comme l'électricité s'éteint faute de courant.

Instantanément le dément laisse tomber ses bras, laisse aller son corps et s'écroule sur place, haillon humain où vacille à peine un restant d'instinct.

Immédiatement aussi, la soldate s'arrête de massacrer, elle lâche son arme, arrache sa coiffure, perd son masque ravageur. La paix, la paix auguste tombe sur la créature qui rede-

vient femme, qui reprend son rôle d'être la force aimante, la force inlassable qui répare les destructions de la guerre, sans jamais se décourager.

Elle se jette à genoux, ses mains bien douces caressent le visage contorsionné, ses mains créatrices recommencent le modelage défait, cependant que de ses entrailles, où recommence aussi la conception, monte la voix d'amour, la vibration sublime qui doit rallumer l'âme :

— Dédé !... Dédé !... mon petit !... mon enfant !... Dédé !... c'est maman...

L'HONNEUR

Quand la guerre éclata, Clément avait vingt-huit ans : un fils de famille, élégant, avec une tête de poète à la Musset ; en fait, un artiste, un sentimental. Comme il savait parler aux femmes, on pouvait dire de lui que sa vie, depuis quelques années, était faite de bonnes fortunes.

Sur le front, les hasards de la bataille lui furent longtemps favorables ; puis, la pire fatalité : il fut blessé au cours d'une attaque où l'ennemi usa de liquide corrosif, et, quand il rentra à Paris, il était tellement défiguré qu'il devait renoncer, non seulement à l'amour, mais aux femmes : il faisait peur... il faisait peur même aux marchandes d'illusion les moins regardantes...

Dès lors, étant donnée sa nature, c'était un condamné à mort, et qui n'en avait pas pour longtemps.

*
* *

Une vieille parente, la tante Léocadie, qui se trouvait dans le Nord au moment de l'invasion, avait, lors de son retour à Paris, ramené une malheureuse fille, cueillie parmi les nombreuses victimes de la violence teutonne. L'infortunée

Lucile était lingère dans un château où son père était maître-jardinier ; une belle créature de vingt ans, blonde et vermeille, au visage d'un ovale pur et comme religieux, étant celui que les peintres réservent aux figures de saintes. Son savoir écolier n'était pas très développé, mais elle avait les bonnes qualités que donnent l'innocence et la modestie.

Quand elle fut guérie de sa fièvre d'épouvante, il lui resta tellement le sentiment de « l'honneur perdu », qu'elle ne pouvait supporter d'autre regard que celui de sa bienfaitrice. Elle refusait de sortir de la maison et elle se cachait dès que la sonnerie d'entrée retentissait.

Une fois, la tante Léocadie rentra inopinément en compagnie de Clément, et il fut devant Lucile avant qu'elle eût eu le temps de se sauver. Elle fit un bond de bête effarouchée ; puis, ma foi, elle demeura.

Complimentée, elle s'expliqua :

— Oh ! je serai toujours aussi honteuse de me montrer au monde ordinaire : mais monsieur est si affligé pour son compte, que je n'ai pas honte de moi devant lui.

Elle accepta, pour ce jour-là et pour les occasions à venir, la société de Clément :

— Mais oui, je veux bien m'asseoir auprès de vous et causer... Vous me rendez service d'avoir un malheur si affreux... On est pareils, censé-

ment, nous deux.. on est dans l'horreur également, alors on se rassure, on se console... on ne peut pas se mépriser l'un l'autre...

Il y avait là l'application d'une loi naturelle ; une jolie fille est courtisée par plusieurs prétendants, ce ne sera pas le plus séduisant qui l'emportera, mais celui qui se montrera le plus de son espèce à elle.

Clément se raccrocha frénétiquement à la vie ; une sorte de génie captieux anima ses conversations : « puisque Lucile et lui étaient morts pour le monde, leur conduite dès lors échappait au jugement du monde... Ils pouvaient faire n'importe quoi, ça n'existait pas... »

Elle commença par ne rien vouloir entendre. Mais la tante Léocadie se fit complice et trouva de fortes suggestions : « c'était une sorte de rachat, de purification, qu'un Français voulût bien tout de même de Lucile... »

Les visites de Clément avaient lieu au déclin du jour, on n'allumait pas de lumière, ainsi Lucile s'habituait mieux à sa laideur, — puis, l'esprit affaibli, elle protestait mal quand il osait parler de mettre en commun leurs deux malheurs pour les mieux supporter.

Finalement, la nature s'en mêla, aidée peut-être par quelque philtre secret de la tante Léocadie... Clément triompha.

Le ménage s'alla cacher dans un quartier

retiré, au haut d'une maison donnant sur des jardins...

Clément retrouva le bonheur indispensable à la conservation même de son existence.

Lucile aimait-elle Clément? Elle avait de la douceur, de la bonté : elle avait besoin d'affection, d'apaisement; ses remords même la rendaient caressante.

*
* *

Clément songe tout de suite à embellir son bien. Il se fait le professeur de Lucile.

Or elle a un cerveau neuf; il se produit un heureux phénomène : non seulement elle retient immédiatement, par mémoire, tout le savoir qu'il lui présente, mais elle apprend à penser, à raisonner, à se servir de son acquis intellectuel. Et, en même temps, se fait aussi une haute éducation de cette riche sensibilité que révélait la honte mortelle de son déshonneur.

Lucile comprend, à la fois avec sa raison et avec son émotion, les choses de la justice, de la bonté, de l'élégance morale. Et, ma foi, une époque arrive où Clément décide de lui faire recouvrer entièrement l'estime d'elle-même.

Déjà, elle a consenti à mener une existence moins sauvage. Chaque après-midi, elle se rend à l'Œuvre Libératrice où sont réfugiées des malheureuses, victimes de la misère, de l'ignorance, et qu'il faut tirer de l'abîme. Voilà bien

l'affaire qu'il lui fallait : elle enseigne son métier de lingère; elle peut donner des notions de dessin, de chant; elle possède le grand art de la lecture.

Le soir, le ménage Clément a la visite du ménage Bernard; le mari est un jeune savant mobilisé comme chimiste dans une usine de guerre ; sa femme, Rosette, est une gentille brunette, au front obstiné, au regard plus jaloux qu'intelligent. C'est l'été; on s'installe devant la fenêtre ouverte; les deux hommes, l'artiste et le savant, s'amusent, en fumant des pipes, à démolir le principe de la honte de Lucile, à démolir ce qu'ils appellent : « le préjugé de la valeur féminine ».

— Nous allons vous débiner le truc, dit Bernard.

— Seulement, recommande Clément, chut! le secret absolu!... C'est de la philosophie sociale qui n'est pas dans le commerce...

Et Bernard, un grand type drôle, au poil roux, à la face léonine, fait semblant de révéler un mystère insoupçonné :

— Voilà : l'homme a inventé la théorie de l'honneur féminin, afin que la femme reste volontairement sa chose, sa propriété, et afin qu'elle ne fasse concurrence, par aucune prétention, à sa royauté générale. Pour une femme, le seul mérite, celui qui implique tous les autres et qui

n'est remplaçable par aucun autre, c'est le mérite physique. Littéralement : la valeur morale de la femme ne repose ni sur son développement intellectuel, ni sur ses qualités de cœur, mais sur l'administration honnête de son organisme...

Comme Lucile ne peut s'empêcher de sourire, Rosette se fâche ; elle n'aime pas que l'on plaisante « la vertu ».

— C'est évidemment qu'il y a corrélation... prononce-t-elle, pincée, agressive.

— Attendez! riposte Clément. L'homme, au contraire, a proclamé qu'il devait être apprécié d'après ses dons d'intelligence et de sensibilité, et non d'après son agissement physique; les deux points de vue étant sans aucun rapport...

— Ou alors, concède Bernard, en fait de corrélation, certain dérèglement, chez l'homme, serait plutôt un signe de génie.

Rosette hausse les épaules : quels imbéciles!

— Fumez donc, et taisez-vous.

Mais Clément veut en arriver au cas personnel de Lucile :

— Les conséquences, pour la femme, sont énormes : de même qu'elle est honorée *gratuitement* pour son intégrité physique; de même, au moindre accroc, elle est déshonorée, quelle que soit son irresponsabilité. Un objet d'art vaut une fortune, intact; brisé, il ne vaut plus rien ; peu importent les circonstances de la détérioration.

Bernard, sérieux malgré lui, hoche la tête gravement.

— Et si ce n'était que ça!... Quels droits supérieurs voulez-vous qu'obtienne une créature dont la valeur est toute corporelle? Voyez d'ailleurs celle qui se contente de cette valeur-là : ne lui demandez aucune bonté, aucun effort, aucune compréhension ; ne lui reprochez aucun défaut, aucune ignorance, aucun égoïsme ; elle vous oppose victorieusement sa vertu...

Il s'agit là du cas personnel de Rosette, aussi se dresse-t-elle menaçante, intraitable :

— Parfaitement! J'ai tous les mérites sans rien faire, du moment que j'ai l'honnêteté physique!

*
* *

Les rêveries de Lucile ne sont plus obscurcies par aucun préjugé. Elle est comme devenue riche et capable d'acquérir les plus précieuses choses.

Son éducation récente l'a faite sensible aux aspects de la Beauté, qu'elle soit d'art, d'idéal, ou de nature, — et voilà qu'elle se met à souffrir de la défiguration de Clément, et voilà qu'elle se met à éprouver une étrange admiration pour les visages masculins sans stigmates...

Clément n'a d'expression que dans les yeux, — mais le voisin Bernard, par exemple, c'est sur sa face entière que passent l'incessant mou-

vement des pensées et le mystère émouvant des sentiments... Le mystère fascinateur... Car ne dirait-on pas que le voisin Bernard — selon le jeu d'une éternelle fatalité, — éprouve, de son côté, une étrange admiration pour ce visage féminin éclairé de toutes les intérieures lumières...

Or, Rosette, en dépit de son esprit borné, possède la clairvoyance de l'instinct.

Un après-midi où Clément est absent, elle vient trouver Lucile avec un faux air de naïveté conciliante.

— Ecoutez, je ne suis pas si entêtée que ça dans mes croyances, — seulement je voudrais comprendre. A les entendre, nos deux philosophes : « ça n'existe pas le déshonneur sexuel, — l'agissement corporel n'a aucune importance, là n'est pas la valeur féminine ». Alors?... inutile de se gêner?... tout est permis?... Si l'envie vous en prend, un de ces jours, vous allez attraper la porte et filer?...

Lucile, enchantée du bon vouloir de la chère amie, s'empresse d'expliquer sa manière de voir :

— Mais, ma chère Rosette, nier le péché en soi, ce n'est pas dispenser la femme de tout honneur, — au contraire, c'est lui imposer un autre honneur beaucoup plus hautain. Si le mérite ne consiste pas uniquement à avoir une cer-

taine réserve physique, il consiste à avoir de la bonté, de la noblesse, du chic moral... Et l'on ne vous dit nullement que l'honneur et l'amour n'ont rien à faire ensemble... Le chic moral nous oblige même, en général, à n'être pas infidèles... Vous entendez : soyons fidèles, — mais comme le sont la plupart des hommes, j'aime à le croire, — par une conception plus fière que le préjugé du déshonneur physique.

A ces mots, Rosette saisit Lucile par le bras et lui crie d'une voix méchante :

— Arrêtez!... ça suffit!... Je vous ai fait dire ce que je voulais... Maintenant je vous guette... nous verrons si vous osez prendre la porte.

Un grand éclat de rire, — comme une mise au défi, — et elle s'en va.

Lucile, demeurée seule, tressaille tout à coup, — elle ne peut plus se mentir à elle-même. La comédie de la tendresse lui devient de plus en plus intolérable, — sûrement, un jour, elle franchira la porte pour ne plus revenir, — elle laissera Clément à sa laideur... Malgré tout ce qu'elle lui doit, elle laissera le brave Clément qui l'aime, qui a confiance...

Et puisque Rosette l'a mise au défi, ce ne sera pas demain, ce sera tout de suite...

Lucile est devant la glace, elle se contemple dans toute sa hauteur... le front en l'air. Puis elle tourne les yeux vers la porte, vers la fenê-

tre... Elle a un grand rire sanglotant : comme on déménage des meubles, on peut bien emporter sa valeur morale avec soi...

Elle balance... une... deux... ça y est-il? et, d'un élan, elle se jette par la fenêtre.

LA BLESSÉE

Selon le vœu de sa famille, Rodolphe avait acquis le diplôme de docteur en droit et était entré dans l'administration ; mais, d'autre part, son tempérament l'avait porté à étudier la peinture et il mettait, dans ses paysages, un heureux sentiment de la nature.

Beau garçon, grand et robuste, il avait eu la chance, tout d'abord, de faire un mariage d'amour, « dans son monde ».

Françoise était une intellectuelle de race et son agrément physique s'accordait admirablement avec sa supériorité mentale : d'une taille au-dessus de la moyenne, assez forte, elle offrait, en sa qualité d'originaire du Plateau Central, des lignes de visage dignes de la statuaire classique. Elle avait une façon de porter le front haut qui ajoutait au charme de son sourire, à la grâce de ses mouvements.

Mais plusieurs grossesses malheureuses avaient détraqué son organisme, et, après dix ans de ménage, sans avoir donné le jour à un enfant vivant, elle était devenue une femme infirme, astreinte à un traitement continu.

Rodolphe avait éprouvé un gros chagrin de

cette catastrophe. Il restait uni à Françoise par une sincère tendresse due aux affinités spirituelles et à l'estime réciproque; mais, étant encore assez loin de la quarantaine, un moment était venu où il avait connu les transes d'un douloureux cas de conscience.

Finalement, il avait pris le plus sage parti, devrait-on dire, — si maintes conventions ne défendaient, en pareille matière, de juger selon le bon sens et selon la vérité naturelle : plutôt que de courir la prétentaine, il s'était constitué un second ménage, sans nullement faire tort de sa présence à son ménage légitime.

Chez une jeune veuve, pourvue d'un emploi qui lui laissait peu de loisirs, il prenait ses repas de midi, au lieu d'aller au restaurant; puis, les samedis, les veilles de fêtes, en sortant du ministère, il venait passer vingt-quatre heures auprès d'elle, au lieu de gagner le train et d'aller peindre quelque site de campagne, comme il était censé faire, d'accord avec Françoise.

*
* *

Rodolphe était officier de réserve. Au jour de la mobilisation, l'importance de son devoir militaire l'avait ému à ce point qu'il avait oublié, en partant, de fermer à clé le tiroir de son bureau. Or, ce tiroir contenait des lettres et des photographies de Madeleine, sa bonne amie, et

aussi des photographies d'un enfant qui lui était né, un petit garçon de trois ans, chez qui apparaissait singulièrement la ressemblance paternelle.

A un certain moment, l'administration avait installé des employés auxiliaires dans les services désorganisés; aussitôt un vieil expéditionnaire s'était empressé de vider le tiroir dans une serviette de cuir et de la déposer chez Rodolphe. Puis il avait écrit naïvement : « Mon cher chef, soyez sans inquiétude pour vos papiers de famille... »

Rodolphe, dès lors, avait vécu dans une affreuse appréhension. Tout d'abord il avait redouté quelque drame ou, pour le moins, quelque explosion de désespoir de la part de Françoise ; puis, les jours s'écoulant et les lettres de sa femme gardant leur ton affectueux, il s'était effrayé précisément de cette silencieuse résignation. Enfin, il n'avait cessé de se demander avec angoisse quelle pourrait être leur attitude, à lui et à Françoise, le jour où, permissionnaire, il arriverait à la maison!...

* * *

Descendu à la gare du Nord, Rodolphe s'achemine à pied vers son domicile, rue Condorcet. A deux pas de chez lui, avenue Trudaine, il est encore si perplexe qu'il s'assied sur un banc

pour se donner du répit : comment faire pour atténuer le plus possible la douleur de la chère et pitoyable Françoise?

Adossé, les bras croisés, il suit distraitement le va-et-vient des passants. Voilà que son regard mélancolique s'arrête sur cette douce et paisible vision : une maman qui conduit son enfant au square voisin, et qui porte un cerceau, un ballon, une pelle, un rateau... Et tout à coup, stupeur! S'il n'est pas fou, si ses yeux ne le trompent pas, « la maman et l'enfant », c'est Françoise. sa femme, avec Riri, son petit garçon à lui, l'enfant de Madeleine!

Il demeure pétrifié. incapable de bouger; mais Riri lève la tête pour s'adresser à sa conductrice, et, allongeant son index, il prononce en riant.

— Papa!

— Ah! maïs oui; ah! mais oui! s'écrie Françoise, qui se précipite. Ah! quel bonheur, mon ami! Ta permission a donc été avancée? Tu vas bien? Mais qu'est-ce que tu faisais sur ce banc?

Sur l'instant, il n'y a en elle que la seule impulsion d'embrasser son mari; mais l'air effaré de Rodolphe la rappelle à d'autres réalités:

— Au fait, tu sais?... Ton tiroir?...

— Oui, mime Rodolphe, les yeux écarquillés vers Riri.

Elle le lui donne à embrasser, et elle a le sourire hésitant d'une personne qui s'excuse!

— Que veux-tu, mon ami?... On a bien raison de dire que la vie dépasse toujours les plus romanesques inventions, soit en complications, soit en simplicité.

Rodolphe, dont le cœur bat d'émotion, pour dire quelque chose, propose, la voix haletante, que l'on s'assoye un peu sur le banc. Et tandis que Riri, grimpé sur son genou, tourne et retourne sa croix de guerre, lui, il écoute Françoise, en bayant de curiosité.

— N'est-ce pas, j'ai étudié les lettres, les photographies... et tu avoueras que, pour un cœur perspicace, rien ne saurait égaler l'involontaire et totale sincérité de pareils documents... Et alors, mon impression a été que cette liaison que tu avais contractée, c'était encore ce qui pouvait m'arriver de mieux...

Un silence, puis, le visage féminin s'éclairant d'une étrange beauté :

— Oui, mon ami, je t'ai su gré de m'avoir épargné le pire chagrin : j'ai reconnu *que tu ne m'avais pas remplacée*... que je restais sûrement ta femme intellectuelle. Imagine ce soulagement pour moi : tu ne m'avais pas remplacée! Ton amie, juste assez éduquée pour ne pas faire de fautes d'orthographe, n'était pas du même rang que moi, et son sentiment pour toi, honnête et sans idéal, la laissait à son modeste niveau. Par sa physionomie même, elle n'était pas de ma race, elle ne me valait pas ..

Encore un silence; puis, de nouveau, un sourire d'excuse :

— Mais, dans une circonstance aussi palpitante, savoir ne suffit pas; il faut absolument que l'on voie... Je me suis donné des motifs d'aller trouver cette personne : elle pouvait avoir perdu son emploi, être dans la gêne, et il y avait ton enfant .. Te voici tout saisi d'inquiétude! En effet, ma démarche aurait dû créer ce qu'on appelle au théâtre : une situation... Eh bien, figure-toi, il n'y a pas eu de situation... La simplicité extrême confine au génie en ce sens qu'elle dénoue les complications par la force de l'inconscience, ou mieux encore, en ce sens qu'elle supprime les contingences, en quelque sorte... Par manque d'imagination, évidemment, cette personne... ton amie, m'a accueillie tranquillement, avec un visage sans pensée, comme si mon apparition était la chose la plus naturelle du monde : « Ah! vous êtes sans nouvelles de Rodolphe depuis plus longtemps que d'habitude, et vous venez voir si, par hasard, j'aurais reçu une lettre! Mais non, madame. Hélas! avec l'offensive, il fallait s'y attendre... » L'apathie est contagieuse, comme l'émotion; moi qui m'étais préparée à un rôle difficile, élevé, délicat, je suis devenue instantanément « une bonne femme » qui éprouve le besoin de voisiner. J'ai parlé de la guerre, des difficultés de la vie, et ton enfant était là qui

m'attirait singulièrement. J'ai appris qu'il était mal gardé, à cause des heures de travail incommodes imposées à sa mère, et que sa santé en pâtissait... J'ai voulu me retenir, impossible : il était pâlot, engourdi, piteux, pareil à toi quand « ça ne va pas » ; j'ai offert de le prendre avec moi, dans la journée, en invoquant mon ennui, mon désœuvrement... mon cœur maternel...

Un soupir, et Françoise continue, grave et généreuse :

— Ton amie n'est ni stupide, ni insensible; elle m'a regardée plus attentivement, elle a pris conscience plus profondément de nos situations respectives, et, avec une nuance de respect, elle m'a dit un mot bien émouvant, en me posant Riri sur les bras : « Je vous demande pardon, madame. » Tu comprends : « Je vous demande pardon que cet enfant existe... » Finalement nous avons convenu de te laisser ignorer notre rencontre, pour que tu ne t'en tracasses pas...

Rodolphe, les larmes aux yeux, considère le fin visage de Françoise ; il a un haussement d'épaules pour s'avouer vaincu d'admiration.

— Tu me sais gré d'avoir choisi une amie qui te soit inférieure, comme si, l'eussé-je voulu, j'aurais pu trouver une autre femme comparable à toi par le cœur et par l'intelligence.

Mais Françoise fait : oui, oui, d'un ton distrait, et elle se lève. Rodolphe se lève aussi, et elle a

un violent froncement de sourcils devant sa belle stature d'officier...

Elle prend Riri par la main et elle annonce, comme négligemment :

— Tu vois, je promène le petit, même le dimanche, parce que c'est le seul jour qu'*elle* a pour ranger son ménage... et... et... je resterai au square jusqu'à six heures...

Elle devient très rouge, puis très pâle et ajoute, la voix éteinte :

— Alors, va, toi...

Mais Rodolphe reste en place, comme s'il ne voulait pas s'éloigner.

Alors elle le repousse d'un geste impatient, et, le visage déchiré de tendresse et de désespoir, elle lui dit avec fureur :

— Mais va donc! brute que tu es!...

L'IMAGE RECTIFIÉE

Charlotte avait enfin reçu de son fils Gaston les explications qu'elle réclamait depuis plus de trois mois.

Voilà. Un groupe de mères de famille avaient rédigé une plainte contre cette injustice qu'il fût demeuré à son guichet du bureau de poste, alors que tous les autres jeunes employés étaient envoyés aux armées et remplacés par des femmes.

Cette plainte avait été remise à un Comité de dames, qui s'était donné pour mission de venir en aide aux femmes pauvres ou éprouvées, et, le cas échéant, de s'intéresser à leurs revendications.

La présidente, Mme Rémy, avait convoqué Gaston pour lui donner connaissance du grief et le prier d'y répondre, s'il le jugeait à propos, étant entendu que, de toute façon, le Comité ne ferait rien contre lui.

Gaston avait été impressionné par l'air de noblesse de Mme Rémy et il avait tenu à se défendre d'être un embusqué. Oui, il appartenait au service armé, — et oui, il était bien portant, — mais, d'autre part, il avait 1 m. 70 de taille et il pesait à peine 50 kilos, ce qui le rendait à

peu près inapte à toutes les armes, — voilà pourquoi il avait été laissé à Paris, comme provisoirement indisponible, depuis un an...

Mme Rémy, les paupières à demi baissées, la voix sans accent, s'était contentée de prononcer une seule phrase, pour clore l'entretien : « Depuis un an, bien, monsieur, je vous remercie. »

A cause de cette froideur significative de la grande dame, il avait demandé lui-même à rejoindre son régiment.

* * *

Charlotte pleurait. En réalité, son pauvre Gaston n'avait pas la résistance voulue pour supporter les fatigues du front, puisque, après un passage de trois semaines dans les tranchées, malgré ses efforts méritoires constatés par citation, l'on avait dû l'évacuer sur un hôpital du Midi. Il avouait, avec d'adroits ménagements, que son séjour y serait de longue durée. Dans quel état était-il donc?

Et de tout cela, un fait brutal se dégageait : en résumé, quels que fussent les considérants, c'était Mme Rémy qui avait fait partir Gaston...

Or, Charlotte connaissait Mme Rémy. Et voici un phénomène psychologique vraiment stupéfiant. Elle éprouvait un chagrin continu, sans apaisement, de ce que son cher enfant, cloué sur un lit d'hôpital, était retenu loin de ses yeux,

mais enfin, à l'exemple de tant d'autres mères éprouvées, elle se résignait. Elle se résignait en ce sens qu'elle pouvait attendre, qu'elle pouvait continuer à vivre sans chercher, tout au moins immédiatement, « à rien y faire ». Tandis qu'au contraire, il y avait une chose intolérable, qui la persécutait activement, dont elle ne pouvait pas supporter la hantise : c'était la posture, relativement coupable, de Mme Rémy, dans cette affaire de son fils.

L'existence n'étant plus possible, elle demanda à son usine l'autorisation de s'absenter un après-midi pour aller voir Mme Rémy.

*
* *

Le bureau du Comité.

Mme Rémy, la quarantaine passée, brune, grande et assez forte, drape sa beauté sculpturale dans un vêtement de sobre perfection. Elle a un visage illuminé d'intelligence et de sensibilité où l'émotion s'exprime par une solennelle immobilité des traits : son cœur écoute...

Charlotte est une blonde rousse que l'on devine « bien faite » sous sa longue blouse noire d'ouvrière ; — rire et soleil, son visage, autrefois, — maintenant, il est grave, et les moindres secousses de l'âme s'y inscrivent en creux profonds, en rapides contractions.

— Asseyez-vous, madame, dit la présidente,

sans doute vous êtes la mère d'un soldat? Que désirez-vous?

Charlotte serait bien embarrassée de formuler un désir précis; elle expose qu'il s'agit de son fils Gaston.

Mme Rémy se souvient de lui; en toute franchise, elle a trouvé qu'après une année d'ajournement, ce garçon bien portant n'était plus à sa place dans un bureau et elle a eu l'attitude qu'il fallait pour le lui faire comprendre.

Charlotte secoue la tête affirmativement; ces paroles ne la surprennent pas, sa voix est douce et posée :

— Alors, madame, je viens vous dire ce qui vous arrive.

— Ce qui m'arrive!... fait Mme Rémy étonnée.

— Oui, confirme Charlotte; mon fils a demandé à partir, comme vous lui en aviez censément signifié l'ordre, et aujourd'hui, ses forces l'ayant trahi, il est à l'hôpital... Et il y a autre chose, madame : votre mari, le capitaine Rémy, est le père de mon pauvre Gaston.

Mme Rémy lève la tête avec solennité, ses lèvres closes attendent la suite du discours.

Après une pause, Charlotte se hâte de dissiper tout malentendu :

— Oh! soyez tranquille, madame, le passé est à jamais enseveli; il ne comporte d'ailleurs rien de mal.

— J'en suis bien sûre...

— Voulez-vous savoir? Une idylle comme il y en a toujours eu et comme il y en aura toujours. J'ai été une jeune fille venue de province à Paris pour occuper un emploi dans l'enseignement, et dont la nature affectueuse n'a pas pu supporter cette situation d'être isolée, sans personne d'ami, perdue dans la foule indifférente... je serais morte de tristesse, de désolation... Vous permettez que je me serve du prénom de votre mari?... La première fois où nous nous sommes rencontrés, avec Édouard, c'est mon regard d'exilée, d'affligée qui a parlé le premier. Et je n'ai pas été abusée; si j'ai eu un amoureux, c'est que je l'ai désiré pour mon bonheur, pour mon salut de créature malheureuse. Et Édouard ne m'a pas promis de m'épouser, il m'a même déclaré, et déclaré à temps, que sa liberté ne durerait pas indéfiniment, que sa famille avait depuis longtemps pensé à son mariage... Un été, comme les années précédentes, les vacances l'ont éloigné de Paris pour deux mois; nous ne savions ni l'un ni l'autre que je serais mère; au bout de six semaines il m'a annoncé qu'il allait se marier. Une lettre bien franche, une belle lettre, mélancolique sur le thème de nos amours finies, et sans dissimulation quant au bonheur nouveau qui l'attendait...

Un silence. L'histoire est finie; Charlotte n'a pas récriminé contre l'adieu prévu; sa seule réplique à l'inégalité du sort a été de garder

fièrement le secret de sa maternité. Et maintenant elle conclut :

— Il y a tout de même une espèce de fatalité : votre mariage m'a pris mon ami, le père de mon enfant; je n'ai pas pu conserver mon emploi dans l'enseignement, je suis devenue une déclassée gagnant de modiques salaires (voilà bien pourquoi mon fils, pauvrement élevé, est faible de constitution), et en plus, justement, il faut que vous soyiez pour quelque chose dans sa misère actuelle...

A Mme Rémy de prendre la parole; ses traits ont la plus belle pureté que puisse leur donner l'émotion :

— Vous avez bien fait de venir me voir; je trouve en effet qu'il m'arrive quelque chose.

Le cœur qui a écouté envoie bien vite sa proposition :

— Je puis faire admettre votre fils dans un hôpital de Paris pour que vous ayiez tous deux la consolation de vous voir et qu'ainsi la guérison soit plus prompte. Et comme il faut des précautions pour faire faire un long voyage à un malade, je vous offre d'aller moi-même chercher le nôtre.

— Oh! c'est le mieux à imaginer, s'écrie Charlotte... Moi j'ai mon travail qui me tient, et entre nous il ne peut pas être question d'argent...

Sa figure prend une extraordinaire expression de naïveté. d'admiration attendrie :

— Je suis bien contente à cause de mon petit Gaston, mais je suis peut-être encore plus contente à cause de vous, madame... N'est-ce pas, je vous connais depuis une quinzaine d'années, depuis la date où vous êtes devenue dame patronnesse des écoles; du reste, ça n'a pas été long que tout le monde vous connaisse dans l'arrondissement; seulement, moi, il m'a toujours semblé que je vous connaissais plus que les autres habitants, même ceux qui vous voyaient, qui vous parlaient... Et, n'est-ce pas, en dehors de mon fils, je n'ai ni relations, ni famille, et on a besoin de quelqu'un de contemporain à qui penser dans les circonstances graves, un juge, un modèle à qui s'adresser mentalement, enfin une personne supérieure, sans défaut, la belle image qui vous rassure en rêve, en idéal, sur le règne du bien ici-bas...

La douce figure offre de plus en plus sa vérité ingénue ; elle se met à exprimer tout un drame de richesse perdue :

— Alors, je trouvais que votre erreur au sujet de mon pauvre enfant, ça faisait comme une ombre, une tache à votre belle image, à vous si parfaite de justice, de bonté... je ne pouvais pas supporter ça... je sentais qu'il fallait vous prévenir... J'aurais appris une erreur de vous à

propos d'un autre soldat, d'un inconnu, je serais venu vous le dire, pareillement...

Ici, Charlotte penche la tète sur l'épaule pour une meilleure et plus tendre contemplation :

— Puisque, moi, je n'ai que vous...

Mme Rémy la considère : « Oh! les tragiques, les ironiques compensations de la vie! C'est pourtant vrai qu'elle n'a que moi! Eh bien, mon Dieu, qu'elle m'ait donc le plus possible... »

Pas de paroles; quelque chose de bien mieux, de bien plus affectueux, de bien plus donnant : la secousse en avant d'un sourire qui tend une figure à embrasser, et les bras offerts, comme à un petit enfant...

LA POÉTESSE

Quand il fut convenu que ses études étaient terminées, Honorine se mit à regarder autour de soi et à « tourmenter » ses parents :

— Qu'est-ce que je vais faire, maintenant que j'ai fini d'absorber le savoir des livres? Il me semble qu'à mon tour j'aurais des choses à exprimer... Des révélations neuves me viennent de la nature, des monuments, des cortèges, des groupes humains...

Dix-huit ans, assez grande, une chevelure brune, « infrisable », aux reflets roux, les traits droits, un peu forts, le visage presque toujours serré de réflexion au lieu d'être ouvert de gaieté, Honorine avait l'air plutôt « jeune femme » que « jeune fille ». Et les critiques féminines déploraient qu'elle n'eût pas « une jolie peau ».

M. Ledormant était un fonctionnaire de l'État, sa femme avait apporté de province une dot d'héritière ; ils parlaient avec autorité :

— Tu auras bientôt l'âge de te marier ; en attendant, il sied que tu travailles aux élégances de ton trousseau et qu'ainsi tu trouves l'emploi de tes goûts artistiques. Car c'est tout

simplement du sens esthétique propre aux gens bien élevés, que proviennent tes rêveries aux couchers de soleil, tes admirations pour les architectures d'églises et pour les arches de ponts sur la Seine, ta vénération des vieux arbres, ton trouble observateur à la vue d'un pensionnat d'orphelines, d'un régiment qui passe ou d'une sortie d'usine...

Honorine essayait en vain d'objecter son désir littéraire de personnalité; cette sentence invariable lui était signifiée :

— Quand tu seras mariée...

Un commentaire péremptoire s'ensuivait :

— Par le fait de prétendre à une autre personnalité que celle de jeune fille à marier, on reste vieille fille. On a le temps, on n'attache pas l'importance suprême au mariage, on a en tête toutes sortes de chimères qui contrarient le choix raisonnable d'un époux et les années passent...

Honorine tenait un cahier de ses pensées, de ses impressions, et, signe caractéristique, elle aurait voulu divulguer ses écrits. Mais ses parents refusaient de lire ou d'écouter :

— Quand tu seras mariée, là, alors, tu te feras entendre tant que tu voudras... Que l'oiseau chante à la saison des nids, c'est tout naturel...

Honorine avait un sourire d'acquiescement. Bien sûr, elle n'aspirait pas à se confier « au public », elle avait seulement besoin de dire à

quelqu'un d'attentif et d'affectionné la vie poétique palpitante en son cœur, mais ce besoin était impérieux comme celui d'échanger des paroles banales tout au moins avec une personne, au cours de chaque journée; actuellement, elle souffrait une misère analogue à celle d'une condamnée mise au secret... Et bien sûr qu'une fois mariée, son époux représenterait à lui tout seul l'auditoire suffisant, l'auditoire idéal, l'auditoire de bonheur et de bénédiction.

*
* *

Comme Honorine atteignait sa vingtième année, qui était l'âge de s'établir, pour une fille (selon ses parents), il arriva que, juste à point, un jeune industriel la rechercha en mariage.

Philippe Rebincourt avait vingt-huit ans, il était « bien de sa personne » et cela ne déplaisait pas à Honorine qu'il eût un visage anguleux de logicien calculateur. Voici pourquoi : on était à une époque de malaise social, les conversations de Philippe avec son futur beau-père roulaient sur les problèmes de la prospérité nationale, et il associait, avec une mimique passionnée, l'avantage de la classe ouvrière à l'avantage de la classe patronale. Alors, vous voyez d'ici : ses idées de justice pratique, ça allait très bien avec les aspirations poétiques d'Honorine. Il aimait les forces organisées; il

prônait le règne de l'expérience et de la compétence, pour le développement, au profit de tous, de la vie féconde et embellie. Elle aimait, dans la nature et dans les arts, la force et l'harmonie, qui sont les conditions de la beauté; elle aimait les rythmes de la foule...

Et bientôt, en effet, ce fut le doux miracle : l'éclosion charmante du véritable amour; ils goûtèrent autant l'un que l'autre le sage enivrement des fiançailles... N'était-ce pas un présage certain que les dons poétiques d'Honorine auraient beau jeu « quand elle serait mariée »?

*
* *

Comment dire la pudique timidité de celui ou de celle qui donne à connaître une œuvre faite d'émotion personnelle? C'est montrer son âme à nu, c'est exposer au jugement d'autrui son moi frémissant, que peut déchirer la moindre atteinte défavorable, c'est la perspective d'être ou de ne pas être.

Après quelques mois de ménage, Honorine, un jour, le cœur palpitant d'anxiété, parvient à dominer son trouble et à se donner un air enjoué devant son mari :

— Oh! dis donc, Philippe, tu ne me trouves pas changée en Muse? Figure-toi que j'ai composé un poème, en souvenir de notre voyage de noces! C'est-à-dire que j'ai célébré à ma façon

nos enthousiasmes de pèlerins amoureux : le mélange extatique de nos tendresses d'époux et de nos ravissements pieux devers les nobles paysages de France...

— Toi ! pas possible ! répondit Philippe stupéfait, je ne t'aurais pas cru capable de ça, malgré qu'en effet, tu m'aies étonné par ta manière aisée de dégager un tableau de chaque nouvel horizon.

— Eh bien, mon chéri, comme une enfant qui a copié un compliment du jour de l'an, je t'offre mon poème écrit sur ces pages de beau papier, nouées d'une belle faveur rose...

Honorine serait littéralement incapable de lire elle-même sa poésie ; elle est toute tremblante, son émoi est celui du premier temps de l'hyménée. Philippe, en lisant, va prendre son cœur, comme on prend dans sa main un oiseau palpitant.

Voici Philippe saisi d'une véritable admiration; mais son tempérament de savant veut qu'en face d'un phénomène quelconque, il se contracte aussitôt pour l'étudier, pour l'expliquer, et il arrive que l'envolée même du lyrisme provoque en lui une réaction de l'esprit critique et positif.

Dès lors, il a beau louer sincèrement la perfection de la forme, la délicatesse des sentiments, l'art des descriptions, l'on voit qu'il

n'éprouve pas d'émotion profonde, qu'il ne sent pas l'âme offerte à son attendrissement.

— Sais-tu que c'est très bien! On faisait donc des exercices de versification dans ton pensionnat! Tu as pris un tour classique surprenant! ton poème est ciselé à ravir, il est chantant, il est harmonieux, et enfin il est passionné... un hymne fervent au dieu d'amour... Hé! hé! le bonheur nous rend poétique!

Quel drame désespérant! pour Philippe, Honorine a fait un beau poème par occasion, par un heureux effet de « la lune de miel », ce n'est pas le permanent de son être qui s'est révélé là. Il ne perçoit pas que sa femme a une personnalité d'artiste, une personnalité à l'exigence souveraine, continue, insatiable, se confondant avec l'aspiration même de vivre...

Mais attendez! vous ne connaissez pas en entier le pathétique du drame! Tout à coup, tandis qu'elle s'efforce de sourire sous le poignard des félicitations, Honorine est illuminée d'une suprême révélation : elle n'a pas le droit de faire voir à son mari l'émouvante réalité qu'il ne voit pas tout seul. En d'autres termes, dans le ménage, il n'y a pas place pour deux personnalités, il faut donc que celle d'Honorine disparaisse.

Philippe remplit un rôle social considérable : des centaines de gens vivent de sa bonne gestion industrielle. Eh bien, il faut qu'Honorine

le laisse être un grand patron, sans rien qui le détourne de ses hautes spéculations, sans rien qui le distraie de lui-même. Et non seulement elle n'a pas le droit d'exister par un mérite personnel, au regard de son mari, mais elle doit donner sa personnalité en pâture à celle de son mari; elle doit se consacrer toute à l'entretenir dans la certitude de sa supériorité unique. Car lui aussi, tel un poète, tel un artiste, il a besoin du suffrage d'autrui, il a besoin que l'on constate son talent par des paroles sérieuses et que l'on rende hommage à son œuvre, au fur et à mesure qu'elle se développe.

Qui donc a émis cet aphorisme : « On peut consentir à tout, excepté à ne pas être? » Honorine hausse les épaules : parole masculine. Quant à elle, elle se résigne à « ne pas être », à ne pas se montrer la poétesse qu'elle est par nature. Puisque son premier poème n'a pas transporté d'émotion son mari adoré, elle ne va pas s'adresser à des cœurs étrangers, à des cœurs indifférents. Et puisqu'il n'y a, pour son chant, aucun auditoire, elle renonce à faire vibrer sa lyre.

*
* *

A mesure que les années s'écoulent, Honorine se perfectionne dans ses attributions de public appréciateur. Philippe pense ses affaires tout haut devant elle; en guise de conversation

intime, il expose ses projets, il sollicite des avis, de façon à être fortifié dans ses décisions; puis il donne ses succès à admirer. Parfois, dans les moments d'abandon, il narre les faits épisodiques de la vie industrielle, la grandeur et la misère ouvrière.

Une époque arrive où il prévoit la guerre. Il soupire en contemplant Honorine :

— Quel désastre pour la collectivité, le jour où je serai mobilisé et où il faudra fermer les ateliers! Que deviendront mes ouvrières, si bien enrôlées pour la conquête des gros salaires?...

Et, certain jour, il exprime un regret inattendu :

— Ah! si tu étais une autre femme..,

Cela veut dire : « si tu avais une tête solide, un cerveau positif et calculateur, au lieu d'un esprit poétique et frivole, tu pourrais prendre la direction à ma place. »

Honorine ne croyait pas à la guerre; d'autre part, elle avait si peu d'autonomie dans l'association conjugale, qu'elle ne pensait même pas à proposer sa collaboration, et surtout elle ne s'était pas rendu compte de ceci : que les discours professionnels de Philippe avaient constitué un enseignement dont ses facultés s'étaient nourries à défaut d'autre aliment.

— « Si j'étais une autre femme », réfléchit-elle, et aussitôt, l'évidence apparaît : elle peut remplacer son mari, tout au moins dans la tâche

de maintenir l'organisation établie, elle en possède les rouages dans sa mémoire, elle aura l'énergie physique et la force morale nécessaires.

La force morale... par amour pour son mari, elle lui laisse encore sa supériorité sans égale, elle demande ses instructions sur tous les points, de façon à n'être qu'une gérante, n'ayant de capacité que par l'autorité du patron.

*
* *

Au bout d'une année de guerre, voici Philippe qui revient passer quelques jours dans son établissement industriel.

A la manière d'un inspecteur général, il prend plaisir à voir sa femme procéder, devant lui, aux différents actes du contrôle et de la direction.

Par exemple, un samedi, il assiste au collationnement de la liste de paye hebdomadaire. Tandis que le caissier fait le pointage sur ses livres, Honorine appelle tout haut, en une interminable mélopée, les noms, le nombre d'heures, le tarif de l'unité, la somme totale.

Virginie Latour, quarante fois 0,75, trente francs.

Marie Dumont, cinquante fois 0,80, quarante francs.

Or, depuis le temps, Honorine s'est appliquée

affectueusement à connaître le visage, la situation, l'histoire de chaque ouvrière. Et son âme est tellement faite pour s'envoler vers de continuelles imaginations, que l'appel de chaque nom s'accompagne d'une évocation et d'une pensée : « Ah! voilà une bonne semaine » ou bien : « Ah! mon Dieu, voilà bien des absences, les enfants seraient-ils encore malades? »

Il arrive, par suite, que chaque ligne de lecture comporte un accent du cœur, une spéciale inflexion qui vibre et qui prend sa durée songeuse dans la voix d'Honorine.

Le collationnement terminé, Honorine voit son cher mari qui applaudit, qui sourit, les larmes aux yeux, atteint aux profondeurs de son être d'un idéal attendrissement.

Honorine, toute saisie, découvre cette sensibilité imprécise qui sommeille chez l'homme d'action et qui attend l'occasion, trop rare, de percer.

Elle rit tout d'abord, elle embrasse son mari; puis elle reste, une minute, la tête sur son épaule à savourer le charme de l'instant. Enfin! enfin! le sort miséricordieux a donc exaucé le vœu de son incorrigible personnalité! Ah! peu importent les mots du récitatif en eux-mêmes! Enfin! enfin! le chant, le rêve ému de son cœur poétique a donc été une fois entendu, senti, applaudi!...

Ses yeux, à elle aussi, se mouillent subitement. Non, non! ce n'est pas effet de l'ironie des choses. Honorine a égalé les poètes de tous les temps : elle a donné l'émotion. Et vraiment il lui vient la meilleure des bénédictions humaines : des larmes, de douces larmes qui se mirent aux larmes qu'elle a appelées...

LA GRACE FRANÇAISE

Le père de Rolande était à la fois un riche collectionneur et un savant critique d'art. Élevée au milieu de belles choses, — dans un entourage préoccupé de beau jugement, — douée elle-même d'une admirable beauté, — elle avait reçu les hommages de nombreux soupirants et, — en définitive, elle avait épousé René de Marnières parce que, seul, il l'avait comprise, — seul, il avait nettement discerné qu'une fois mariée, elle devrait remplir, au regard du monde, un grand et indispensable rôle : celui de maintenir la tradition du bon goût français.

La famille n'avait pas consenti sans inquiétude au mariage, pour ce motif que René, — jeune compositeur, doué d'éminentes qualités, — avait été « un enfant gâté ». Jusqu'à l'adolescence, il y avait eu un échange de tendresse tyrannique entre lui, fils unique, et sa mère, une veuve inconsolable. Cette dernière l'avait gardé près d'elle, dans une étroite tutelle, à la condition de satisfaire aveuglément ses exigences et ses caprices. Mais l'inévitable réaction

s'était produite; René, en une fougueuse émancipation, s'était adonné aux sports les plus violents, il avait couru les mers lointaines en une dangereuse croisière, — à l'âge du service militaire, il avait voulu passer par l'Ecole de Saumur pour être un parfait cavalier... Et, somme toute, ce n'est pas toujours une préparation à être un bon mari, que d'avoir été élevé en enfant gâté...

Or, son affection et son admiration pour Rolande ne s'étaient pas démenties et le ménage avait connu le bonheur, dans le culte de la plus noble élégance.

Le haut goût de Rolande ne s'appliquait que secondairement au vêtement, à la mode, à la parure, — il s'appliquait, en premier, aux manières : la voix, le geste et la démarche.

Sans affectation et sans snobisme, — en observation de principes d'art et de vérité, — Rolande voulait que chacun, par logique et par respect de soi, eût les manières de son rang, de sa classe, de sa profession. Elle ne méprisait personne et tenait que les mouvements bien appropriés du plus humble métier doivent offrir leur agrément à nos yeux.

Quant à elle, qui voulait bien être une de ces élues à qui incombe l'office, par exemple, de montrer à la société étrangère ce qu'est la grâce française, — elle était obligée de s'étudier cons-

tamment. Le monde est d'une exigence intraitable envers ses idoles, — il ne tolère pas une dissonance, pas une erreur en trop ou en moins.

Mais précisément Rolande possédait le plus rare mérite : elle avait le don de la mesure. Elle mesurait ses intonations, — comme la grandeur de ses pas, et la hâte de ses mains.

Elle parlait rarement dans la rue, — et, dans son salon, elle n'aurait pas prononcé certains mots vulgaires, ni chanté certaines mélodies tombées dans le commun.

Elle ne quittait jamais en public son port de tête droit et souple, — nulle inclinaison qui eût pu attenter à la majesté de son front, — et ses mains précieuses comme des objets d'art n'embellissaient, en les tenant, que des objets précieux...

*
* *

La guerre commence par faire, de René, un bel officier de cavalerie, — puis elle en fait un mutilé paralysé, un impotent n'ayant plus de jambes et, pour comble d'affliction, incapable de se servir de béquilles.

Rentré auprès de sa femme, il redevient l'enfant gâté, tyrannique et capricieux que sa mère avait façonné autrefois.

Il ne faut pas le quitter un seul instant, il ne faut pas cesser de le regarder, de lui parler, pas

cesser de lui offrir des choses qu'il refuse sans explication, de lui proposer des déplacements qu'il interrompt, à peine commencés. En un mot, il est terriblement « difficile à vivre », — mais n'a-t-il pas droit au pardon, le brave garçon qui a donné son sang pour la patrie, — sans faire alors le difficile, sans restrictions, sans souci de rang ni de fortune?

Et Dieu merci, l'héroïsme des femmes a « suivi » l'héroïsme des hommes.

Rolande, pleine de tendresse et de courage, dédie au cher martyr toutes ses pensées, toute sa bonté, toute sa beauté; elle est constamment à ses ordres, elle est constamment auprès de lui, soit dans la maison, soit dans l'auto qui sort et qui rentre vingt fois par jour au gré d'incompréhensibles fantaisies. Elle n'est arrêtée par aucune lassitude, elle n'est rebutée par aucune mauvaise humeur.

Et malgré les prévenances, les précautions, les attentions les plus dévotieuses, il se joue un drame affreux; toutes les marques de tendresse et de dévouement ne suffisent pas, — « ce n'est pas encore ça », — René a des crises d'agacement, d'irritation, — auxquelles succède l'abattement désespéré :

— Je suis un pauvre enfant, — murmure-t-il en faisant des yeux navrés.

Et l'on devine qu'il ne se sent pas assez traité en petit malade alité, pas assez couvé, pas assez

exaucé dans ses désirs. Mais quels sont-ils, ses désirs insatisfaits? Le pourrait-il dire lui-même? Non, sans doute, — car son mal sans remède n'est peut-être que l'inconsolable douleur de sa déchéance physique.

Et Rolande a beau faire, — on voit que René ne vivra pas longtemps : une sorte de froid mortel gagne son âme peu à peu.

— Que veux-tu? Que désires-tu? Parle, cherche, mon adoré.

— Rien.

Et il y a dans son intonation comme un restant de jalousie encore contre ce monde auquel Rolande a pourtant renoncé, tout à fait. Comment pourrait-il avoir sa femme à lui « tout seul » plus qu'il ne l'a maintenant?

*
* *

Une allée du bois de Boulogne.

Une femme pousse une grande voiture d'enfant (absolument la classique voiture à promener les bébés), dans laquelle est un homme d'une trentaine d'années, qu'une glorieuse décoration fait connaître pour un mutilé militaire.

Et tout en marchant, elle chante, comme on chante auprès d'un berceau.

Sa chanson est une vieille et simple chanson, sans origine, aux paroles naïves sur un air de

romance populaire, à la portée des gens les moins musiciens :

Aimé, vois-tu, le printemps vient de naître,
Et voici notre beau soleil
Qui, tout joyeux, se met à sa fenêtre,
Pour saluer la France à son réveil...

Or le blessé a une mine de belle santé, il sourit avec béatitude, les yeux au ciel, le ciel dans l'âme. Oui, la tête renversée sur l'oreiller, il tend sa figure à la caresse de la chanson, il entr'ouvre la bouche, il aspire l'invisible bonheur qui entre en lui délicieusement.

C'est que la voix pure et nuancée transforme la mélodie. C'est que l'onde musicale, en ses doux élans successifs, pénètre au fond du moi sensible : elle y éveille le cher écho du temps passé, — elle y avive l'extase des présentes tendresses, elle y apporte le rêve aux trésors infinis...

C'est que le visage de la chanteuse offre l'expression la plus vibrante du don humain éternel et complet.

C'est qu'enfin elle est une femme aimante de n'importe quel âge, de n'importe quelle condition...

Voyez, — quand elle passe, — n'importe quelle femme se reconnaît en elle, — n'importe quelle femme saisit une ressemblance avec son grand amour, avec la grande charité de son cœur.

Voici la petite ménagère, nu-tête, en tablier, assise sur un banc, qui coud tout en surveillant le jeu de son enfant, — voyez comme elle sourit, les larmes aux yeux, en admiration vers « l'autre mère... ».

Voici la riche bourgeoise, dans l'éclat de ses trente ans et qui est si fière de se montrer au bras de son mari permissionnaire, — voyez quelle tendre émotion lui donne la silhouette de « l'autre amoureuse... ».

Et voici la bonne sœur toute menue, toute ridée, qui conduit un soldat aveugle et qui a cette sublime inspiration de savoir jouer avec lui. Il a vingt ans, — que voulez-vous! il s'amuse à demander comment sont les passantes qu'il entend, qu'il devine.

— Ma sœur, comment est celle-ci, à droite?

— Cent vingt ans.

— Et à gauche, ce petit pas qui trottine?

— Une négresse, deux enfants sur les bras et trois derrière elle.

Mais voyez comme la sainte femme a un long regard de connaissance, de pieux attendrissement.

— Ma sœur, comment est celle-ci que vous écoutez chanter?

— Comme un ange...

L'HEUREUSE REACTION

L'année de la guerre, Cécile Maingrave atteignit ses trente-sept ans ; elle était restée célibataire bien à contre-cœur ; fille de commerçants et pourvue de diplômes, elle ne pouvait épouser qu'un monsieur, et l'occasion d'un mariage convenable ne s'était jamais présentée.

Après avoir été une gentille Parisienne au minois espiègle, elle était devenue une personne pensive, aux yeux désabusés, au visage sans animation. Elle tenait la comptabilité dans une maison de gros où elle n'avait affaire qu'à un vieux caissier taciturne.

Sa sœur aînée, son beau-frère et sa nièce, voilà ses seules relations. Aux heures de loisir, dans son logement solitaire, elle lisait d'honnêtes romans, dont les péripéties modérément passionnelles entretenaient son imagination dans une salutaire activité.

Quand on demanda des marraines pour les infortunés poilus privés de correspondance avec le cœur du pays, ce fut un élan de pure charité qui la fit réclamer avidement un filleul ; elle ne pensa pas à choisir, tous étaient également

dignes de sollicitude. Pour sa soif de dévouement, il n'était besoin que d'un nom et d'une adresse. Mais, au moment d'écrire sa première lettre à Ludovic Lhormeuil, soudain, une énigme commença de la préoccuper...

Inspirée par son esprit romanesque et aussi par l'instinct féminin où se mélangeaient la prudence et la coquetterie, elle fit en termes fort imprécis sa propre présentation : elle était demoiselle, appartenait tout simplement à la bonne société; elle savait écouter les peines d'autrui et les paroles qu'elle donnait en réponse avaient tout au moins le mérite d'être sincères...

La veine! La délectable surprise! Le filleul n'était pas un illettré, et ce n'était ni un tout jeune soldat, ni un quadragénaire marié, momentanément sans nouvelles de sa famille, c'était un garçon de bonne éducation et d'un âge assez en rapport avec celui de la marraine : une trentaine d'années. Et ce n'était pas tout! (Décidément les romanciers n'inventent rien et la vie réelle n'est qu'un tissu de coïncidences...). Le filleul réclamait précisément de la marraine ce qu'elle était le plus désireuse d'avoir à fournir : une sorte de ravitaillement intellectuel et sentimental.

Alors, que voulez-vous? la tentation fut trop forte ; Cécile n'arrêta pas le roman que Ludovic

avait lui-même commencé. Il prétendait avoir deviné qu'elle était jeune et jolie; elle ne se défendit qu'à moitié contre ces qualificatifs ; « elle n'était plus si jeune que ça et son visage ne requérait pas l'admiration des gens dans la rue ».

D'autre part, oui; elle avait le goût des belles choses de l'esprit, et elle prisait le sentiment sans lequel il n'y aurait ni art, ni enthousiasme.

Ludovic, tout en observant la plus délicate réserve, savait évoquer les chants éternels qui mènent la destinée du monde, ses descriptions mêmes des campagnes ravagées par la guerre étaient toutes imprégnées de rêverie poétique, et les cruautés de l'époque présente lui dictaient le contraste attendrissant d'un avenir voué aux félicités familiales.

Cécile oubliait la vérité d'elle-même, elle n'écoutait que la jeunesse de son cœur, elle avouait que l'affection, ce pain de l'âme, lui semblait aussi nécessaire à l'existence que le pain du bon Dieu, fait de froment nourricier...

Bref, appelons les choses par leur nom, puisque les deux correspondants étaient d'une impeccable moralité, ils s'engageaient peu à peu dans de véritables fiançailles.

Puis une date arriva où, comme le tonnerre éclate au milieu d'un beau jour d'été, Ludovic annonça qu'il aurait bientôt permission de

venir à Paris. Quel brusque réveil pour Cécile! Fini l'aveuglement! avec la perspicacité implacable d'un critique littéraire, elle jugea son œuvre d'imagination, où elle avait « fait la jeune fille » et provoqué de sincères hommages à une trompeuse héroïne. Et cet effroyable verdict s'imposait : il lui était impossible de se montrer à son filleul, sans que celui-ci n'eût l'impression d'avoir été l'objet d'une effrontée mystification.

Oh! l'atroce nécessité! Cécile avait plus que jamais besoin d'être aimée, Ludovic était bien l'idéal compagnon qu'elle attendait depuis la vingtième année, il allait venir pour elle, et il fallait à tout prix qu'elle trouvât un moyen de l'éviter!

* * *

Il y a un excellent moyen, excellent à l'égard de Ludovic, mais combien cruel, combien abominable pour Cécile : c'est qu'elle donne son cher « fiancé » à une autre.

Elle va trouver sa sœur et son beau-frère :

— Depuis six mois, j'ai un filleul. Tout de suite, il s'est trompé sur mon compte : il m'a prise pour une jeune fille à marier. Mon premier mouvement, vous pensez bien, a été de le désabuser, puis j'ai pensé à Yvette. Elle a vingt-deux ans, elle est jolie et remplie d'excellentes qualités... Dans le grand monde et dans le petit

monde, on se fréquente entre soi, — dans la bourgeoisie moyenne à Paris, les relations sont rares, et pour ce simple et considérable motif, souvent les filles restent... comme je suis restée... L'occasion m'a donc parue précieuse, et ma foi j'ai joué le personnage d'Yvette, me réservant de garder la désillusion pour moi, si désillusion il y avait. Or, voici ses lettres. Ludovic est un garçon parfaitement élevé, animé des meilleures intentions, qui aura une belle situation après la guerre et pour qui (comble de la chance, en ce qui nous concerne) la question dotale n'a pas d'importance... Si vous le voulez bien, c'est Yvette qui va répondre à l'annonce de la permission pour Paris. (La Providence a voulu que je fusse naguère son professeur d'écriture.) « Mon cher filleul, « vous m'avez écrit jusqu'à présent chez ma « tante. Si... s'il y avait eu des « si », vous « ne m'auriez pas vue; ma tante vous aurait « présenté mes excuses, mais... mais... enfin « sachez que mes parents ont tout lu, et qu'ils « seraient heureux de recevoir votre visite. « Donc, changement d'adresse..., etc. »

* * *

Le filleul a dû arriver ce dimanche matin. Cécile, seule dans son triste logement, attend les coups de poignard.

Dès l'après-midi sa sœur accourt :

— Ah! ma chère Cécile, je viens te remercier!.. Ce garçon est tout à fait bien, il est grand, de la prestance, des manières charmantes... un de ces bruns, au regard chaud, éclatant de franchise...

Le lendemain soir, c'est Yvette elle-même qui vient faire office de bourreau.

— Ah! ma tante, je serai vraiment contente de garder pour moi ton filleul, il ne me déplaît pas, il est très réservé, tout en étant très agréable... comme caractère... autrement je n'ai pas fait beaucoup attention..

(Petite hypocrite! Faut-il qu'il soit séduisant! Yvette, déjà si ravissante, a trouvé le moyen d'embellir encore!)

Autre torture. La malheureuse Cécile a beau se défendre, il faut qu'elle vienne le voir, elle n'a pas de motif avouable pour refuser.

La misérable! Elle fait toilette, elle se rajeunit; impossible de s'en dispenser! Non, non, elle ne pense pas que Ludovic pourrait avoir un camarade plus âgé que lui... (Il n'y a que les romanciers pour oser des sornettes pareilles.) Elle n'attend pas non plus qu'il fasse énormément attention à elle... non... rien.., et pourtant, il faut... elle ne saurait s'empêcher, cette irrémédiable condamnée, de se parer comme pour un recours en grâce...

Oh! l'ironie!.. Ludovic la salue sans la regarder pour ainsi dire. Yvette même se contente de quelques vagues paroles. Ce sont deux amoureux authentiques, déjà, qui s'offrent aux yeux de Cécile. Des partitions sont ouvertes sur un guéridon, près du piano, ils étaient en train de parler musique, ils se hâtent de continuer :

— Tu permets, ma tante?

Et la tante Cécile est délaissée, oubliée dans un coin du salon.

Non! non! C'est trop de dérision, elle va éclater en sanglots, c'est l'écroulement complet, rien ne subsiste plus de vaillant dans sa pauvre âme désolée...

Mais si! mais si! tout au fond, une faculté vitale s'éveille, s'enflamme d'une étincelle : fierté? charité? quoi?

La tante Cécile se redresse dans son fauteuil, son visage déchiré, peu à peu, s'adoucit, il s'éclaire d'un sourire indulgent et hautain.

— Alors, oui? c'est ça l'amour : cet égoïsme, cet aveuglement, presque ce cynisme... Ils se sont vus pour la première fois il y a quatre jours et rien n'existe plus en dehors d'eux-mêmes... Cette Yvette, quelle ingratitude!... Ah! tout de même, la Providence a laissé leur part aux vieilles filles! Nous avons un meilleur cœur que ça!... J'ai ma supériorité, mon bonheur... point de stupide bandeau qui me cache la vie autour de moi... Je pense à mille choses...

mes devoirs de toutes sortes sont présents sans cesse à mon esprit... j'ai en tête mes réfugiées, mes orphelins... demain, je ferai telle démarche, après-demain, telle offrande... Et je sens, moi aussi, une forte palpitation habiter ma poitrine!...

*
* *

Cécile gagne l'antichambre. Sa sœur l'y rejoint.

— Comment, tu t'en vas déjà! Je n'ai pas eu le temps de te voir... Ta robe est nouvelle, n'est-ce pas? Elle te grandit, l'on dirait? oui, c'est curieux, tu parais plus grande... Mais les enfants ne t'ont même pas dit au revoir.

Cécile a bien entendu : « les enfants », elle sourit :

— Chut, il ne faut pas les déranger, ils déchiffrent une sonate...

— Tu les excuses? Tu nous excuses?... Mon mari et moi, nous sommes occupés à des calculs... Notre rôle est de prévoir... Or, notre situation est si embarrassée (même sans donner de dot à Yvette) que c'est tout un problème pour réunir les quelques centaines de francs qui, le cas échéant, représenteraient le minimum de frais... Tu ris?

— Je ris... bien sûr que je ris! Mais ne te fâche pas, je ris parce que j'ai quelques économies qui sont à votre disposition... Comme les

gens « sans personne », les vieilles filles, les femmes de charité, j'ai un cœur turbulent, désœuvré, qui se mêle de tout, qui s'intéresse à tout... et puisque je n'ai que ça, je souffre la vie des autres, et chez ceux-ci je pleure, et chez ceux-là je ris...

Cécile embrasse sa sœur ; elle reste un instant à la regarder, la tête sur son épaule. C'est si bon de rire.

— Tu ne m'en veux pas, dis?

NOBLESSE

La jeune Mme Valledurand était née Eliane de Grantier, — (il existait un blason de famille portant la devise : *Misericordia*), — son mari était un écrivain de style très moderne, — et, chose étrange, elle donnait l'impression d'une petite bourgeoise extrêmement prude et peu sensible.

A la vérité, c'était une ingénue si bien élevée dans une atmosphère de morale étanche qu'elle ignorait le mal et les douloureux problèmes qu'il engendre. Au lieu de manifester la pitié, l'indulgence qui s'adressent à des misères déterminées, elle avait une charité d'éducation qui se traduisait par des offrandes à destination anonyme.

Le monde des malheureux lui semblait être un monde chimérique, — comme le péché n'être qu'une désignation théorique, — de là, cette réserve que l'on prenait volontiers pour de l'égoïsme borné. Avec cela, elle était menue, blonde, le visage mince, le nez droit, — beaucoup de gens taxaient de fadeur ce qui était, au vrai, de la beauté de race : les attaches fines,

la blancheur aristocratique, les traits doux et purs d'image sainte.

Le mariage, au lieu de reculer les bornes de son horizon, l'avait rendue encore plus indifférente au mouvement général. Elle aimait son mari de toutes ses forces, de toutes ses pensées, avec une tranquille exigence d'enfant gâtée. Elle affichait un sens de propriétaire si exclusif que ses beaux-parents devaient renoncer à aucun droit sur leur fils.

*
* *

La guerre. Il arrive que Marcel est blessé gravement et envoyé dans un hôpital voisin de Paris.

Eliane accourt auprès du médecin-chef pour qu'il lui accorde l'autorisation de s'installer, chaque après-midi, au chevet de son mari.

— Dans quelque temps, madame.

— Oh non, tout de suite ! implore-t-elle.

— Mais, madame, il a un délire persistant dû à la fois à la fièvre et à une violente commotion cérébrale, — il ne vous reconnaîtra pas.

— Ça ne fait rien, — je le verrai, j'entendrai sa voix...

— Alors, soit... Il a, du reste, un bon délire ; au lieu de retourner à la bataille et de s'agiter comme font la plupart des blessés, — il retourne à de paisibles visions de son passé. La vue pro-

longée de vos traits peut l'aider à reprendre conscience de la réalité.

Voici Éliane assise dans une chambre nue, donnant sur un jardin triste : des murs blanchis à la chaux, un lit de sangle, une étagère, deux chaises, un guéridon. Mais elle ne trouve pas Marcel très changé. L'impression n'est pas trop mauvaise ; elle se rappelle une chambre d'auberge pareille à celle-ci, dans un pays perdu, au cours de son voyage de noces... Elle a beaucoup de courage. Marcel divague et la regarde sans la voir, — elle l'écoute avec intérêt, sourit, approuve de la tête toutes ses incohérences. Il doit se croire chez ses parents ; il se plaint qu'on le dérange, qu'on ne le laisse pas travailler, il prévoit que son éditeur ne sera pas content.

Éliane cherche avec un tel effort de volonté à saisir et à retenir le regard errant, qu'à un moment, — oh mon Dieu, quelle douce émotion, — les yeux de Marcel se fixent sur son visage ! — Cette fois, il la voit, il se souvient, il s'adresse à quelqu'un, il s'adresse à elle.

— Ah oui, ça va encore recommencer... Je comprends que tu aies du chagrin... Que veux-tu, ma pauvre Suzanne, il faut que je te quitte, — je suis obligé de me marier selon le gré de mes parents, mais sois tranquille, petite Suzon, ma pensée ne t'abandonnera pas...

Le doute n'est pas possible : Marcel croit recon-

naître une personne qui a tenu une place importante dans son passé, et qu'il n'a pas oubliée...

Eliane éprouve une mortelle sensation de froid, et de vide ; elle se sent tout à coup seule, sans famille, égarée dans un univers de choses et de gens hostiles. La confiance puérile qui l'enveloppait, la croyance au bien qui la protégeait contre les atteintes de la douleur inconsolable, il semble que cela tenait à l'affection unique de son mari, — et subitement toute sécurité a disparu ! Où est-elle ? Que va-t-elle devenir ? L'état actuel de Marcel qui ne la reconnaît plus et ne l'aime plus est un état définitif, — il fera toujours semblant de l'aimer, elle ne croira plus aucune de ses caresses...

Elle se sauve pour ne pas entendre d'autres paroles abominables, — mais elle revient le lendemain, les jours suivants ; par chance, Marcel sommeille presque tout le temps, sa fièvre décroît, il rêve encore, mais ne lance plus que des exclamations dénuées de sens.

Les sentiments d'Éliane sont des sentiments tout primitifs, sans complications apprises. Elle continue d'aimer son mari ; la tendresse dont vous êtes pétrie ne s'en va pas comme ça, sur un signe. Il est censément d'un caractère brutal, — et elle est une femme battue qui se résigne. Elle ne songe nullement à se séparer de lui ; on ne guérit pas une torture par une autre torture.

Elle a moins son mari qu'elle ne croyait l'avoir; elle gardera ce qu'elle pourra de sa propriété.

Voici qu'il reprend conscience, voici qu'il la reconnaît.

Elle s'efforce de se montrer telle qu'elle aurait été si l'affreuse révélation n'avait pas eu lieu.

Il faut pourtant que se fasse le travail de la douleur ; il se fait au détriment de sa santé. Elle a perdu l'appétit, le sommeil, le goût d'aucune activité. Que voulez-vous? elle n'a rien fait pour mériter son malheur et il n'y a pas à lutter contre l'injuste fatalité; elle se laisse aller à maigrir, à vieillir, à enlaidir.

Ses sentiments à l'égard de l'autre femme n'excitent même pas, par réaction, sa volonté de vivre. Très forts, très nets, ils ne sont pas actifs; elle éprouve une aversion de race : le dégoût et la frayeur d'une espèce malfaisante. Elle serait insensible devant le trépas de la créature laide et repoussante au moral, — mais elle ne tenterait pas de lui faire du mal.

Au surplus, elle la chasse le plus possible de son imagination ; ça la détacherait de son mari d'y penser trop, elle ne veut pas...

*
* *

Bien entendu, Marcel s'effraie de voir combien Éliane est changée :

— Est-il possible que l'inquiétude t'ait mise

dans un pareil état de tristesse et de dépérissements? mais je t'en prie, rassure-toi, reprends ta gaieté, ta santé, tu vois bien que je suis sauvé, que je vais être guéri...

Quand Éliane a la certitude qu'une émotion même assez vive ne compromettra pas la convalescence de Marcel, elle cède à la franchise de son tempérament :

— Mon chéri, je ne t'en veux pas... à quoi bon? Je sens que je ne vivrai pas longtemps. De grâce, n'essaie pas de nier ou d'atténuer l'irrémédiable réalité, car voici la cause de mon mal : la première fois que je suis venue ici, tu avais le délire, tu revivais certaines heures de ton passé... à un moment, tu m'as prise pour une autre, pour ta maîtresse, pour cette Suzanne que tu as quittée à la veille de m'épouser, mais que, selon ta promesse, tu n'as pas oubliée...

Marcel bâille, ouvre des yeux énormes, complètement abruti, — puis sa figure s'éclaire, il rit, il a des larmes dans la voix :

— Ma pauvre adorée ! Quel épouvantable quiproquo !... mais c'est mon roman que tu m'as entendu rêver, — le roman auquel je travaille, — tu sais bien, je t'ai écrit que j'avais autour de moi un tas de bonshommes qui se montraient dans leur vérité humaine et que je profitais de cette occasion unique pour peindre des personnages d'après nature... Tiens, on m'a rapporté mon manuscrit... là, sur l'étagère...

regarde..., lis..., tu la retrouveras cette Suzanne...

Éliane, à son tour, rit et pleure d'émotion; elle embrasse Marcel et lui demande pardon. Dès le lendemain, elle rapporte le manuscrit et ce sont de nouvelles caresses et de nouvelles excuses. Puis elle admire :

— Alors, tu as emprunté des traits aux uns et aux autres?

— Oui, comme fait le sculpteur avec ses modèles, — il prend la tête de celui-ci, le torse de celui-là, pour ébaucher une statue...

— Ainsi dans l'art, — à la fois, tout est vérité et choix personnel...

— Oui, malgré la vérité des âmes à respecter, il reste une part à la préférence de l'auteur, à la préférence de son âme à lui, — c'est ainsi que l'on dit avec raison qu'un artiste se met soi-même dans son œuvre.

— Eh bien, maintenant, comment vas-tu terminer ton roman? Tu en es à ce point où le lecteur ne demande plus qu'à être fixé sur l'avenir des personnages principaux. Pour Gérard, ton héros, et pour sa femme Hortense, je devine...

— N'est-ce pas? Ça va de soi, Gérard se soustrait à l'influence de ses faux amis, — il abandonne ses vilains projets de tromperie...

— C'est le triomphe de la femme légitime.

Un silence. Éliane se recueille. Immobile, les

paupières à demi baissées, son visage présente une impressionnante pureté de lignes et voici que la solennité se pose dans sa voix même :

— Mais, cette Suzanne, comment règles-tu son compte? Qu'est-ce qu'elle devient en définitive?

Marcel montre les traits contractés du visionnaire qui déchiffre la vraisemblance :

— Pour Suzanne, il y a les données de la réalité la plus ordinaire. Forcée de renoncer à la lutte, elle cherche consolation dans un autre attachement ; les conditions mauvaises font les résultats mauvais ; finalement, elle sombre dans l'inconduite...

La simple et correcte Mme Valledurand se redresse en altière attitude ; on dirait que son âme se souvient qu'elle est née de Grantier :

— Mais non ! mais non ! je ne veux pas de ça ! pourquoi donc cette injure à notre sexe?... Ta légitime Hortense a belle d'avoir toutes les vertus, — mais si l'autre malheureuse a tous les défauts, — quelle faiblesse défends-tu ? où est cette chevalerie si prodigieusement retrouvée par notre époque bouleversée ?... Pourquoi l'égarée ne se repentirait elle pas?... Est-ce que la réhabilitation est un privilège masculin ?... Avez-vous donc, les hommes, fauteurs de péché, une si nocive influence que vos victimes ou vos complices ne puissent jamais se relever ?... Et ne vois-tu pas que si cette Suzanne perd toute

dignité, ton beau Gérard en garde une terrible responsabilité ?

Marcel a un sourire de supériorité indulgente devant la chère aveugle qui veut se mêler de parler des couleurs :

— Ma chérie, la laideur tient une énorme place dans la vie, et par conséquent l'art...

Mais l'impérieuse Éliane ne veut rien entendre :

— L'art doit être la contradiction de la laideur, — la contradiction du mal, de la méchanceté, — et précisément la contradiction frémissante, vivante, palpitante, — ou alors il n'a pas de raison d'être... A quoi bon un roman pour nous montrer l'éternelle imperfection humaine? Nous la savons bien... En lisant les faits divers des journaux, j'en vois bien assez du mal sans remède...

Marcel a un haussement d'épaules conciliant :

— Tout est dans la vie, — je ne refuse pas un dénouement à ton gré... bien sage et bien bourgeois...

— Bourgeois toi-même !... Ton droit d'artiste n'est-il pas de choisir, choisis donc noblement ! Que la pécheresse se marie... Choisis, dans tes échantillons d'humanité, un type d'honnête homme qui obéisse à la plus noble devise con nue : à tout péché, miséricorde...

Le visage de Marcel s'attendrit.

Éliane, née « de Grantier », — redevient une

bonne petite femme de « Rien-du-tout » ; elle embrasse son mari :

— Enfin, mon chéri, cette Suzanne est une création à toi... alors, je ne sais pas moi... ça me ferait trop de peine que cette parente pauvre reste dans la laideur...

LE BEL ÉTÉ

Leurs enfants mariés, les époux Ricoin vendirent le petit fonds de graineterie qu'ils tenaient depuis trente-cinq ans, rue de Turenne, et, à la veille de quitter Paris pour se retirer à la campagne, comme Rosalie les suivait de chambre en chambre avec un air inquiet : « eh bien et moi ? », ils lui firent leur proposition :

— Nous n'avons plus besoin de vous, mais, depuis le temps, il est facile de voir que vous vous considérez comme étant de la famille; donc, venez vivre avec nous si vous voulez, seulement nous ne vous paierons plus de gages. Du reste, il n'y aura que la lessive, le jardin, les poules et les lapins pour vous occuper, c'est plutôt de la distraction que du travail.

Rosalie gardait depuis l'enfance une figure aux traits simples, peu accentués, une figure assez large, assez ronde de bonne créature « faite pour s'attacher ». Elle était ordinaire d'aspect et d'intelligence, mais, pour certain regard, il était visible qu'un rien de tendresse l'aurait affinée et enjolivée.

A la vérité, elle avait passé sa vie à attendre

de l'affection. Lors de l'invasion de 1870, petite enfant de quatre ans, elle avait été trouvée errante sur une route. Des nourriciers l'avaient élevée, sans caresses, pour le compte de l'Assistance publique. A quinze ans, elle s'était placée comme domestique et ses patrons avaient dû lui signifier, qu'au moment d'aller se coucher, il était inutile qu'elle tendît son front pour dire bonsoir. Les enfants, sachant que l'on n'embrasse pas la bonne, n'avaient jamais compris pourquoi elle se penchait parfois vers eux sans rien dire.

*
* *

Le petit pays était situé de telle façon qu'un flot ininterrompu de gens fuyant les barbares le traversaient. Sur le pas des portes, du matin au soir, on leur donnait des secours, on se les adressait d'une maison à l'autre : là, vous trouverez du lait, là, des fruits....

Quand les malheureux regardaient la demeure des Ricoin, on leur disait avec indifférence : « n'allez pas là, c'est chez les avares », comme on aurait dit : « c'est inhabité ».

En effet, les époux Ricoin qui avaient dû économiser sou à sou pendant toute leur existence, pour élever leur famille, et qui avaient juste de quoi vivre, s'étaient, dès leur arrivée dans la localité, renfermés dans un égoïsme si vraiment ignorant et irresponsable qu'on l'acceptait sans le discu-

ter. Pour eux, ils avaient soldé leur compte avec la vie active, ils ne devaient rien à personne, alors ils ne s'occupaient de personne. Et ma foi, la guerre venue, ils avaient continué à croire que nul devoir de solidarité ne pouvait les concerner à leur âge, après la dette de labeur si grandement payée; ils ne se rendaient pas compte du tout qu'ils fussent des avares.

Ce ne fut qu'à la longue, qu'ils s'aperçurent de l'isolement particulier où ils s'étaient mis et où on les laissait. L'instinct de la conservation leur fit tout d'abord sentir ceci : la sécurité, la force, l'avantage qu'il y a « à être comme tout le monde », l'insécurité qu'il y a à se tenir en dehors du contrat de protection mutuelle souscrit par tout le monde.

Ensuite, ils découvrirent que tout le monde s'était converti à une certaine générosité, et qu'eux seuls ne pratiquaient pas cette générosité. Mais alors, aussitôt, s'éveilla en eux cet amour-propre, cet invincible sentiment qui nous fait trouver excuse à nos défauts, et aussi nous fait trouver un biais hypocrite pour changer de conduite sans avouer notre tort.

Il existait de l'avarice chez eux, dans leur maison, ils étaient bien forcés de le reconnaître, mais de cette avarice qui donc était coupable ? Rosalie parbleu, puisqu'elle était leur factotum.

Et voilà qu'ils se mettent à voir avec indi-

gnation leur propre défaut en Rosalie, et voilà qu'ils se mettent à lui reprocher tout ce qu'elle a fait d'avare, jusqu'à présent, en leur nom :

— Vous ne donnez jamais un sou de pourboire, jamais un verre de vin, vous n'offririez jamais un morceau de pain, même pas une feuille de salade du jardin... Actuellement toutes les servantes sont aux seuils des portes..., mais vous, ça vous est égal que les réfugiés crient famine..., c'est votre nature : vous avez toujours été regardante, envieuse...

Et Rosalie ne proteste pas, elle est confondue par l'évidence : en effet, elle a toujours agi comme une avare... Et elle est atterrée d'apprendre que c'est sa nature d'être envieuse : oui, toute sa vie elle a eu comme un tourment intérieur, un désir d'avoir..., de prendre... comme d'embrasser... C'était donc l'avarice !...

Après cette exécution de Rosalie, les époux Ricoin n'éprouvent aucune gêne à s'amender ; ils font comme tout le monde, ils viennent en aide aux réfugiés. Oui, mais ils se chargent eux-mêmes d'être généreux, ils gardent pour eux la sensation de n'être pas avares, et, vous imaginez le drame atroce : ils laissent Rosalie à son avarice...

*
* *

Or, Rosalie a connu quelques années d'une mélancolie particulière ; elle a eu, à son insu,

« l'âge d'aimer ». Elle a soupiré vers les nids d'oiseaux, elle s'est aperçu des changements de saison, du parfum des fleurs, de la magnificence du soleil, elle a embrassé les enfants de la maison malgré eux, elle a pleuré sans motif.

Nul être au monde ne peut supporter la vie sans y introduire une affection, un idéal, un effort d'acquisition personnelle. Rosalie, faute d'autre objet à son besoin d'aimer, comme solution à sa crise de jeunesse, a eu un livret de caisse d'épargne qu'elle contemplait le soir en rêvant, dans sa chambre, avant de se coucher, et qu'elle mettait sous son oreiller.

Ce livret a satisfait le désir de posséder que tout humain porte au fond de soi; il s'y est mêlé une vague idée de dot, de mariage; il a représenté pour Rosalie le fruit de son existence laborieuse; sa destinée y a été inscrite par vingtaine de sous, comme pour d'autres elle s'inscrit sur le livret de famille.

Bref, pendant le temps où elle avait des gages, elle y a amassé quelques centaines de francs, avec cette superstition qu'il ne faudrait jamais y toucher...

*
* *

Mais voyons, mais voyons, Rosalie ne peut pas supporter de rester avare; il lui vient cette tragique résolution d'oser ce qui jusqu'à présent lui avait semblé défendu, sacrilège, criminel : reti-

rer l'argent de son livret de Caisse d'épargne!

Sans hésitation, par impulsion de nature, son besoin de n'être plus avare, la pauvre déshéritée prend pour objectif les petits enfants de réfugiés.

Les religieuses d'une communauté voisine ont recueilli toute une colonie d'orphelins, et pour compléter leur propre charité, elles font appel au bon cœur de la population. Rosalie achète des bonbons, du chocolat; un panier au bras, elle s'en va, dans le jardin de la communauté, s'asseoir sur un banc de pierre, et là, comme on attire les pierrots en leur jetant du pain, elle attire les enfants en leur montrant ses sucreries :

— Venez, venez, mes petits fifis.

*
* *

Souvent, au printemps, on voit une plante toute desséchée, qui paraissait morte, reverdir soudain, pousser, puis, à l'été, prospérer jusqu'à s'épanouir en belle floraison. Il en est de même pour Rosalie : tout ce qui était desséché en elle, ressuscite, jaillit, s'épanouit; toute sa femelle destination non réalisée reparaît, éclate, trouve son but : destination de câlinerie, de tendresse, de maternité.

Rosalie sait charmer et conquérir les enfants instantanément; elle a le fluide irrésistible qui

influence les petits minois, les caresse à distance, leur fait désirer une douceur plus proche. Des regards, des sourires, des penchements de tête et les quelques paroles nécessaires, les simples, les magiques, les sublimes paroles qui chantent une à une au juste diapason :

— Allons, viens donc... n'aie pas peur... gros bête... grimpe... sur mes genoux... dans mes bras... un bec! ouvrez un joli bec!

Elle sait le cœur de chaque enfant; elle est toutes les mères. Elle est la mère douce et triste de cette bambine de cinq ans, maigre brunette aux yeux sombres, qui a déjà conscience du malheur... elle est la rieuse maman de ce blondin aux grands yeux bleus, à la grande bouche gourmande qui n'a pas conscience, lui... elle est tout ce qu'elle aurait pu être pendant l'été de sa vie...

Mais c'est maintenant l'été de sa vie! Tous les jours, un joyeux essaim s'agite autour d'elle, — ah! que c'est bon! quel épanouissement! quelle exubérance! quelles richesses inépuisables sont en elle! Sa figure, hier éteinte et fanée, est devenue animée et vermeille, — une jeunesse prodigue apporte sans cesse à sa figure de quinquagénaire l'extase, le ravissement céleste, la beauté pleine et savoureuse du bel âge féminin.

— Mes petits fifis!... mes petits fifis!... en voilà des pralines et des dragées!... Allons, Mimi, allons, Lucette...

*
* *

Et brusquement...

Vous savez comme, parfois, la belle saison se prolonge dans l'année, au delà du terme normal, — si bien que l'on remarque à peine l'arrêt de la végétation et le déclin des jours? Hier encore, c'était l'été aux riches couleurs, aux gais ramages, — et ce matin, quelle surprise, un coup de gelée a tué les fleurs du jardin et chassé les oiseaux frileux, — c'est l'hiver!

Il y eut, pour Rosalie, un léger ralentissement dans sa façon luxuriante de dépenser la vie, — il y eut un peu moins de soleil, de bonheur, à sa figure, — il y eut deux jours de pluie, où elle ne fit qu'une courte apparition dans une lumière grise, vieillissante, et brusquement, un matin, on la trouva inerte dans son lit, — oh! mais, cette fois, elle était finie, usée; elle était morte d'épuisement : il ne restait plus rien sur son livret...

LE SOUFFLET

La nature avait donné à Renaud le galbe parfait d'une statue antique et elle l'avait doté, en outre, d'heureuses facultés intellectuelles. C'était un brun à la peau chaude, colorée, aux traits expressifs et comme il s'impressionnait fortement, rien n'était plus admirable que les aspects de son visage, vibrant à la fois des jeux de la lumière et des illuminations de la pensée.

Actuellement dans le cadre terne de l'hôpital militaire, le sculptural de sa physionomie se dessinait encore, bien qu'il eût la tête enveloppée d'une cagoule d'aviateur ne laissant voir que les yeux, le nez et la bouche.

Ce jour-là, sa mère, en sortant du parloir, courut, frémissante et désespérée, au bureau de l'infirmière-major :

— Madame, il faut que vous sachiez : mon fils, le lieutenant Renaud, est décidé, oh ! mais absolument décidé à se suicider. Lors de la mobilisation, il a prévenu des personnes amies : « Je reviendrai indemne, ou je ne reviendrai pas ; après avoir été un tel privilégié sous le rapport plastique, je ne supporterais pas de devenir, au physique, un affligé, plus ou moins

pitoyable. » Et, dans une de ses lettres, il a raconté, comme une chose très louable, l'acte d'un de ses camarades qui, tombant sur le champ de bataille, les jambes brisées, a saisi son revolver et s'est brûlé la cervelle... Maintenant que le liquide corrosif lancé par l'ennemi lui a rongé les joues, il attend que ses pansements soient enlevés, parce que le docteur, sur mes instances, lui affirme que les traces de brûlure seront très peu visibles ; mais, à l'échéance, pas le moindre doute... sa bravoure même de soldat confirme cette certitude qu'il ne se fera pas grâce... Et il y a aussi la façon dont il évite mes regards suppliants, et sa volonté d'échapper à toute conversation sur lui-même, et son implacable sérénité à parler des événements quotidiens, de la victoire en marche... Alors, madame, je n'aperçois plus qu'une chance dernière : c'est que vous veuilliez bien combattre la résolution de mon fils, comme s'il vous l'avait exprimée en termes formels...

L'infirmière-major était une de nos actrices parisiennes, dans l'éclat de son charme et de son talent. La guerre ne pouvait pas anéantir sa personnalité. Elle faisait, à l'hôpital, par sa patience, par sa bonté, par son dévouement, de véritables créations de théâtre sans cesse renouvelées, dont l'effet moral contribuait pour beaucoup à la résurrection des blessés gravement atteints.

Et, chose extrêmement curieuse, elle était « inquiète de succès », comme au théâtre; elle était sensible au plus naïf hommage, au plus modeste remerciement.

Devant les mains suppliantes de la mère éplorée, elle n'hésita pas :

— Je vais tâcher de parler immédiatement à votre fils ; à cette heure-ci, je sais qu'il lit ou qu'il écrit.

*
* *

Sans doute, Renaud avait-il des choses sérieuses à écrire, car il s'était installé tout à fait à l'écart, dans un coin de la vaste bibliothèque.

L'artiste infirmière fit mine de simplement traverser la salle : puis, en un rôle de désinvolture gracieuse, elle prit un siège en face de lui.

— Ouf! Ça fait du bien de s'asseoir... Si je m'accordais un instant de récréation? Je ferais bien comme les enfants qui jouent aux visites : « Comment allez-vous, cher monsieur? On peut dire que vous êtes grandement logé? »

Renaud salua en homme du monde : « Madame, vous êtes trop aimable... » Mais, évidemment, il avait regret que la politesse lui interdît de cacher sa lettre interrompue.

La « visiteuse » continua, en cérémonie moitié puérile, moitié sérieuse :

— Quoi de nouveau? Le dernier livre que vous avez lu, était-il intéressant?

— Très! un tome de Diderot.

— Et votre maman va bien? Elle est venue, je crois?

Renaud devina que la visite avait un but, il répondit avec un sourire malicieux :

— Vous-même, ne l'auriez-vous pas vue, maman?

Et, d'un geste adroit, distrait censément, il retourna son papier. Mais les yeux de l'artiste infirmière, immédiatement fascinés, avaient déjà saisi des mots à l'envers : « Mon vieux... un revolver... »

Il était temps! le lieutenant réclamait d'un ami le fatal service. Alors, elle brusqua la conversation :

— Ecoutez, mon cher lieutenant, parlons peu, parlons bien : vous semblez parfaitement capable d'attenter à vos jours.

Il adopta cette défense de s'échapper par l'ironie :

— Ah ! quelle idée !

L'artiste infirmière, très forte aussi, prit un ton posé comme s'il s'agissait d'un projet tout ordinaire :

— Avez-vous tort, avez-vous raison? C'est une chose à voir.

Il s'inclina en un courtois défi :

— A votre aise, madame.

— Oh! c'est archi-simple. On peut consentir à tout, excepté, vivant, à ne plus être. Par

exemple, si tel monstrueux rhéteur allemand était mis en demeure d'adopter la doctrine du droit et de la justice — lui qui n'existe qu'à raison même de la monstruosité de ses principes, — tenez pour certain qu'il aimerait autant se détruire que de s'entendre proférer la vérité. Pour vous, toute la question est de savoir si votre unique destination était d'apparaître beau, ou encore si l'état de beau garçon constituait votre entière personnalité ; dans l'affirmative, parbleu, il est bien inutile de vous adjurer de vivre, car vous pouvez consentir à tout, excepté à vous voir défiguré dans une glace.

Le ton badin d'un homme réfractaire à toute argumentation :

— Justement, madame, ma seule ambition était de garder l'avantage dont la nature m'avait gratifié. Si l'on ramène les choses à leur simplicité, toutes les ambitions des hommes tendent à la conquête d'un qualificatif, savoir : à ce que l'on dise d'eux qu'ils sont intelligents, ou généreux, ou forts, ou adroits... il me semble que le qualificatif « beau » vaut bien les autres! Changeons de point de vue : toutes les ambitions aboutissent à l'argent — par malheur, j'ai de la fortune, — il n'y a donc rien d'intéressant pour moi, en dehors de ma destination naturelle...

L'artiste infirmière eut une inspiration :

— Pardon! la beauté est une chose qui

s'adresse essentiellement au public : en somme, vous aviez assumé un rôle d'acteur, mais quel rôle monotone que celui de présenter aux yeux du monde toujours le même Antinoüs, ou le même Apollon ! Alors, j'y pense, ne changez pas de carrière, faites-vous acteur pour de bon ; au lieu d'être l'avare de votre belle figure, ayez pour profession de changer constamment de figure. Votre peau est brûlée, mais les muscles conservent leur faculté d'expression ; les yeux, la bouche, le menton suffisent pour mimer toutes les passions humaines...

Renaud demeura interdit pendant un instant, comme si un coup décisif avait affaibli sa résolution : en effet, la haute profession de porter le masque sur la scène, quelle mirifique ressource pour un défiguré ! Quelle suppression de la laideur !

Pourtant, il ne tarda pas à ricaner, obstiné, rancunier :

— Oh ! moi, le métier de cabotin, je ne vois pas ça...

L'artiste comprit : de par la logique des choses, ce type de beauté avait un amour-propre formidable, intraitable. Pour rien au monde il ne donnerait à son antagoniste la satisfaction de lui céder. Elle pouvait dégager une probabilité, mais quant à arracher une promesse, quant à rapporter une certitude à la mère angoissée qui attendait, non ! pas moyen ! Pour cela, il fau-

drait l'impossible, il faudrait qu'une humiliation subie par elle précédât sa concession, à lui, et supprimât en quelque sorte le fléchissement de son amour-propre... Quel drame palpitant! le succès est là, et impossible d'y atteindre...

Or, voyez comme le travail mental est un phénomène prodigieux, aux lois à jamais insaisissables.

Soudain, en un éclair, l'artiste infirmière revoit, dans sa mémoire, un de ses cousins qui, enfant, donnait tout ce qu'on lui demandait : ses jouets les plus précieux, ses friandises les plus chères, à condition d'envoyer au préalable une bourrade aux demandeurs :

— Donne-moi tes images.

— Hein! veux-tu te sauver. (Une bourrade.) Et puis, tiens, les voilà...

(L'avenir avait révélé que ce bambin était une sorte d'orgueilleux généreux, qui aimait à donner, mais qui avait honte de se montrer.)

Un autre éclair : « Il y a analogie ; cet orgueilleux-ci me donnerait bien la chère assurance que je mendie pour sa mère, mais à condition de m'envoyer, avant, une bonne claque. »

Et, tout aussitôt, des paroles viennent à la frémissante artiste; avec cette impression que les prononcer équivaut au fait de tendre la joue :

— Mais, parbleu ! votre rôle d'homme chic, supérieur, pourrait être celui de critique drama-

tique! Ah! le critique idéal, le critique indépendant qui peut s'offrir le luxe de dire ce qu'il pense...

Renaud esquisse un sourire malveillant, et c'est pour l'artiste infirmière, comme si, en effet, il levait la main sur elle :

— Il est certain que si je voulais... Ainsi, dans la scène actuelle, je trouve que vous avez joué un peu froid... adroite, mais pas émouvante...

Elle cligne un peu, mais elle parvient quand même à se raidir :

— Et ici? dans mon rôle d'infirmière, d'une façon générale, comment suis-je?

— Ici?... Oh, pas mal : *vous portez bien les bols*...

Au choc, elle ferme les yeux, puis, vite, humblement :

— Alors, parole d'honneur, je rassure votre maman?...

Et le dominateur très à l'aise :

— Mais oui, mais oui, parole d'honneur...

L'INFÉRIEURE

— Voici, Madame, l'objet de ma visite : vous avez un filleul qui s'appelle Arsène Lemagnard et qui a dû vous annoncer sa prochaine arrivée à Paris, — eh bien, Madame, Arsène Lemagnard c'est mon mari...

Non, non, nous ne sommes pas divorcés, ni séparés, ni même en mésintelligence, nous n'avons pas cessé de nous écrire affectueusement depuis la mobilisation.

Je comprends votre étonnement, mais gardez-vous d'aucun mauvais soupçon.

Commençons par dire pourquoi vous ne m'avez pas vue plus tôt. Je n'ai connu cette histoire de marrainage que ce matin, par un camarade d'enfance de mon mari, qui est au front dans la même compagnie que lui, un drôle de type, continuellement soucieux de prévenir des catastrophes imaginaires chez ses amis et, à cet effet, capable d'entreprendre spontanément les démarches les plus extraordinaires.

D'après ce qu'il m'a expliqué, Arsène n'a usé d'aucune supercherie; on a demandé les noms des soldats qui désiraient avoir une marraine, sans spécifier aucune réserve; Arsène avait donc

le droit de se faire inscrire. D'autre part, dès sa première lettre, il a dû franchement vous signifier qu'il refusait de recevoir aucun don et qu'il envisageait uniquement un échange de correspondance ; par ce fait, il avait le droit également d'éluder les renseignements indiscrets sur sa vie privée.

Et moi, à mon tour, je viens précisément vous trouver pour que les choses restent dans leur bonne simplicité, pour que vous ne vous croyiez pas mystifiée, pas plus que moi, je ne me montre jalouse.

Ce qui vous a plu, c'est qu'Arsène est un artiste de haute valeur, déjà très estimé et promis à une grande célébrité. Ce qui l'a enchanté, c'est que vous appartenez au monde intellectuel, et que, par le plus heureux des hasards, vous avez visité avec fruit les musées d'Europe et pouvez soutenir, en connaissance de cause, les plus captivantes dissertations esthétiques.

Eh bien, vous allez comprendre.

Quand nous nous sommes mariés, il y a dix ans, Arsène occupait un emploi dans l'Administration et ne prétendait pas à une autre qualification que celle de fonctionnaire. Depuis l'enfance, il cultivait par plaisir l'art du dessin ; mais il avait eu beau devenir très habile, — puisqu'il ne maniait des crayons qu'à ses moments perdus, pour son agrément personnel, — en un

mot, puisque dessiner constituait une distraction et non un travail, il ne songeait pas à rechercher les suffrages du public.

Il avait des cartons pleins d'esquisses, il avait illustré des livres de sa bibliothèque, il avait orné son intérieur d'œuvres originales, paysages, portraits, scènes de la rue, il en avait comblé ses amis et connaissances, — mais, se méconnaissant soi-même, il se regardait comme un simple amateur, et ne prenait pas le titre professionnel d'artiste.

Nous allions très bien ensemble, comme rang, comme apparence sociale, et comme prétentions générales : moi, je donnais des leçons de musique, à la manière d'un bon professeur, mais sans être, ni vouloir être une virtuose.

D'instinct, j'appréciais le talent d'Arsène et, tout de suite, j'ai tâché, par mon apport pécuniaire et par ma diligence ménagère, qu'il eût les meilleurs loisirs possibles. Je l'ai si bien soigné, je lui ai si bien supprimé toute préoccupation matérielle, qu'en effet, il s'est mis alors à un véritable travail, il s'est vu, il s'est voulu artiste. Libre de souci, il a, paraît-il, dans les cinq premières années de notre mariage, réalisé les progrès décisifs et enfin saisi son propre génie, chose que nombre d'hommes n'arrivent jamais à faire, faute de circonstances favorables, ou plutôt à cause des multiples obstacles de l'existence.

Un jour, Arsène a porté un dessin à la Grande Illustration, — non seulement on l'a accepté, mais on lui a demandé sa collaboration régulière; le succès a été immédiat; en très peu de temps, Arsène a eu un nom, il a pris place dans la noble famille des artistes. Il est donc devenu un autre homme, il a donc acquis une nouvelle personnalité et gravi les échelons de la hiérarchie sociale.

Mais moi, je n'ai pas changé de valeur, je suis restée en bas, tandis qu'il montait! Ma tendresse d'épouse a eu beau s'enrichir d'une croissante admiration, cela n'a pas empêché ce fait de se dégager « que nous n'allions plus ensemble », comme avant.

Tandis qu'Arsène quittait l'Administration et s'engageait dans certaines dépenses d'apparat, moi je continuais mes leçons de musique, par précaution, et j'étais de plus en plus vouée aux préoccupations de la vie pratique, pour permettre à mon artiste de s'isoler dans les régions supérieures.

Ainsi, la différence de niveau s'est accentuée de plus en plus entre nous, nous n'avions plus de sujets de conversation communs et, sur le chemin de la gloire, j'étais pour Arsène un embarras.

Quand nous sortions ensemble, je ne lui faisais pas honneur, ma présence gênait ses évolutions dans les salons mondains. Au contraire,

chaque fois qu'il se rendait sans moi à une grande réception, son humeur et sa faculté de travail s'en ressentaient avantageusement. La vérité était que je ne lui suffisais pas intellectuellement, et qu'il avait besoin d'une société supérieure.

Oh! il n'a jamais cessé de m'être très attaché et il a souvent jugé à propos de me le dire : « Je t'aime bien. » Seulement c'est tout ce qu'il pouvait faire pour moi... Évidemment, c'est tout ce que je mérite : il m'aime bien...

La guerre venue, mon infériorité est restée, lui, il a rehaussé d'héroïsme sa valeur d'artiste et il a gardé les besoins intellectuels de sa supériorité.

N'est-ce pas, Madame, tout s'éclaire!

En dehors de nos régulières lettres d'époux affectueux, vous vous rendez bien compte qu'il fallait à Arsène un autre commerce épistolaire. Sous le rapport esthétique, il était un déshérité, et une marraine d'art lui était aussi nécessaire qu'une marraine généreuse à tel malheureux orphelin.

Et, actuellement, son arrivée en permission ne change rien à la situation. Certainement, il sera heureux de retrouver son intérieur ordinaire et mon visage, mes paroles, mes dévotions ordinaires, enfin le cadre moyen de l'existence conjugale; mais quel complément de

bonheur, s'il pouvait aussi retrouver quelque part l'atmosphère d'art qui lui est indispensable.

Et c'est là où je fais appel à votre bonté...

Naturellement, Arsène viendra, en homme bien élevé, vous rendre ses devoirs... Moi je resterai dans mon coin, dans mon ignorance apparente du motif de son absence. (Vous pensez bien que je ne voudrais pas, par un signe quelconque, troubler l'épanouissement de sa personnalité.) Et j'oserai vous prier de vouloir bien, également, faire « celle qui ne sait rien »...

Excusez moi de vous contempler si « avidement ». C'est que, vraiment, vous méritez d'être contemplée.

Oui... bien sûr... j'existe, moi aussi... et comme âge nous devons être près l'une de l'autre... Trente ans? c'est mon âge... Mais je suis plus petite... la stature me manque... blonde, j'ai moins de caractère, mon visage est plus arrondi, plus enfantin... et enfin, je n'ai pas cette majesté de l'intelligence... ni votre front lumineux, vos yeux diamantés à la vision des chefs-d'œuvre de la forme et de la couleur, ni cette pureté de lignes qui doit faire qu'au milieu des marbres du Grand Siècle vous ayiez l'air d'être de la famille...

Alors, dites, Madame, vous voulez bien rester la marraine de notre brave artiste?

Je vous assure, il ne saurait se passer de connaître quelqu'un qui soit à sa hauteur.

Rien de plus légitime encore une fois...

Si vous n'êtes pas apprécié entièrement, s'il n'y a pas auprès de vous, au moins une personne capable de sentir votre flamme intérieure et d'en refléter tout le rayonnement, vous êtes seul, absolument seul, quel que soit le nombre des gens qui vous entourent. Et quelle navrante tristesse cette solitude morale! Quelle misère, quelle privation du plus indispensable de l'existence : ce fait de n'avoir pas un pareil à qui se confier! Hein! le paria, l'exilé secret, qui ne parle à personne, à qui personne ne parle, malgré l'échange des conversations, car nul n'entend le langage de son âme!

Vous souriez, n'est-ce pas, Madame, tout le monde comprend ça? C'est un drame éternel, paraît-il; c'est la destinée inévitable de tout homme exceptionnel, que l'on ne le voie pas tel qu'il est. Ses plus proches mêmes, quand ils l'embrassent, le prennent pour un autre! Et alors, plus ils l'aiment en méconnaissance de ce qu'il a d'unique, plus ils aiment en lui des mérites secondaires, et plus le désert glacial s'étend autour de lui... et l'affection même qu'il rend, on ne la prend pas pour ce qu'elle vaut!

Moi, j'ai beau faire, inférieure comme je suis, Arsène doit trouver que j'ignore le meilleur de lui; et c'est vrai, je ne saurais le comprendre absolument, puisque comprendre, c'est égaler...

Ah! merci, madame, c'est bien de votre part!

oui, de grand cœur, donnons-nous les mains..

Vous voyez : j'en ai les larmes aux yeux, de penser à mon insuffisance, à cette solitude où vivrait Arsène s'il n'avait que moi...

Et vous-même, comme vos yeux brillent d'une juste générosité!... N'est-ce pas qu'il serait à plaindre, qu'il serait trop, trop à plaindre, mon mari aimé, mon cher grand aimé, s'il n'avait que ma pauvre et simple admiration!...

LA RECEVEUSE

— Madame ne dira pas que j'ai été longtemps!... En partant, j'ai eu le tramway tout de suite, — mais dame! à la gare, il a bien fallu que je trouve la consigne et que j'attende mon tour; puis y a tous ces kiosques à journaux qui vous arrètent à chaque pas avec leurs images, — enfin v'là-t-il pas que j'ai eu juste le même tramway pour revenir!

Il avait eu le temps seulement d'aller à sa tête de ligne et de repasser devant la gare, — c'est ce qui m'a fait voir que, pour déposer un colis en consigne, je n'avais vraiment pas été trop longue.

Comment je l'ai reconnu? C'te malice! Parce que c'était la même receveuse, parbleu!

N'en v'là encore un sale métier!

Mais cette receveuse-là, n'en v'là une rosse de femme! J'en ai bien vu dans ma vie, — madame déjà n'est pas si commode à servir, — mais celle-là, pire que toutes...

Une grande forte gaillarde qu'on s'étonne qu'elle n'ait pas plus de moustaches, avec sa toque de soldat sur l'oreille. J'sais pas de quel pays qu'elle est, — pas d'un pays plat, dans tous

les cas : mince d'estomac!... Et brune, dans les quarante ans, avec un air en colère...

Je sais bien que ce n'est pas un métier à être de bonne humeur, — pas plus que d'être femme de ménage, comme je suis, du reste, qu'on n'a pas le droit de placer un mot... Madame ne m'empêche pas de parler!... N'en v'là un boniment à la graisse d'oie! Quand je suis toute seule dans la cuisine, comment voulez-vous que je parle?

Donc, la receveuse, y a c'te fatigue d'être tout le temps debout, en va-et-vient — et puis, y a les voyageurs... Ce serait encore un fourbi supportable sans les voyageurs, — mais n'en v'là une engeance! Par exemple, les bonnes femmes comme madame qui portent des gants, — vous croyez qu'elles les retireraient pour chercher leur monnaie? jamais de la vie... Alors, elles n'en finissent pas, et la receveuse est là qui bout, à attendre...

Mais c'est surtout le montage des voyageurs aux stations qu'est une corvée! Faut quasiment se battre avec eux pour les empêcher d'envahir. Le voyageur femelle surtout! des rats, madame, des rats d'égout, ça ne serait pas plus pire!

Et j'ai donc fait attention à c'te receveuse-là, parce qu'on voyait qu'elle avait à cœur de mater le voyageur. Oui, on sentait que sa vraie fonction c'était de vider le voyageur de dessus le marchepied.

— En bas! et présentez-vous individuellement à l'appel de vot' numéro!

Même quand y avait de la place et qu'il y avait qu'un voyageur tout seul, elle commençait par vous le déporter sur la chaussée « Attendez vot' tour! et que je vous le dise! »

Et après chaque permission : « En voiture! Eh bien, dépêchez-vous donc! » Elle avait l'air de me prendre à témoin, comme la plus sérieuse de la plate-forme : « Ces gens-là, si on les laissait faire, ils se figureraient que le tramway est fait pour eux! »

Mais alors, quand elle annonçait : « Complet! » et surtout quand elle répétait : « Complet, qu'on vous dit! » Ah! madame, vous qu'avez déjà une mine de papier mâché! j'ai vu reculer un chasseur d'Afrique avec trois brisques et la Croix de guerre!

Bien entendu, comme toute personne autoritaire qui se respecte, elle savait mettre le règlement de côté quand ça lui plaisait... A une station, elle laisse monter deux militaires en plus du complet.

— Ça va bien, qu'elle dit, à la prochaine je prendrai deux personnes en moins que la descente.

Et v'là qu'à la prochaine, il ne descend que deux voyageurs, — alors, dans son compte à elle, y avait personne à laisser monter.

— Complet!

— Comment, complet? Et les deux qui viennent de descendre?

C'était un petit criquet de femme qui avait sauté sur le marchepied, empoigné la chaîne et qui voulait la décrocher de force... Oh! quelqu'un de bien, dans mon genre : une bonne figure, les yeux enfoncés, du souci plein ses joues creuses, — nu-tête, un tablier, — une ouvrière d'usine qui revenait de sa journée.

Aussitôt, la receveuse a été comme gonflée d'indignation qu'on veuille braver son autorité de propriétaire du tramway :

— Puisque je vous dis que c'est complet, inutile de faire de la rébellion.

Et elle a essayé de faire lâcher prise à l'autre. Oh! mais, c'est que la maigriotte n'avait pas des mains en beurre, comme quelqu'un que je connais... Non, de ces mains nerveuses, maigres comme des pattes de poule; du fer, quand c'est agrippé à quelque chose... La receveuse a eu beau lui envoyer une poussée à l'épaule et ensuite l'attraper par les poignets : inutile aussi... Tout ce qu'elle pouvait, c'était de maintenir sa chaîne pour empêcher d'entrer.

— Vous n'entrerez pas!

— Il en est descendu deux!

— Ça vous regarde pas!...

— Si! ça me regarde! et je resterai...

Oui, mais pendant ce temps-là, le tramway

ne démarrait pas et les voyageurs la trouvaient mauvaise.

(C'est que le voyageur dedans ne ressemble pas du tout au voyageur dehors. Une fois assis, il est comme l'ennemi du voyageur qui veut monter et qui retarde la marche du tramway. Tout à l'heure il a fait un raffût de tous les diables pour avoir poireauté un quart d'heure, mais maintenant il trouve très bien que le tramway soit toujours complet et ne prenne personne aux stations.)

Ils criaient, ils s'impatientaient :

— C'est insensé de vouloir monter de force!

— Y a des gens vraiment pas raisonnables!

— C'est pourtant pas difficile d'attendre...

— Faut venir à Paris pour voir des choses pareilles!

J'avais envie de répondre :

— Bien sûr! on ne verrait pas ça chez les Boches, un troupeau de bêtes.

Tout de même y avait pas de motif pour que ça finisse avec ces deux obstinées : la receveuse qui gonflait sa poitrine pour alpinistes, — et la maigriotte comme une furie en colère...

Madame n'a pas besoin de sourire quand je dis « une furie en colère », attendu que je l'ai vue et que madame n'y était pas... C'est malheureux ça! pour une fois que je dis la vérité, madame serre le bec...

Allons, c'est bon... je veux bien continuer,

pour faire voir que j'ai meilleur caractère que Madame.

Donc, tout le monde donnait raison à la receveuse et elle devait rester la plus forte, ayant pour elle le règlement, — ce fourbi qui est au-dessus de tout, si on veut, — et que le président de la République lui-même devrait s'incliner devant...

Et ça allait tourner mal pour la maigriotte :

— Un agent! Appelez un agent!

— Enlevez-la! C'est une folle...

Madame, étant petite, ne s'est jamais battue avec une autre et qu'une troisième, par derrière, lui a lancé un coup en traître...? Madame ne se battait pas... trop bien élevée... Madame aurait plutôt été la traître...

Oh! Madame n'a pas besoin de changer de couleur pour si peu, — attendu que moi-même en personne, je viens de l'être la traître, — et que je ne m'en repens pas, par-dessus le marché, car tout dépend des circonstances.

J'étais tout juste derrière la receveuse. Alors, posément, sans crier, v'là que je lui téléphone entre mes dents :

— Sûr qu'elle est comme une folle, la bonne femme; mais pour être si pressée, probable qu'elle a une gosse malade qui l'attend...

A ce coup de traître dans le dos, — comme

par une secousse électrique, la receveuse a lâché, l'autre a monté d'un élan, et roulez, wattman!

Mais la vaincue s'est retournée contre moi pour me foudroyer :

— Choléra!

Quant à ça, elle m'a bien mouchée! C'était son droit; j'ai pas riposté; un croc-en-jambe pareil, j'aurais fumé autant, à sa place!

Oh! mais, ça n'a pas été fini!

La maigriotte a tout de suite sorti ses trois sous. La receveuse est passée contre elle une fois, deux fois, dix fois, sans daigner voir sa main tendue.

Et d'autre part, j'ai remarqué plusieurs voyageurs qui lui disaient : « Vous avez bien fait de céder, il faut savoir mettre l'amour-propre de côté... » et qui, pour la peine, lui laissaient leur sou d'appoint; ils donnaient quatre sous pour trois...

Si bien qu'à un moment, madame la receveuse détache un bulletin jaune et le tend de loin à la maigriotte. Celle-ci tend ses trois sous, — mais madame la receveuse renvoie ça d'une chiquenaude et beugle en roulant des yeux terribles : C'est payé!

Vous comprenez? Recevoir de l'autre qui lui avait fait l'affront de monter de force, jamais de la vie!... Et comme justement trois voyageurs

lui avaient donné un sou pour avoir cédé, ça faisait la rue Michel-le-Compte!

C'est égal, n'en v'là encore un voleur de métier!... J'aime encore mieux mon malheur d'être ici, où que Madame m'agonise de silence...

LES TROIS RÉFUGIÉES

Vous me demandez si ma poupée est sage? Oh! monsieur, oui, quand on est comme ça, en chemin de fer. Autrement, elle est moins sage. Depuis la guerre, les enfants sont si excités!

Avant, ils ne devaient pas écouter ce que les grandes personnes disaient ensemble; les affaires des grandes personnes ne les regardaient pas... Maintenant, on leur parle des choses tout ce qu'il y a de plus triste : des pauv'soldats qui se battent, des pauv'pays qui sont saccagés par les barbares...

Ma poupée est comme les autres, elle écoute... elle sait un tas de choses effrayantes, trop vieilles pour son âge...

Vous ne me demandez pas son âge? Elle a trois ans, je l'ai eue un an avant la guerre.

Vous ne me demandez pas comment elle s'appelle? Elle s'appelle Zulie...

Vous n'avez pas l'habitude de causer avec les mamans de poupées — vous ne savez pas ce qu'il faut demander?

Vous dites que vous êtes timide... Ah! je ne croyais pas que ça arrivait quand on avait les cheveux blancs, comme vous... Mais, vous

savez, ma poupée et moi nous sommes des personnes bien simples...

Moi, je m'appelle Simone, j'ai six ans et c'est grand'mère qui tricote là-bas ; elle m'a permis de me mettre loin d'elle pour que je voie par la portière...

Papa est dans les tranchées. Maman est restée là-bas, chez nous, à Lille... Elle devait venir nous rejoindre, mais grand'mère m'a expliqué : il faut absolument qu'elle reste pour garder la maison, pour empêcher qu'on abîme tout...

Alors, pas? grand'mère, ma poupée et moi on est des réfugiées.

Nous habitons Paris. Je vais à la petite école, à la Maternelle, comme on dit.

Ah! monsieur, ces écoles de Paris... quel méli-mélo!

D'abord, pourquoi les garçons et les filles ensemble, dans la petite école? Est-ce que les femmes sont à la guerre avec les hommes?... Voilà ce que nous disons avec mes amies...

Heureusement, à sept ans, nous irons à la grande école. Nous serons rien que des filles ensemble. On sera débarrassées des garçons et pour toujours. Car nous sommes toutes du même avis : on ne se mariera pas. On en a assez des garçons, ils voudraient nous commander... On sera bien plus tranquilles chez nous, avec nos parents...

Oui, à l'école, j'ai des amies, des petites réfugiées comme moi, on se ressemble... On n'est pas du même pays, mais on a été élevées pareilles, à se tenir bien, à pas crier, pas se tirailler...

Alors, quand c'est la récréation, dans la cour, on se met ensemble comme des dames au salon... On prend nos mouchoirs pour épousseter le bitume et puis on fait un rond, assises sur nos talons...

De quoi nous parlons? Mais, monsieur, de nos poupées; on a tant de choses sérieuses à dire sur leurs défauts, — et qu'on les aime bien tout de même, — on a tant manqué de les perdre dans tous ces voyages!

Mais les garçons! Ah! les garçons, monsieur!... Vous n'imaginez pas ce langage qu'ils ont!... Heureusement que nos poupées ne les entendent pas!... Nous, les filles, on est « des poules » — et ils nous appellent pour « faire la riboul-dingue »! Croyez-vous!...

Vous pensez bien, monsieur, que nous ne pouvons pas jouer avec eux, — ce n'est pas possible, véritablement, malgré la meilleure volonté, — il y a trop de différence de monde; ils sont trop effrontés, il y a des concessions que l'on ne peut pas faire, malgré l'époque.

On fait semblant de ne pas les entendre, de ne pas les voir; on a l'air bien occupées, on

cause comme ça, en se penchant : « Ah! ma chère, la mienne est si délicate, avec ses joues en porcelaine... » Mais, forcément, tout le temps on est à tourner la tète par petits coups, et aussi les yeux, en dessous, vers ces maudits garçons : on voit, on entend tout ce qu'ils font.

Vous devinez bien qu'ils jouent à la guerre. Epouvantable, monsieur! Verdun, c'était déjà un nuage de poussière à ne pas se voir, un vacarme à devenir sourd, mais la Somme!... on est obligé de garder les petits de deux ans dans le préau! Les troupes anglaises ne s'arrêtent devant rien, et les Marocains, donc, ils n'écoutent même pas Mademoiselle au premier signe!

Quand Mademoiselle est arrivée à mettre le holà, ils font les blessés. Y en a qui rentrent un bras dans leur gilet et alors ils ont une manche de tablier vide qui pend; d'autres, on leur attache la jambe pliée en arrière sous leur tablier; y en a aussi avec des bandeaux, qu'il ne leur reste plus que la moitié de la tête. Les autres font la foule qui attend pour les voir défiler; c'est d'abord une espèce de silence, puis tout à coup : « Hurrah! Vivent nos poilus! Vivent les braves! Vivent nos héros! »

Alors, monsieur, dans not'coin des dames, toutes ensemble, nous sautons sur nos jambes, nous courons leur jeter des fleurs en papier... On a envie de pleurer, on va aider bien douce-

ment ces pauv'blessés à marcher... A part ça, nous ne jouons pas avec les garçons...

Grand'mère reste presque toujours à la maison; elle coud pour un magasin. Avant, elle n'avait pas cette figure-là, pointue et qui ne bouge pas, comme une statue.

Avant la guerre, grand'mère jouait au piano, elle chantait aussi avec des albums de musique; elle lisait les livres neufs, et nous avons des portraits qu'elle a faits, vous savez, avec des crayons pastels... Maintenant, il faut quelquefois qu'elle aille au lavoir. Elle dit bien : « C'est un ouvrage de femme comme un autre », mais ça la gène d'aller au lavoir sans mettre ses gants et son chapeau.

Là-bas, grand'mère et maman avaient beaucoup d'amies qui leur faisaient des visites; ici, nous ne voyons personne. Grand'mère me parle beaucoup; je suis sa compagnie.

Elle me parle de papa qui ne veut pas quitter le front parce que maman est restée là-bas... Hein, c'est curieux? Sortir de son armée, venir chez les civils et que maman ne soit pas là, il ne peut pas! et pourtant grand'mère c'est sa maman et moi je suis sa bonne petite fille... Non! il faut qu'il reste dans le feu — c'est-à-dire dans la bataille — pour résister à ça .. à cette affaire-là que maman n'est pas revenue... Alors quand c'est son tour de permission, il appelle

un pauv'diable et il lui donne l'argent qu'il a... Et le pauv'diable vient nous voir en passant... quelquefois un grand barbu, quelquefois un petit avec presque pas de moustaches... n'importe, il a toujours les larmes aux yeux le pauv'diable en parlant de papa...

Et puis grand'mère me dit aussi des histoires sur moi, pour m'apprendre comment je dois être, maintenant et plus tard.

Le jeudi, grand'mère sort pour aller reporter de l'ouvrage; elle nous laisse seules à la maison, moi et poupée. J'explique à poupée qu'il ne faut pas avoir peur; je lui montre, sous la table, sous le lit, qu'il n'y a pas de voleur. Et je lui dis un tas de choses que je ne veux pas dire à grand'mère, crainte de lui faire de la peine : c'est que je m'ennuie joliment après papa et après maman; des fois, ça me serre dans l'estomac, je laisse la moitié de ma soupe; mais je fais semblant que c'est parce que je n'aime pas cette soupe-là, car grand'mère a des yeux si inquiets...

Grand'mère revient avec plein ses bras des étoffes pour travailler; elle peut pas parler tout de suite, c'est si haut notre cinquième étage.

Pendant qu'elle s'occupe du dîner, je lis tout haut à poupée ma page de lecture, en suivant avec mon doigt... Et voilà, toutes les trois nous attendons la fin de la guerre...

Mais je m'aperçois que grand'mère range son tricot...

Allons poupée, allons fillette, faites un beau salut au monsieur. Excusez-la, monsieur, sa robe est bien usée...

Je... j'avais de belles robes... C'est-à-dire, ma poupée avait de belles robes... et, devant le monde, je suis un peu honteuse... c'est-à-dire ma poupée est un peu honteuse... Mais je lui explique, d'après ce que m'a dit grand'mère : « Toutes les petites filles, non, toutes les poupées ne sont pas riches; l'important, c'est d'être soigneuse et de ne pas se salir. Et il y a une coquetterie que l'on peut avoir dans n'importe quelle condition : c'est le bon maintien et la gracieuseté; on a toujours ça sur soi et ça ne change pas de mode. »

Ma poupée commence à comprendre : quand on est une petite Française, si on sait lever un beau front, avec des yeux clairs et une bouche qui ne sait pas mentir, la pauvreté ne vous atteint guère! Et grand'mère ajoute encore : « L'élégance n'est pas affaire d'habit, quel préjugé! L'élégance est en nous... »

Allons, poupée... Au revoir, monsieur, fillette et moi nous vous saluons bien... Enchantées, monsieur, nos révérences...

LES DEUX APACHES

Une école maternelle sur la lisière, entre un quartier excentrique et un quartier bourgeoisement habité.

Avant la guerre, la directrice se flattait de n'avoir pas d'élèves trop pitoyables, — mais, actuellement, la population scolaire est très mélangée. Ce côté nord de Paris a vu s'accroître progressivement le nombre de ses habitants indigents : évacués, réfugiés, dépaysés de toutes sortes, si bien que le trop-plein des écoles pauvres se déverse dans l'ex-école privilégiée.

« Mademoiselle », l'institutrice « des moyens », âgés de trois à cinq ans, est une jeune fille de bonne famille : vingt ans, brune, le profil et la coiffure d'une muse romantique. Elle avait acquis le brevet supérieur à titre décoratif, — mais, aujourd'hui, elle est bien contente qu'il lui permette d'accomplir une tâche utile et généreuse.

Or, un matin, Tutur et Milo arrivent dans sa classe, en se tenant drôlement par le bras : mal peignés, figures pointues, décolorées, carcasses de chats fagotées de frusques grisâtres, guibolles minuscules traînant des chaussettes et des galoches trop grandes ; ce ne sont pas deux frères,

mais deux « poteaux » qui habitent le même garni avec leurs mères. Ils ont cinq ans et ils ont déjà fait tant d'écoles depuis leur âge d'admissibilité, qu'ils entrent dans celle-ci comme chez eux : « Bonjour ! nous v'là ! »

En les voyant s'annoncer ainsi, le nez en l'air, la bouche narquoise, les yeux hardis, Mademoiselle, — d'habitude si vite apitoyée, — fronce les sourcils et murmure à part soi :

— Oh ! les deux apaches !

Certes, Milo et Tutur sont loin d'être des rupins ; par exemple, la leçon de choses usuelles révèle qu'ils n'ont pas encore contemplé, dans aucune de leurs résidences, ce local de luxe qui s'appelle une cuisine...

Mais, tout bien examiné, Mademoiselle est bien forcée de reconnaître que Milo et Tutur ne valent pas moins que leurs congénères. Au cours des récréations, elle a beau guetter : impossible de les surprendre en flagrant délit de méchanceté. Frénétiques et braillards, ils se battent avec les camarades, dans la mesure nécessaire (il faut bien vivre), — mais, signe très caractéristique, ils ne battent pas les filles...

Alors?... Alors, sans autre motif que la mauvaise impression première, elle continue à les appeler intérieurement : les deux apaches, — et c'est elle-même qui, en étant « différente » avec eux, les rend différents des autres.

Oh! presque rien, la différence d'être de Mademoiselle et la différence d'être de Milo et de Tutur.

Mademoiselle, si bonne par nature avec tous, n'est bienveillante avec Milo et Tutur qu'en s'efforçant; et, au moindre trouble de la discipline, — d'une impulsion irréfléchie, souvent injuste, — le regard sévère, la voix brusque, — elle accuse les deux apaches : Milo! Tutur! vilains polissons!

Ceux-ci, doués comme tous les enfants d'une merveilleuse intuition, se rendent parfaitement compte de leur « mise à part ». Ils n'en souffrent pas à proprement parler, mais ils se tiennent sur la réserve. Dans la classe. — cherchez les deux apaches, — on les distingue facilement de l'ensemble. Quand Mademoiselle parle, ils sont moins « à elle » que les soixante autres enfants; et ils sont seuls à la quitter des yeux pour porter, par intervalles, des regards envieux à droite et à gauche.

*
* *

La visite périodique du délégué cantonal. Il avise les deux apaches.

A Milo :

— Qu'est-ce qu'il fait, ton papa?

— Il est tué.

— Et ta maman?

— Elle fait des obus.

Aux mêmes questions, Tutur fait les mêmes réponses.

Vous connaissez le cœur féminin. Il n'y a plus d'apaches, il y a deux pauvres orphelins que Mademoiselle se met à couver plus affectueusement que les autres élèves.

Elle a des remords : la nouvelle du double malheur date de quinze jours et les deux petits ont gardé, devant elle, leur air habituel. Quelle preuve de son peu de sollicitude!

De fait, ils changent, dès que Mademoiselle change à leur égard; ils prennent un visage triste, pensif, — dans la cour de récréation, ils ne jouent plus, ils restent auprès d'elle, accrochés à son tablier. Dans la classe, — cherchez les deux orphelins, — maintenant, on les distingue de l'ensemble par l'espèce d'anxiété qui les tient tendus constamment vers la maîtresse.

* * *

A la réunion des dames patronnesses, la directrice expose en détail le cas des deux apaches. Est-il rien de plus émouvant que la psychologie enfantine? Voyez ce développement de la sensibilité par l'effet de la pitié affectueuse : sans paroles directes, sans explication, précisément parce qu'on les rendait plus heureux, Milo et Tutur se sont pénétrés de la haute tristesse filiale ; ils ont senti, mieux qu'avant, le sacrifice

de leur père, le deuil de leur mère, leur propre malheur.

Les voici posés à côté l'un de l'autre, dans le cabinet de la directrice ; on les laisse à eux-mêmes pendant un instant, on feint de ne pas s'occuper d'eux. Rien ne les influence ; tête baissée, mains inertes sur les genoux, on dirait qu'ils considèrent en dedans d'eux-mêmes de grandes choses douloureuses : le jamais-plus, la séparation éternelle, l'injuste, la cruelle fatalité.

Une des dames vient s'asseoir devant eux.

— Vous avez du chagrin, mes pauvres enfants ?

Milo a beaucoup plus le don de la parole que Tutur; il répond seul :

— Oh ! oui, Madame, on a du chagrin.

Une grimace approbative contracte la figure de Tutur.

La dame continue :

— Et vous comprenez le chagrin de vos pauvres mamans ?

Milo, pas très fixé :

— On les voit pas beaucoup ; tout le temps à l'usine.

— Mais, enfin, elles pleurent ? insiste la dame.

Tutur fait un signe que Milo traduit avec simplicité :

— Non ; elles ont pas le temps.

Un silence. L'admiration des auditrices aug-

mente encore. Une autre dame s'approche :

— Ainsi, vous avez comme ça, *tout seuls*, du chagrin, à cause de vos pauvres papas tués à la guerre, qui ne reviendront plus...

Les deux copains réfléchissent, communiquent entre eux, du regard. Puis, Milo résigné, presque indifférent :

— Y avait longtemps, longtemps qu'il était parti, papa, et le sien, à Tutur aussi... A force de faire la guerre, ça devait leur arriver...

Il apparaît clairement que la catastrophe ne les affecte guère et leur physionomie en montre la raison : le souvenir du père est déjà lointain, — et puis ils ont l'habitude de jouer à la guerre ; c'est normal, c'est nécessaire que l'on y soit tué ; ni la mort, ni le simulacre ne leur paraissent terribles. De voir que les camarades de jeu se relèvent quand ils ont assez fait les tués, peut-être se figurent-ils vaguement que, pour les vrais soldats, tués de vrai, la mort ne dure pas non plus indéfiniment...

Bon. Mais pour le coup la directrice intervient :

— Alors qu'est-ce qui vous fait tant de peine à tous deux?

Ils présentent, ouverte tant qu'ils peuvent, leur figure désolée; et la réponse à donner est tellement naturelle que cette fois la parole va illico à Tutur :

— Eh bien ! eh bien ! c'est Mademoiselle !

Et Milo commente :

— Avant, elle nous regardait pas... elle nous parlait pas...

Et l'on devine la déduction, à la façon dont ils reniflent en secouant la tête par saccades : « Faut-il qu'elle en ait des malheurs pour être devenue si bonne avec nous ! »

Tutur trouve décidément à s'exprimer, le cœur aidant; il ajoute :

— Alors on a de la peine qu'elle a de la peine.

Milo soupire :

— On dirait qu'elle a personne que nous pour se consoler... mais on ne sait pas quoi faire...

Et ils alternent leurs aveux :

— On sait pas quoi que c'est qu'on y donnerait bien...

— Dans la classe, on la surveille bien...

— A la récréation, on la garde, nous deux, pendant que les autres jouent...

— On a peur...

— On a peur qu'elle pleure !

Et les deux petits misérables, palpitants, hagards, semblent appeler au secours, semblent offrir leur souffle, leur malheureuse chair : mes bonnes dames, faites d'eux ce que vous voudrez, — mais que cette épouvante n'arrive pas, qu'ils voient pleurer Mademoiselle !

LA DAME EN RETARD

Mme Nantua est une grande personne maigre, de noir vêtue, au visage osseux et dont un nez aquilin et des yeux jaunes accentuent la mine impérieuse. Sexagénaire, elle habite, dans le vieux Batignolles, un immeuble dont elle est propriétaire et où elle n'a que d'anciens locataires, ses contemporains.

Autoritaire, attachée depuis l'âge de raison à des opinions toutes faites, non contrôlées par l'expérience et, par surcroît, longtemps confinée auprès d'un mari malade, il arrive qu'elle n'a pas suivi le mouvement de la société et qu'elle n'en a pas la compréhension moderne.

Dans sa famille, quand elle était petite, les enfants « n'avaient pas la parole », — elle a eu des enfants qui ont dû observer aussi un respectueux silence, — de sorte qu'elle ne connaît pas l'enfance, prise en général, et qu'en particulier, pour ne les avoir autant dire jamais approchés, elle ignore nos bambins d'aujourd'hui. Rien ne lui a révélé les progrès de l'éducation, ni par suite le développement de l'intelligence humaine devenue plus précoce et plus chatoyante.

Pour son jugement retardataire, un enfant de cinq ans a tout juste la capacité de dire son nom, son âge et son adresse; il forme, avec peine, de courtes phrases, en usant de mots peu nombreux et mal prononcés.

Elle n'imagine pas que, déjà avant la guerre, l'enfant, à l'échéance de son premier lustre, savait lire, chanter, réciter, qu'il formulait des questions d'un enchaînement logique et des observations originales, mais que, depuis le grand bouleversement, c'est bien mieux encore. La vie mondaine est interrompue; il y a peu de visites à faire, peu de réceptions à tenir, les mamans sont bien plus à leurs enfants qu'autrefois, il en résulte ce fait considérable que les enfants « reproduisent leur mère » bien plus qu'avant.

La petite fille notamment, dès l'éclosion du discernement, se montre la copie parlante de sa mère; pour peu que celle-ci ait de l'instruction et de l'élégance morale, vous avez une élève étonnante qui transpose, dans les petites phases de sa vie personnelle, les réflexions, les attitudes de son éducatrice et fait de véritables trouvailles de justesse et d'à-propos.

C'est le cas, par exemple, de la petite Fanny Legervais.

Mme Legervais, jolie femme de trente ans, à l'esprit orné, au caractère énergique, possède

une haute conscience des devoirs du moment et commente volontiers ses actions généreuses.

Disons ceci, entre autres choses : elle ne s'en remet à personne du règlement de ses affaires charitables ; nul déplacement ne lui paraît trop pénible. Elle veille aux plus petits détails : pour ses dons de linge, de vêtements usagés, elle a soin que les moindres hardes soient raccommodées et de bon aspect... Elle garde, depuis dix-huit mois, en lui payant ses gages, une servante malade, incapable de travailler.

Or, c'est chez elle que Mme Nantua, fort impatiente aussi de se dévouer, débute dans son grand projet d'appel aux enfants heureux en faveur des pauvres petits rapatriés des régions nouvellement reconquises.

Après avoir réglé les questions d'œuvres en cours qui faisaient l'objet principal de sa visite à Mme Legervais, elle demande à avoir une conversation directe avec Fanny, « car, dit-elle, ces chers brimborions, il faut, hélas! soulever devant eux un coin du voile de la souffrance et de la misère, mais, n'ayez crainte, je n'irai pas trop loin... ».

En effet, elle a préparé d'avance les paroles révélatrices destinées à ses innocents auditeurs, c'est un tel problème que de se faire entendre à de si jeunes intelligences !

Mme Legervais, toutefois, avant de la quitter pour recevoir une autre visiteuse, lui annonce

que Fanny sait déjà quelle est la détresse des nouveaux rapatriés.

— Ah ! tant mieux, me voici dispensée d'une explication bien difficile, bien délicate.

Fanny, — un amour de bébé rose, — est encore rapetissée et rajeunie par son costume bleu à bordure jaune, qui a la forme d'un abat-jour, laissant nus les bras jusqu'aux épaules et les jambes jusqu'au-dessus des genoux.

L'entretien commence très bien, en ce sens que Fanny n'est pas en train de bavarder, mécontente qu'on l'ait dérangée pour comparaître devant cette vieille dame qui a pourtant les mains vides et qui fait des manières comme si elle présentait des choses fragiles, fragiles ! et qu'on n'a jamais vues.

Et Mme Nantua, de son côté, trouve tout naturel que le répertoire enfantin se compose de mots détachés, lents à sortir.

— Bonjour, mon petit chat, tu t'appelles Fanny ?

— Oui.

— Et tu as cinq ans?

— Cinq et demi.

— Tu as des poupées?

— Oui, trois.

— Est-ce qu'elles ont des noms?

— Oui, Riquette, Julie et Sophie.

— Eh bien voilà : il doit bien y avoir une des

trois qui est abîmée, avec des vêtements déchirés, mettons : une qui est un peu malade?... Alors, cette poupée malade, il s'agirait de la laisser, de la donner à une pauvre petite fille rapatriée...

L'excellente Mme Nantua, dans la candeur de son ancienneté, se penche toute sur un bras de son fauteuil pour mieux sourire à Fanny, qu'elle regarde un peu comme un gentil animal qui aurait appris à parler.

Fanny, debout, fronce les sourcils brusquement, ses yeux bleus noircissent, elle a un rire sec de commisération.

— Oh! Madame, vous n'y pensez pas!... Julie est malade, en effet... Mais je ne vais pas abandonner ma poupée malade; si elle est malade, c'est le cas de la garder, ce n'est pas le cas de l'envoyer chez les autres...

Mme Nantua bâille, suffoquée; d'un geste instinctif, elle cherche son face-à-main : cette petite n'est-elle pas une enfant nouée qui paraît avoir cinq ans et qui en a quinze réellement?

Fanny fait une moue méditative, elle répète jusqu'aux silences de sa mère.

— Je veux donner une poupée qui me ressemble; comme si c'était moi, comme si que j'allais chez la petite rapatriée... Chez les pauvres, on n'envoie pas sa bonne, on y va soi-même...

Mme Nantua, maintenant, cherche précipitam-

ment son mouchoir pour étancher les coins de ses lèvres...

Fanny prend une décision, de haut :

— Ce sera Sophie... et je lui mettrai ses meilleurs vêtements... Je n'enverrai pas des guenilles à une petite qui est peut-être en guenilles...

Mme Nantua, partie en expédition pour éclairer de jeunes âmes, est éblouie, aveuglée, elle éprouve le besoin de se sauver pour réfléchir ; elle se lève en balbutiant des paroles confuses :

— Oui... oui.. c'est ça... c'est ça... mademoiselle... ma petite fille...

L'enfant terrible l'accompagne :

— Sophie n'est pas très jolie, mais elle a l'air éveillé, intelligent...

Et comme pour donner son paquet à la chère brave dame, Fanny a encore une bonne réminiscence maternelle :

— Ah ! ne me parlez pas de ces momies qui n'auront jamais l'air « à la page »...

LA FAMILLE ÉPROUVÉE

La mère Chainon est garde-malade, — oh mais pas pour tout le monde; elle habite le quartier du Pré-Saint-Gervais et elle ne veut pas aller chez les gens à manières : il faut que l'on admette sa toilette, laquelle comporte obligatoirement un tablier bleu et une fanchon.

On la demande beaucoup pour la mise au monde des nouveaux citoyens et citoyennes.

Elle fait payer ses services très bon marché, et elle ignore les règles avantageuses qui fixent les droits des professionnelles fournies par les bureaux officiels : durée des séances, heures de repos et de sortie. Une fois qu'elle est là, elle reste le temps qu'il faut, sans mesurer son empressement.

La seule nécessité du vivre quotidien ne suffirait pas à lui faire endurer son effrayant métier d'être toujours en contact avec la souffrance, — il faut encore qu'elle ait conscience de faire œuvre de dévouement.

Parisienne, la quarantaine passée, elle fait penser à quelque maigre Bretonne usée par de durs travaux, et elle a deux enfants, âgés seulement Tonton de sept ans et Finette de six ans.

Autant vous le dire tout de suite, ils ne sont pas de sa chair; ce sont deux bénéfices de son métier.

Une misérable femme, à l'article de la mort, pleurait sur le sort de sa progéniture vouée à l'abandon; pour la calmer, la mère Chainon lui a promis d'adopter le nouveau-né, si un malheur arrivait. Et c'est ainsi qu'elle a eu Tonton.

Quant à Finette, elle l'a prise, dans des conditions analogues, parce qu'elle avait Tonton; il faut avoir fille et garçon.

Ce frère et cette sœur se ressemblent comme le jour et la nuit. Tonton est blond, avec une grosse balle ronde, volontiers épanouie. Finette est brune, avec une figure mince déjà pensive.

Ah! ce sont des enfants de bonne composition; s'ils ont vécu c'est qu'ils y ont mis du leur.

Dame! leur mère d'occasion ne pouvait les soigner que quand elle était là, — et, à cause d'eux, elle devait plutôt multiplier que diminuer ses heures d'absence. Pour commencer, ils ont eu affaire surtout à la crèche et aux voisins.

Aux âges respectifs de quatre ans et de cinq ans, ils ont été « assez grands » pour s'arranger tout seuls, aux jours où leur mère ne rentrait ni dîner, ni coucher. Du reste, ils n'ont jamais été seuls à la maison; il y a toujours eu César avec eux : un chien, leur contemporain, offert jadis en cadeau, et qualifié de ratier non à cause de

sa race, ni de ses aptitudes, mais à raison de sa taille moyenne et de son poil ras couleur de boue.

Les instructions maternelles n'ont pas été compliquées :

— C'est l'été, il fait jour, vous n'avez plus besoin des voisines. Quand vous revenez de l'école, vous ouvrez la porte, si vous ne me voyez pas, vous n'avez qu'à parler tout haut et tranquillement à César qui vous écoute et qui sait tout, aussi bien que moi. « Ah ! maman n'est pas rentrée, on va s'asseoir et regarder not' livre, en attendant... Puisqu'elle n'arrive pas, on va manger not' tartine de pain avec not' bout de fromage tout préparés et après on va se coucher. » A vous trois, vous pouvez bien vous suffire, l'un aide l'autre dans la vie.

*
* *

La mère Chainon n'a pas droit à l'allocation militaire puisqu'elle n'est ni femme ni mère de mobilisé et elle n'a pas droit non plus au secours de chômage, car elle est loin de manquer d'ouvrage : il n'y a jamais eu tant de malades à garder dans les familles incomplètes.

Oui, mais voilà : la plupart des gens n'ont plus le moyen de la payer, — et elle ne va tout de même pas laisser mourir sa clientèle pour ce motif secondaire. Quoi ? elle sait tenir son rang :

elle fait comme ces dames qui sont infirmières gratuitement dans les hôpitaux militaires.

Quant à faire des démarches à la mairie, non! Elle a son amour-propre. Du moment que l'État estime qu'il ne lui doit rien, — ça va bien; l'Etat pourra attendre longtemps qu'elle aille se prosterner... Du reste, elle ne voudrait pas avoir le remords de grever le budget, — et après se dire toute sa vie : peut-être que sans ma rapacité ça aurait marché plus vite. Non! la mère Chainon est décidée à ne pas retarder la victoire...

Seulement on a beau savoir se rationner, « quand on est quatre » il arrive un moment où la crise de la vie chère vous réduit à la dernière extrémité.

Un jeudi matin, la mère Chainon prononce de graves paroles :

— On fera comme les riches, on sacrifiera son luxe.

Les bras croisés, plantée au milieu de l'unique pièce de son logis, elle inspecte l'ensemble de ses biens : trois lits, un poêle, une table, trois chaises, un petit buffet, les hardes et les casseroles accrochées, — Tonton, Finette et César.

L'émotion et le courage ennoblissent sa figure jaune et anguleuse :

— Pour le salut de la patrie, il faut renoncer

à ce qu'on a de plus cher, à ses affections, à sa famille même...

Tonton et Finette, assis sur le journal qui leur sert de descente de lit, lâchent leurs chaussettes et, immobiles, regardent leur mère, — un instant solennel, — on dirait que les choses attendent aussi.

— Mes enfants, j'ai patienté le plus que j'ai pu, mais c'est à qui accouchera le plus et à qui paiera le moins, — et cinq sous un poireau !... Alors, cet après-midi, vous irez perdre le chien...

Tonton et Finette, saisis de chagrin et d'épouvante, reniflent et pincent le bec :

— Mais... mais... on l'aime bien César...

— On l'aime comme toi...

La mère Chainon est sincère dans sa résolution :

— Justement, c'est parce que vous l'aimez bien qu'il faut le perdre ; vous ne voulez pas qu'il meure de faim, ou qu'il devienne maigre comme un piège à rats en fil de fer?... et quatre bouches à nourrir ça m'est impossible... Tandis qu'un chien perdu est toujours pris par quelqu'un..., sûrement César sera pris par quelqu'un de riche qui le nourrira bien.

Finette cherche une autre défense ;

— On ne saura pas le perdre...

Tonton appuie :

— On ne pourra jamais.

Mais l'expérience est là, impitoyable :

— Ce n'est pas difficile; — assez de gens perdent leur chien sans le vouloir et mettent une affiche pour promettre une bonne récompense. Du reste, c'est bien simple : vous emmènerez César derrière les Buttes-Chaumont, vous l'attacherez à la grille avec une ficelle et vous lui ferez croire que c'est pour jouer, que vous allez revenir.

*
* *

Un après-midi gris et glacial de février.

Finette et Tonton, blêmes, le nez rouge, ont très froid malgré leur béret et leurs galoches, — et pourtant ils vont le plus lentement possible.

Le bon César marche devant eux et, à son habitude, veille à la sécurité du chemin. Il s'arrête au bord du trottoir : « attention à l'auto ». Il dévie de la ligne droite et avertit du regard : « attention à ces apprentis qui pétrissent de la neige. »

Les deux enfants ne le quittent pas des yeux et songent tristement à voix basse :

— I' n' se doute pas qu'on va le perdre...

— Comment qu'on fera de ne plus le voir chez nous?

— On aura tout le temps envie de pleurer...

— Quand on était petit c'est lui qui nous gardait.

— Il nous empêchait d'avoir peur...

Comme on aperçoit la partie des Buttes-Chau-

mont qui fait l'angle de la rue de Crimée et de la rue Botzaris, Finette, plus émue, penche la tête sur l'épaule :

— Tu sais, j'aime mieux pas lui mentir à César, — pas lui dire qu'on l'attache pour jouer et qu'on va revenir.

Tonton sent l'impiété de cœur qu'il y aurait à mentir à César :

— Voui, on l'aime trop pour lui faire accroire des menteries.

— Pas? Vaut mieux lui dire la vérité.

Voici un endroit où il ne passe presque personne.

Les deux enfants s'agenouillent sur le bitume et retiennent César entre eux. Pendant que Tonton attache la ficelle par un bout au collier, et que Finette noue l'autre bout à la grille, les explications commencent.

— Parle-z-y la première, toi, Finette.

— Tu comprends, César, c'est la guerre... Ah! cette maudite guerre. . on n'y joue plus, nous deux, à l'école, les tabliers n'y résistent pas.

— Alors tout est trop cher...

— Alors mon pauv' César, on ne peut pas te garder.

— Tu mourrais de faim.

— Pense donc : cinq sous un poireau!

— Alors tu vas rester là tout seul...

— Mais on verra tout de suite que t'es perdu, on te prendra...

— Quelqu'un de riche...

— De tout ce qu'il y a de plus riche...

— Peut-être un marchand de vins, avec des os sous les tables...

Un temps. César lèche mollement les mains violettes de froid. Tonton se rend bien compte.

— Hein, Finette, tu vois quelle grimace qu'il fait!

Mais Finette a une bonne idée qui attendrit délicieusement sa petite frimousse :

— Ecoute donc César, la guerre durera pas toujours... eh bien, après la guerre, on te cherchera, je te le promets, — on arrivera bien à te retrouver...

— C'est vrai! fait Tonton émerveillé, on le retrouvera!

Les deux enfants embrassent le chien et s'en vont :

— Faut rester là...

— T'es perdu.

Mais César gémit et tire sur sa ficelle. Ils reviennent et agenouillés de nouveau, reprennent posément les explications :

— Voyons, César, tu n'es pas raisonnable...

— Cinq sous un poireau!

— Et les sous-marins qui vont encore faire augmenter la viande et tout...

— Tu ne penses donc pas aux sous-marins?

Leur second départ n'est pas mieux accepté que le premier. Ils reviennent encore et insistent sur leur consolante promesse :

— Puisqu'on te retrouvera après la guerre.

César refusant de se laisser convaincre, la scène de faux départ se reproduit trois, quatre, cinq fois de suite.

A la sixième fois, Tonton et Finette se mettent à sangloter :

— Tu es bien méchant, mon pauv' César, de ne pas vouloir être perdu.

— Puisque maman l'a dit...

— Comment veux-tu qu'on fasse?

— On t'aime bien...

— Mais on est bien forcé...

César, dans une agitation éperdue, essaie de les caresser, — mais ce n'est pas cela qu'ils veulent, — ils veulent qu'il reste là tranquillement. Alors il se résigne.

Quand les enfants s'éloignent, il les suit avidement du regard, il gémit tout bas, il tremble de misère et de contrainte douloureuse, — oh! mon Dieu, comme il tremble! mais il reste assis à sa place. Et quand ils disparaissent au coin de la rue, après s'être retournés une dernière fois et lui avoir envoyé un baiser, il retient le bondissement qui casserait son attache...

Non... Les petits ont pleuré si fort! Il a

compris... Il se couche sur le bitume. Ses yeux humains profondément pensifs ne cherchent plus à rien voir, il laisse le grand froid l'engourdir... l'engourdir pour toujours...

SŒURS DE GUERRE

Le docteur considérait la petite Clara comme « un produit de la race trop affinée ». Issue de deux intellectuels voués aux frémissements de l'art imaginatif, — la mère, musicienne pathétique, le père, écrivain d'émotion, — elle était délicate de corps et douée d'une sensibilité prodigieuse : de cette sensibilité qui remplace l'observation, l'expérience, l'avertissement, — qui rend visionnaire, intuitif, devineur, et, nécessairement, malheureux.

Au moment de la guerre, elle allait avoir sept ans et déjà, depuis quelque temps, les découvertes de sa sensibilité troublaient sa fragile santé ; par exemple, le spectacle de gens en dispute dans la rue lui faisait froid, lui enlevait l'appétit. « Il y avait donc des grandes personnes méchantes ! »

La catastrophe déchaînée, elle en comprit la criminelle horreur. Le départ de son père lui donna le même visage tragique qu'à sa mère. Dans le cercle de la nouvelle existence, elle se mit à connaître, par une pénétration vraiment effrayante, les angoisses et les deuils de chacun ;

son estomac se serrait, elle restait des journées entières, sans goût à rien, à méditer tristement.

Lorsque son père fut tué, après deux années d'héroïsme, toute la famille eut beau s'ingénier à la dissimulation, Clara sentit tout de suite qu'elle était orpheline. Le docteur se déclara impuissant à la sauver, — non seulement la mort était en elle, mais, drame suprême, Clara le savait et, pour faire le moins possible de peine à sa mère, elle s'efforçait çà et là de parler, de mettre une expression sur sa petite figure maigrissante, comme si le soleil existait encore pour elle, comme si les formes et les couleurs avaient encore un intérêt pour elle.

Comme il était à craindre que la mère ne devînt folle, le docteur, sans grande conviction, formula un conseil.

— Il faudrait donner à Clara une sœur de guerre, une petite orpheline dont elle serait l'aînée et dont elle se ferait la protectrice. Ainsi nous imposerions à notre sensitive un motif personnel de vivre, un motif impérieux, puisque vivre représenterait un devoir envers autrui...

*
* *

Clara est conduite par sa maman à l'Œuvre des Frères et Sœurs de guerre, un jeudi, jour de convocation des orphelins à protéger. Elle a

neuf ans : blonde, les yeux bleus, les traits d'une angélique pureté, on dirait d'une jolie miniature en cire.

Pour qu'elle puisse faire son choix, la présidente (chez qui la bonté tourne au génie) a vite inventé de réunir dans un salon toutes les petites filles présentes, de six à huit ans. Il y en a une quinzaine; la tendresse maternelle a fait des miracles de parure avec les plus humbles moyens et ces fillettes de France ont déjà l'instinct d'élégance, le souci de bonne tenue et de gracieuseté. Quelle délicieuse collection : les blondines plus douces, plus avantagées dans leur vêtement noir; les brunettes, d'un dessin à la fois plus vigoureux et plus estompé.

Elles se tiennent debout devant une table sur laquelle est servi un goûter. Selon l'invitation de la présidente et de quelques mamans, elles s'offrent réciproquement de menues pâtisseries. Elles ne se doutent pas que cette petite amie, si blanche de figure et qui ne veut rien accepter, est en train de les examiner l'une après l'autre.

Clara éprouve beaucoup d'émotion et d'admiration : « Pauvres mignonnes, sont-elles gentilles! » mais voilà, il lui semble qu'elle les aime toutes également, comme des sœurs de malheur et qu'elle ne peut pas avoir de préférence...

Elle parle tout bas à sa maman et celle-ci comprend ce qui se passe en elle. Prendre pour

sœur une de ces orphelines si charmantes, ça lui ferait une personne de plus à embrasser, et aussi une personne de plus à attrister... Il n'y a pas là le rôle entrevu qui l'avait séduite... Alors? Alors, elle ne sait pas : elle n'est qu'une enfant prodigieusement émotionnable; le don supérieur de l'analyse et de la déduction lui manque.

Elle sent qu'une force abominable opprime le monde, — c'est le Mal, — le mal, qui, par la plus atroce injustice, lui a ravi son cher papa si bon, si généreux envers tous. Elle, pétrie de noble sentiment, elle ne peut pas vivre sans croire au Bien plus fort que le Mal; il faudrait, pour le salut de son existence, qu'elle pût défaire du mal, qu'elle assumât la tâche active de supprimer un mal déterminé; elle s'y donnerait toute et ainsi elle perdrait de vue la préoccupation générale dont elle meurt.

Pour aujourd'hui, il est convenu que la maman de Clara fera une offrande importante à l'Œuvre des Frères et Sœurs de guerre, et que « l'on reviendra bientôt... »

Les vastes locaux sont encombrés d'enfants et de mamans; il n'est pas facile de s'en aller. Dans l'antichambre, on est obligé de stationner pour ne pas bousculer de nouvelles personnes qui arrivent.

L'attention de Clara se porte sur une dame qui dit ses réflexions tout haut à une autre dame :

— Ah ! comme ce petit garçon ressemble à Boby... Et celui-ci, blond filasse, il a bien le type de la race belge.

Tout à coup, la dame baisse la voix, mais son accent se fait si exclamatif, que Clara perçoit tout de même les paroles :

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! que cette petite est laide !...

En effet, cette pauvrette est d'une laideur remarquable : noiraude, une figure large, plate, inexpressive, des yeux ternes, presque pas de nez : un petit crapaud.

Clara est secouée d'un tremblement, les larmes lui montent aux yeux, un spasme étreint sa gorge :

— Maman...

Certes, il est souhaitable, en principe, que l'enfant protecteur soit guidé, dans son choix d'un frère ou d'une sœur, par le sens du beau, du gracieux, mais notre douloureuse Clara...

Parbleu ! elle n'avait pas pris de petite sœur, parce qu'elle n'en trouvait pas d'assez triste à voir et qui réclamât un apitoiement spécial. Mais voici vraiment une cruauté qui révolte la sensibilité : un enfant laid, est-il rien de plus désolant, de plus injuste ? Et alors une orpheline laide, voyons, mesurez ! le mal a-t-il inventé rien de plus méchant, de plus odieux, de plus lâche... une orpheline laide !...

Séance tenante, Clara toute palpitante a ob-

tenu d'adopter comme sœur de guerre, Marie, le pauvre petit laideron. Et l'on peut espérer que le motif de vivre, tant désirable, est réellement trouvé, car la chère protectrice entreprend tout simplement que Marie ne soit plus laide, elle ne veut pas que ce mal continue.

Elle a cette divination que la laideur du visage est corrigible. Les traits, si disgracieux qu'ils soient, doivent arriver à exprimer tout de même la finesse, la bonté, la tendresse, la gaieté, et quand ils offrent de si belles choses, la laideur peut disparaître.

*
* *

On a procuré à la maman de Marie un logement suffisamment proche pour que sa fille puisse aller à la même école que Clara et passer avec elle des journées entières.

Clara, par une intuition ininterrompue, procède à ce maquillage naturel de l'enfant déshéritée : mettre de la clarté à son front, de l'intelligence, de l'esprit à ses yeux, de la douceur confiante à ses joues, de la douceur aimante à sa bouche.

— Il faut que tu apprennes beaucoup, beaucoup, pour répondre avec un air malin à tout ce qu'on te dira... et puis, on s'aime bien, nous deux, sois tranquille, je suis auprès de toi pour toujours, il ne t'arrivera jamais rien de malheureux ; au contraire, avec ton bon cœur, avec tes

manières drôles, en rond, si jolies, c'est toi qui consoleras des malheureux.

Et le miracle se réalise : notre Marie avec sa face trop ronde, trop large, trop aplatie, qui évoquait un crapaud, savez-vous l'impression qu'elle donne maintenant ? celle d'un petit chat ! Oui, elle paraît amusante, plaisante, espiègle, comme un jeune chat qui ne pense qu'à jouer.

Le jeudi, Clara amène Marie au salon où il y a du monde. C'est une épreuve : quel effet va faire la petite sœur?

Elle a haussé d'une houppette de cheveux la coiffure de Marie et elle a éclairé son teint brun d'un ruban violet. Elle la fait entrer d'une façon joueuse, sur la pointe des pieds, avec des arrêts écouteurs, des mines futées : c'est le petit chat si câlin qui vient surprendre les dames.

A l'insu de Clara, la leçon a été faite aux personnes présentes. Elles prennent l'intonation modérée qui convient :

— Tiens! elle est mignonne, cette petite.

— Oui, gentillette tout plein.

— C'est la petite sœur!

Clara intervient :

— Elle sait une fable... avec les gestes...

Clara se tient prête à souffler, tendue, le cœur battant, répétant tout bas les mots en même temps que la récitante.

Tout le monde veut embrasser Marie.

— Ah! bravo! très bien, ma petite fille.

Ne cherchez pas Clara, elle a disparu : vous pourriez avoir la malencontreuse idée de la regarder, de comparer... Non, non! tout pour la petite sœur!

Et notre chère grande, cachée derrière la tenture de la porte, sourit, les larmes aux yeux, comme une maman qui voit son enfant adorée remporter un succès de beauté.

LA PETITE FILLE

Il arrive que des faits d'injustice ou de mauvaise chance agissent foncièrement sur un enfant et en font, pour toute la vie, une personne mécontente, au système nerveux irritable.

Par exemple Élodie, qui, chez ses parents, avait été la sacrifiée par rapport aux autres enfants, se montra une fois mariée d'un caractère difficile. Autant dire qu'elle était continuellement en colère et n'arrêtait pas de crier.

Le ménage « avait pourtant tout pour être heureux », selon l'expression des bonnes gens. Élodie, une petite brune à la frimousse agréable, savait donner à ses travaux de couture ce cachet parisien qui était dans sa personne même. Elle gagnait donc bien sa vie.

Antoine, solide gaillard blond, à la peau colorée, à la physionomie ouverte, était fort apprécié dans son métier d'ajusteur mécanicien.

Par bonheur, il avait beaucoup de bons sens et de philosophie ; il s'abstenait de répondre aux scènes de sa femme, — ne voulant pas beugler plus fort qu'elle, ni lui taper dessus.

La maternité sembla rendre Élodie encore plus agressive, — et un soir, Antoine éprouva que, tout de même, la patience humaine a des bornes : « Si je reste ici, je vais la tuer », — il s'en alla passer la nuit chez un camarade.

Le lendemain, il trouva le logement vide. Élodie, outragée, s'était, avec sa petite fille, retirée chez sa mère.

Elle refusa de reprendre la vie commune. Oh mais, une obstination invincible, — et l'enfant n'avait que six mois, — tout essai de contrainte aurait fait deux victimes.

Antoine dut se remettre à vivre en garçon. Il envoya vainement des médiateurs voir « s'il n'y avait pas moyen de se raccommoder ». Trois ans s'écoulèrent sans que l'état furibond d'Élodie se fût aucunement modifié.

*
* *

Nous voici à l'époque actuelle.

Antoine, après avoir été gravement blessé, se trouve en convalescence à Paris, — il fait prendre, par un copain, des nouvelles de sa femme et de sa petite fille.

Le copain revient littéralement rapetissé de crainte admirative :

— Mince alors ! t'en as une femme qu'est coléreuse ! Elle n'est plus avec sa mère, mais elle a un logement dans la même maison, —

alors elle a dit que tu peux bien venir si tu veux. Quant à ta gosse, je ne l'ai pas vue, elle était à l'école.

Après dix-huit mois de séjour dans les tranchées, la femme la plus acariâtre semble tout de même plus intéressante à étreindre qu'un tronc d'arbre. Aussi, dès le lendemain, Antoine profite-t-il de l'autorisation qu'a rapportée son copain.

— Bonjour, Élodie.

— Bonjour.

L'embrassade de sa part à elle n'est qu'un léger effleurement, — et tout de suite un reproche acerbe retentit :

— Tu aurais pu venir déjeuner, au lieu d'arriver à trois heures de l'après-midi.

Et comme la petite fille, qui a cinq ans maintenant, regarde avec étonnement le militaire inconnu, — Élodie, en continuation de sa mauvaise humeur, lui lance une calotte, avec cette apostrophe :

— Et toi, qu'est-ce que tu attends pour dire bonjour à ton père?

Tout le caractère de la femme est là, dans l'illogisme de ce sévice contre l'enfant ignorante.

Mais la petite fille, tout en se frottant la joue, s'empresse affectueusement :

— Bonjour, papa... comme tu rentres en retard !

Ah ! une étrange petite fille. Pensez : elle vit sous la main gifleuse d'une mère aux colères incompréhensibles ! Toujours sur le qui-vive, prête au sursaut, elle ne respire qu'avec précaution, elle retient jusqu'à ses clignements, — pas un instant elle n'absorbe la vie et la lumière avec l'insouciance d'un enfant ordinaire habitué aux caresses. Mais quelle vigilance, quel pouvoir d'observation, quelle expérience, quelle divination dans ses yeux noirs luisants et profonds !

Le père la soulève pour l'embrasser : il a un rire étonné, — il ne la connaît pas plus qu'elle ne le connaît lui.

— Et toi, dit-il, comme tu as grandi !

Seulement, n'est-ce pas, — cette première visite est, avant tout, une visite de mari et Antoine laisse la petite pour s'intéresser, par gentillesse, aux ouvrages de sa femme :

— En voilà de la couture !

Mais elle le rembarre :

— Tu n'imagines pas que c'est pour moi, ces robes en train ? Il faut même que je descende essayer celle de la marchande de vins... Qu'est-ce que tu fais planté là ? Occupe-toi donc de ta fille.

Tandis qu'Élodie ramasse des étoffes étalées sur le lit, — Antoine abaisse un regard indifférent vers la petite.

Celle-ci, avec son instinct peureux, devine instantanément que le militaire ne sait pas du tout comment s'occuper d'elle, — et que son incompétence peut amener une scène. Vite, elle lui apprend à faire le papa. Elle le tire par le bras : « Assieds-toi là », et elle monte sur son genou.

Il l'aide en souriant, — mais c'est tout ; il a l'esprit à autre chose, il examine des yeux le logement : cette chambre avec une porte ouverte sur une cuisine.

La petite continue son enseignement :

— Tu sais, faudra pas faire sauter ton genou trop fort, — parce que je tomberais.

Ah bon, il fait sauter son genou, — mais il ne dit pas un mot.

Nouvelle indication de la petite :

— Mademoiselle, à l'école, nous raconte des histoires, — les grandes personnes c'est comme ça, ça raconte des histoires aux enfants.

L'amorce ne prend pas ; en l'absence de sa femme, le militaire promène son rêve sur les meubles, sur les bibelots du ménage. Autre chose alors :

— Les grandes personnes, ça demande un tas de questions : Qu'est-ce que tu as fait à l'école ? As-tu bien joué ?

La petite, — après un instant d'attente, veut supposer que le papa lui a adressé les susdites questions, — et elle répond :

— Oui papa, j'ai encore joué avec Georgette, mais, tu sais, elle est tricheuse comme tout... Tu veux savoir combien j'ai eu de bons points? Pareil à l'aut'jour : j'en ai eu trois...

Elle vieillit exprès leurs relations, — elle fait celle qui a toujours eu ce papa-là...

Mais son jeu ne la détourne pas de l'éternel qui-vive? Et quelle acuité de perception! Du bas de l'escalier, elle entend monter sa mère. Vite, elle pousse un grand éclat de rire :

— Ah! là là, papa, ce que tu m'en fais dire des bêtises...

Élodie vient chercher des épingles pour son essayage, elle trouve encore moyen de bougonner :

— Mazette! Vous ne vous ennuyez pas! Puisque ça va si bien vous deux, emmène donc ta fille faire un tour sur le boulevard, — j'en ai au moins pour une heure à rebâtir la jupe qui ne va pas...

Au dehors, Antoine ne sait pas mieux faire le papa qu'à la maison. Il tient l'enfant par la main, mais c'est tout; les passants et les passantes absorbent son attention.

Au bord d'un trottoir, la petite lui secoue le bras :

— T'as raison, papa, faut pas courir... faut laisser passer les autos.

Comme, d'habitude, un père explique les

choses de la rue à son enfant, la petite, à la vue d'une voiture de quatre-saisons un peu particulière, répond à ce qu'il aurait pu dire :

— Pour sûr que je sais ce que c'est que ça! Ça s'appelle des langoustines et ça se fait cuire pour les manger...

Et plus loin, après avoir tiré et fait obliquer son père vers une devanture :

— Attends un peu, je regarde les bonbons à la boutique que tu m'as amenée devant...

Antoine, tout de même, commence à examiner l'enfant et à la trouver drôle :

— Tiens, v'là deux sous...

La petite fait un mouvement d'enfant ordinaire du côté des sucres d'orge, — mais non, ses joues ont un serrement de rappel craintif et elle ravale sa salive gourmande :

— Ma foi, j'y tiens pas aux bonbons... j'aime mieux un bouquet de violettes puisque v'là une marchande... à l'école, on nous a montré : tu enfiles les fleurs dans un fil et tu fais des colliers, des bracelets...

*
* *

Le retour à la maison. Élodie est dans la cuisine qui s'occupe du dîner.

— Ah! s'écrie la petite fille, — ce que papa m'a bien promenée!... Ce qu'on s'est bien amusé...

Aussitôt, la ménagère montre à son marı un visage hargneux :

— Parbleu! je m'en doute bien!... ce n'est pas pour moi que tu es revenu... S'il n'y avait pas eu ta fille.

Involontairement, — oh! bien vrai, — Antoine repousse la petite un peu trop fort :

— Non, voyons, Élodie, je t'assure...

La petite se rapproche sans rancune, et souriant doucement, présente le bouquet de violettes :

— Tiens, maman, on a bien pensé à toi...

Alors, l'énervement d'Élodie change de direction, elle se met à sangloter :

— Quand je pense qu'il y a plus de quatre ans que tu m'as quittée!... Enfin, Antoine, pourquoi es-tu si indifférent?... Ah oui, c'est bien temps de m'embrasser.

Les époux sortent de la cuisine. La porte est fermée d'un coup de pied.

Et la petite fille se garde bien de quitter le coin du fourneau. Avec ses yeux inquiets et ses joues à gifles, si pensives, — elle reste là immobile, à attendre la suite de l'existence.

L'ÉCOLE MARRAINE

A l'école maternelle de la rue des Panouillots, la classe des grands (âgés de cinq à six ans) a un filleul de guerre. Une tirelire est placée sur le bureau de Mademoiselle, pour recueillir les sous des enfants.

Le dernier jour du mois, cérémonie palpitante : on ouvre la tirelire. Y aura-t-il beaucoup de sous? Est-ce qu'on pourra acheter beaucoup d'affaires pour mettre dans le colis du poilu?

Avant la guerre, Mademoiselle était une jeune fille de vingt ans, jolie, blonde, animée, — tout en roses et en soleil, — faite pour la vie heureuse où il y a de la poésie, de tendres sentiments, des joies de famille et de mondanité. Un jour, elle est arrivée à Paris tout en deuil et en larmes. La directrice a ouvert la porte d'une grande pièce solennelle :

— Ayez du courage; une autre existence commence pour vous; vous n'êtes plus seule, sans espoir, sans avenir; je vous donne soixante enfants à réchauffer de votre bon rayonnement.

Et l'on dirait maintenant que Mademoiselle possède le bonheur pour lequel elle était faite;

toujours attentive, souriante, empressée, elle distribue sans interruption la douceur qui développe et améliore les tendres plantes humaines.

La voici debout à son bureau, face à la classe. Elle verse les sous sur un grand papier blanc, et il se fait d'abord un silence religieux. Puis des exclamations jaillissent, tellement émues, qu'elles sont proférées à voix étouffée :

— Oh ! je reconnais le mien de sou, c'était un neuf !

— Moi aussi, je vois le mien ; je l'avais frotté pour qu'il « soye » beau !

— Oh ! y a des gros sous !

Les regards se tournent vers les deux ou trois riches de la classe.

— Ah ! un mauvais sou !

C'est une rondelle de fer. La figure pointue d'une toute petite, surnommée Pauvrette, est devenue livide. (Elle n'a pas pu supporter ce désespoir d'être seule à ne pas s'approcher de la tirelire ; elle a voulu tout au moins faire le même geste que les camarades.)

Allons, Pauvrette, remets-toi ; le bon regard qui t'est si précieux d'habitude vient t'effleurer comme par hasard. Mademoiselle remplace le mauvais sou ; elle avait justement besoin d'un rond de métal ; celui-ci lui sera très utile.

Le lendemain du bilan, autre cérémonie im-

pressionnante : Mademoiselle apporte ce qu'elle a acheté et confectionne le colis devant les élèves. Et ce n'est pas tout! il faut encore accomplir une autre grande chose, très, très grande : il faut rédiger la lettre qui accompagnera l'envoi collectif.

Ce document, bien entendu, est écrit par Mademoiselle; mais, censément, elle ne fait que transcrire ce que les enfants l'ont chargée de dire.

Un crayon à la main, elle feint de prendre note des paroles de chaque enfant qui lève la main pour demander à exprimer sa pensée. Cela fait une leçon, un exercice :

— Parlez comme si le filleul était devant vous, — et que ce soit bien vrai ce que vous dites.

Écoutons.

Miton, figure affamée, bien sage :

— Mon yeux, on est content qu'on t'envoie des biscuits, c'est comme si que c'était nous qu'en mange ; tu sauras quel goût que ça a, des fois que t'en aurais pas encore mangé...

Ruzé, — une bonne balle arrondie (un des riches à deux sous).

— Mon yeux, je pense que tu vas rire en déballant tout ça et que tu sauras pas par où commencer... si des fois y en a un autre qui te regarde en mâchant son crachage, tu pourras lui en passer un peu.

Lillette, terriblement déguenillée, l'air d'une maman ombrageuse :

— Nous, on veut que t'as l'air riche.

Coco, le visage serré d'un ambitieux :

— Mon yeux, si j'aurais eu un couteau pour mes étrennes, qui se ferme, avec un manche noir, — que j'en ai toujours eu envie, — je te l'aurais envoyé, — mais j'ai rien eu...

Lambert, un grand front de poète, des yeux de rêve :

— Pour mon Noël, j'ai rien eu non plus, sans ça, je te l'aurais envoyé aussi... si ça aurait été, mettons, des chaussures trop petites pour toi, je les aurais changées avec un autre pour quéque chose pour toi, comme du suc de pomme, ou n'importe...

Armande, une petite mère soucieuse, qui voit loin :

— Tâche de venir nous voir, mais pas trop décollé, — et avec pas trop de pattes en moins...

Thérèse, un corps fluet, remuant, l'air d'un chat de gouttière :

— Quand tu viendras nous voir, t'en auras des mômes après toi, depuis par terre jusque par-dessus tes épaules, on te verra plus ; comme un bout d'herbe avec tout plein de fourmis dessus.

Gustine, une femme de ménage proprette, dévouée :

— Si t'es moche, avec une sale barbe pleine

de poux et plein de boue à ta capote, ça ne fait rien, on t'aimera tout de même...

Héron, un sensible, un fier, avec une figure inquiète qui se contracte :

— On n'aura pas honte de toi dans la rue, on marchera en te donnant la main et les autres suivront derrière, en se redressant, comme à un enterrement.

Marsollin, le nez retroussé, les yeux taquins :

— Tu verras comment que les filles penchent la tête sur l'épaule, avec les mirettes en l'air et un petit bec serré quand on parle de toi...

Aussitôt Rosinette, noiraude, susceptible, pas commode :

— Tu verras comment que les garçons ils jouent à not'filleul, avec des brisques à la craie sur leur tablier...

Des ricanements; quelques garçons et quelques filles tirent la langue, en défi, l'un devers l'autre. Est-ce que Mademoiselle va être obligée de frapper sur son bureau avec sa règle pour rétablir l'ordre? Non. Une parole retentit plus saisissante qu'un coup de tonnerre...

Pauvrette, — dont la mère s'est remariée (et dont on dit qu'il vaudrait mieux qu'elle n'eût ni père, ni mère) — Pauvrette, l'air frileux, épouvanté, exhale une sorte de supplication :

— Tu verras Mademoiselle...

Et tout de suite un autre petit martyr, qui sait également ce que c'est que de perdre la ca-

resse de sa mère, — et pour qui, également, Mademoiselle est l'unique douceur indispensable à la vie, — un taloché à la figure marquée de coups, s'écrie précipitamment :

— Tu verras... on te donnera tout ce qu'on a dans nos poches : les plumes presque neuves, les images, les bouts de crayon... tout... alors t'auras pas besoin de regarder ailleurs que nous... faudra pas...

*
* *

Et voici la lettre de Mademoiselle :

« Monsieur notre filleul,

Vous avez été désagréablement surpris (c'est facile à deviner) d'apprendre que la marraine à vous attribuée par un hasard malicieux était une classe d'enfants de l'école maternelle. Notre premier envoi vous a humilié et vous refusez pour l'avenir « la charité de la misère ».

Oh ! monsieur, vous n'avez donc pas vu? C'est vous qui êtes le bienfaiteur ! C'est vous qui faites le plus grand bien à nos enfants ! Laissez-nous, de grâce, vous envoyer nos ridicules friandises d'un sou, — quitte à les abandonner à qui voudra les ramasser, — mais ne nous privez pas de l'élévation d'être des gens qui donnent.

Vous constituez une destination à la bonté de nos enfants ; grâce à vous, cette bonté sort, se développe, pousse tant qu'elle peut ; grâce à

vous, nos bambins découvrent la joie de partager, de penser à autrui, de faire passer autrui avant soi-même. Cette impression peut décider du cœur pour toute la vie.

Cette impression leur enlève momentanément leur misère, leur manque de caresses, leur humilité de race ; ils ont la personnalité d'aimer et de donner.

Et ce bienheureux sauvetage : ils ont l'imagination de faire du bien, en ce temps d'épidémie du mal !

Excusez-nous donc, monsieur, de vous envoyer aujourd'hui un nouveau colis, malgré votre défense.

Du reste, comme la classe est représentée par l'institutrice, vous consentez à garder le marrainage épistolaire.

Il vous est facile de deviner que je suis jeune, et, d'après mon écriture et mon style, vous voulez bien pronostiquer certaines affinités d'éducation, de goût et de caractère entre nous.

Et vous vous réjouissez qu'un prochain voyage à Paris vous permette de vérifier ces agréables suppositions.

Pardon ! monsieur, encore une fois, pardon !... Certes, ce sera une grande fête, le jour où, permissionnaire, vous viendrez faire visite à l'école, — mais vous aurez uniquement à vérifier la belle affectuosité des enfants que je viens de vous révéler.

Ils seront là une soixantaine qui réclameront votre attention exclusive; leurs regards ne vous quitteront pas et il ne faudra pas que votre regard les quitte. Ils verront en vous leur richesse, leur bonté, leur enthousiasme, tout un univers de choses et de sentiments, mais pour cela il faudra que vous leur donniez votre visage, le visible de votre âme, sans interruption. Et, prenez garde, ils seront aux aguets de la moindre interruption...

Que si, par impossible, votre attention se détournait pour je ne sais quelle autre vérification, — vous glaceriez tous les cœurs, — et bien inutilement : *tous les cœurs*...

Veuillez agréer, monsieur notre filleul, l'hommage de notre admiration. »

LE JALOUX

— Bonjour, monsieur Vincent!... Un peu plus vous ne me reconnaissiez pas?... Hein, croyez-vous que j'ai grandi depuis un an?...

Qui est-ce qui m'envoie? C'est personne... Je viens par hasard, comme ça, en me promenant.

Oui, maintenant que j'ai dix ans, je sors tout seul, pour aller au lycée et aussi chez un camarade qui demeure pas loin de chez nous. C'est le docteur qui a dit à maman : « Lâchez-lui donc la bride... Il a l'air d'une fille avec ses cheveux blonds, sa peau blanche, sa figure ovale et ses yeux bleus aux longs cils... » Vous me regardez... Pas?... Je suis tout le portrait de maman...

Alors, aujourd'hui dimanche, j'ai voulu faire un petit tour avant de monter voir mon camarade... et comme je passais devant votre porte, j'ai entré, pour rien, pour avoir de vos nouvelles...

Vous avez l'air étonné parce que avant, quand vous veniez voir maman, vous trouviez peut-être que je faisais la grimace? Eh bien, voilà : on change...

Et vous êtes toujours dans le même bureau où papa était avec vous avant la guerre?... Votre ruban à votre boutonnière montre que vous devez être un mutilé réformé; autrement, avec votre barbe noire, — comme on ne devine pas que vous avez un pied en bois, — les gens vous prendraient pour un embusqué.

Vous étiez bien ami avec papa, il vous tutoyait; vous aviez le même âge... Je sais comme ça que vous avez trente-sept ans...

Ça vous fait soupirer de penser à mon pauv' papa... Vous savez, j'ai bien compris que vous veniez voir maman parce que c'était dans une lettre qu'il avait écrite pour le cas où il serait tué...

Pourquoi, alors, que je faisais la grimace?... Pour rien... C'est-à-dire, vous aviez attendu un an pour venir, alors je trouvais que ça ne comptait plus ce que papa avait écrit que maman devait se remarier... C'était quand maman pleurait tout le temps sans arrêter qu'il fallait venir la consoler. Maintenant, ce n'était plus la peine...

Et vous veniez toujours à l'heure où je faisais mes devoirs; vous parliez de moi avec maman; vous la regardiez tout plein, et maman me regardait; elle prenait mes cahiers, et elle tournait toutes les pages comme pour cacher ses yeux.

Quand vous arriviez, ça me faisait froid, ça m'enlevait la chaleur de maman... et puis ça

me serrait l'estomac... la contrariété... ça me rendait aussi obstiné à ne pas vouloir manger, ni parler, ni rien... C'est comme ça que je suis tombé malade.

Il a fallu me laisser couché et que maman reste tout le temps auprès de mon lit. Alors vous n'êtes plus venu...

Oh! non... Je n'ai jamais parlé de vous à maman... Et maman?... Oh! elle ne m'a rien dit non plus...

C'est-à-dire, quand je ne voulais pas boire ma potion, elle me faisait des grands yeux malheureux et elle me disait : « Allons, mon enfant, il faut me pardonner... C'est fini, tu vois. »

Une fois, la bonne a apporté une lettre à maman, assise auprès de mon lit. Maman a bien regardé l'enveloppe et puis elle a levé un petit peu les yeux de mon côté. Justement je guettais ses mains... Alors, ouste! dans le feu de la cheminée, la lettre, sans l'ouvrir... Et la figure de maman était comme une statue...

Quand vous veniez, on ne voyait pas souvent grand'mère ; mais aussitôt que j'ai été malade elle a recommencé à venir souvent, avec figure sévère et sa robe noire...

Et vous voyez comme je me suis bien guéi

Quand j'ai pu me lever, la bonne est partie; maman n'avait plus besoin d'elle... Mamar aimait mieux faire son ménage elle-même, il

cuisine, tout... Et puis, pour rendre service à des dames de ses amies, elle leur fait leurs robes... Elle coud longtemps le soir après que je suis couché... des affaires pour moi, qu'elle coud aussi pour que, au lycée, je sois dans les mieux habillés... Et, à chaque instant, il y a des souscriptions pour des œuvres ou des victimes de la guerre : je suis aussi dans ceux qui donnent le plus.

Qu'est-ce que vous voulez, il faut ça pour que je sois content... C'est comme pour les compositions, il faut que j'arrive à être dans les premiers... C'est mon caractère, malgré ma figure de fille...

Elle, maman, sa figure pense tout le temps... elle rit un peu seulement quand elle voit que je la regarde. Ça doit être pour ça que grand' mère a grondé :

— Vous êtes souffrante, Angèle... La fatigue, la solitude... Ça ne peut pas durer... Je vous propose de prendre Robert chez moi, tout à fait...

Maman a répondu doucement, mais entêtée, vous savez :

— Non, maman, je ne suis pas souffrante... ou du moins, c'est passager... et je ne veux pas me séparer de Robert...

Tiens, au fait, pendant que je suis ici, je voudrais vous demander si vous croyez que je ferais bien d'aller demeurer chez grand'mère... C'est

beau chez grand'mère... y a plein de livres à images que je peux regarder... y a une bonne pour s'occuper de moi... Comme ça, peut-être que maman serait moins fatiguée...

Je vois... il vous faut le temps de réfléchir... et puis, ces papiers que vous arrangez pendant que je parle... sans doute que c'est pressé...

Ah! vous dites que non, que je ne ferais pas bien d'aller chez grand'mère, qu'il faut rester avec maman.

Ça m'étonne que vous disiez ça...

J'aime bien maman... Pourtant, s'il avait fallu, je serais parti chez grand'mère... C'est même parce que j'aime bien maman que je serais parti... Car grand'mère a dit aussi : « Vous vieillissez à vue d'œil ». Et moi, je ne veux pas que maman vieillisse...

Et je sais comment on fait quand on aime bien quelqu'un... j'ai vu que maman m'aimait bien... Moi, avant, je croyais que j'aimais maman, mais c'était moi seulement que j'aimais... Maintenant, je saurais l'aimer comme elle a fait... Vous savez, on réfléchit... A voir quelqu'un d'inquiet comme grand'mère, on devient inquiet aussi...

Enfin, je suis bien forcé de vous croire, si vous dites que je dois rester avec maman...

Alors, ma foi, je m'en vais... je ne vois plus rien à vous dire...

C'est drôle comme les enfants sont capricieux... Je resterais bien longtemps chez vous... Mais il faut que je m'en aille...

Ça ne m'étonne pas que papa vous aimait bien... Vous avez des yeux... une figure douce... Moi, je tiens beaucoup de papa, qu'on dit... les mêmes goûts...

Alors, voilà, je m'en vais...

Si je disais à maman que je vous ai rencontré?...

Non... vous avez raison, il ne faut pas mentir... il faut toujours avoir le courage de dire la vérité...

Alors, au revoir, monsieur Vincent, au revoir... Tout de même, le courage..: Eh bien, monsieur Vincent, il faut que je vous dise la vérité : je ne suis pas venu par hasard, — je suis venu exprès... exprès pour tâcher que vous reveniez voir maman comme avant... Je vous demande bien pardon, monsieur Vincent, de tout ce que je vous ai fait... je ne recommencerai plus... Maintenant, quand je vous verrai arriver, je serai content, je serai bien content, monsieur Vincent... Je... je ne pleure pas... c'est-à-dire je pleure un peu... parce que j'ai de la peine que maman ait de la peine...

C'est un secret, monsieur Vincent... un grand secret... jamais vous ne devineriez... peut-être même que vous n'allez pas me croire... c'est pourtant vrai.., voilà : j'étais jaloux!... C'est comme ça que ça s'appelle... Mais, maintenant,

je ne suis plus jaloux... plus du tout... je... je... si vous voulez revenir, je vous aimerai bien...

Ah! mais, vous m'embrassez... vous voulez bien que je vous embrasse... Ah! mais, vous pleurez aussi, et vous m'appelez mon pauv' petit...

Oh! oui, dites, nous l'aimerons bien, nous deux, ma petite maman chérie... Vous ne savez pas? faudra s'embrasser souvent comme ça devant elle, — mais sans pleurer, — qu'elle voie bien qu'on n'est pas jaloux...

LES VŒUX COMBLÉS

Depuis le début de la guerre, Mme Haucollas confiait aux intimes son inquiétude au sujet de sa chère fille unique :

— Je comptais que cette épouvantable secousse qui a ébranlé l'univers éveillerait enfin la personnalité de ma petite Georgette. Eh bien, non! elle reste absolument neutre! L'âge émouvant est arrivé, quinze ans, seize ans, — il m'est impossible de discerner si elle aura le goût des choses pratiques, si elle aura quelque intuition artistique, si elle aura du cœur, de la sensibilité. En dehors des heures de cours, — à la maison, elle passe sa vie devant ses livres, ses cahiers, ou devant son piano, — elle ne parle pas, elle ne voit rien autour d'elle. On peut s'agiter derrière son dos, vociférer, déplacer les meubles, — rien n'attire son attention. Elle serait jolie si son visage s'animait, mais telle est son impassibilité, que la belle ordonnance de ses traits contribue à lui donner l'air insignifiant! Alors je commence à avoir peur qu'elle ne soit réellement insignifiante...

On s'informait de l'avis de M. Haucollas.

— Oh! mon mari ne partage pas du tout mes

craintes. Ça se comprend, il est sur le front : voilà vingt fois qu'il manque d'être tué, alors il voit tout en beau. Il a l'optimisme poilu, qui repousse sans cesse, comme les cheveux. « Patience! ta fille est studieuse, raisonnable, — l'éclosion du tempérament viendra tout d'un coup; un incident tirera du sommeil d'excellentes facultés, d'heureuses dispositions. » Très bien; mais si la guerre actuelle n'est pas un incident suffisant, que faudra-t-il?

On priait Mme Haucollas de préciser ses vœux.

— Je voudrais que Georgette fût « une femme complète », c'est-à-dire qu'elle montrât du sentiment, un certain discernement esthétique, et quelque souci des travaux domestiques. Une femme bien élevée doit savoir le ménage, comme elle sait son cours de littérature.

*
* *

Ça faisait la quatrième fois que l'on sonnait à la porte de l'escalier de service. Mme Haucollas pensa : « Tiens! Palmyre n'est donc pas arrivée?... Quant à Georgette, on pourrait carillonner toute la journée... Il faut que je me résigne à aller voir moi-même qui est là. »

C'était une jeune personne de dix-sept à dix-huit ans.

— Madame, je suis la fille de votre femme de ménage; maman est souffrante, si vous le per-

mettez, je la remplacerai jusqu'à ce qu'elle soit rétablie.

Mme Haucollas trouva que la jeune personne, avec son gentil chapeau, son accoutrement modeste, de nuance foncée, tout juste à la mode, ressemblait à une gouvernante d'enfants riches, ou bien à une midinette sérieuse; elle avait vaguement un profil de chèvre : une figure longue, sans beauté, mais expressive, agréable.

Malgré cela, Mme Haucollas fronça les sourcils; c'était une femme extrêmement soigneuse qui attachait la plus grande importance à l'entretien de sa maison; sans être avare, elle avait une sorte d'attachement féroce pour tout ce qui était chez elle. Palmyre lui plaisait parce qu'elle n'avait pas la main malheureuse.

— Je vous remercie, dit-elle; je préfère m'arranger toute seule; vous n'auriez qu'à me casser quelque chose!... non, non, je ne veux pas d'un pareil risque! Dites à votre maman qu'elle se repose une huitaine, je la paierai tout de même.

La jeune personne sembla tout à fait désolée :

— Maman a une atteinte de phlébite; le médecin prévoit une longue interdiction de travail. C'est pourquoi je vous offrais de me mettre au courant. Nous n'avons droit à aucune allocation : le gain de maman constitue notre seul moyen d'existence... Car moi, je n'ai pas encore... je suis encore...

Mme Haucollas fit un geste de mauvaise humeur :

— C'est bon!... Vous commencerez par la chambre de Mademoiselle... Posez votre chapeau et venez par ici.

Elle appela :

— Georgette!

Georgette, en train de lire, leva le nez, mais ne tourna pas la tête :

— Maman?

— Palmyre est malade, elle a envoyé sa fille à sa place. On va faire ta chambre; tu pourrais bien te transporter dans le salon; c'est ridicule que tu restes là à respirer la poussière et qu'il faille te pousser avec le balai pour faire le parquet.

Les premiers mots lui ayant paru sans intérêt, Georgette s'était remise à lire et ne répondit même pas. Mme Haucollas, indignée, décida de bâcler sa toilette le plus vite possible afin de veiller anxieusement aux mouvements de la jeune personne.

— Je préfère que vous en fassiez peu, mais que vous ne m'abîmiez rien... faites bien attention! je vous en prie!...

*
* *

— Qui est là?

— C'est moi, maman.

Georgette apparaît sur le seuil du cabinet de

toilette, si illuminée, si effervescente, si transformée par un coup de baguette magique, que sa mère est un instant sans la reconnaître.

— Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il y a?

— Maman, je ne sais pas... je lisais... alors, comme ce n'était pas Palmyre qui époussetait, j'ai levé les yeux... je ne sais pas, maman... j'ai vu une jeune fille qui... que j'ai senti qui me ressemblait...

— Eh bien?

— J'ai eu comme une secousse, un éblouissement : « Ah! tiens! » et je ne sais pas... mon livre ne m'a plus intéressée, je me suis mise curieusement, ah! mais curieusement, à observer cette jeune fille... Alors, maman, j'ai vu un tas de choses, tout de suite, facilement : la fille de Palmyre, ce n'est pas son métier de faire le ménage...

— Elle te l'a dit?

— Non, non, j'ai vu. Elle n'a même sûrement fait l'apprentissage d'aucun métier, — c'est une jeune fille instruite, qui continue sans doute encore ses études... (au lycée, il y a une boursière comme ça, la fille d'une cuisinière; à toutes les compositions, elle est dans les cinq premières). Il m'est venu comme une envie de pleurer, et une admiration, une amitié...

Mme Haucollas est absolument ravie :

— Continue, mon enfant.

— Alors, maman, c'est joliment bien l'acti-

vité manuelle d'une personne habituée aux études... ou si tu préfères: ça ne dépare pas du tout une personne distinguée de faire une besogne matérielle...

— Vrai! vrai! ma chérie, tu te rends compte?...

— La fille de Palmyre, sa figure a une application raisonnée, on voit son intelligence qui se déplace avec ses mains; elle a des gestes ronds, aisés, gracieux, il y a comme du style dans ses gestes... Ce n'est pas humble, inférieur, ce qu'elle fait, de balayer, d'épousseter... ça donne une idée du travail utile et producteur... oui, on pense à quelqu'un d'utile à soi et aux autres... la dignité reste, rien du mérite intellectuel ne disparaît, au contraire...

— Ah! ma chérie, ce sens esthétique que tu as! Quel bonheur!... ton père avait raison.

— Tout de même, à propos de cette jeune fille, il y a un point de vue assez pénible : c'est dur d'aller se mettre aux ordres d'autrui. — d'être poussée, contrainte par la nécessité, et de n'être pas libre de mesurer son devoir à ses forces... Moi, ça m'a fait de la peine pour elle...

— Bon cœur! tu as bon cœur aussi!...

— J'ai bien vu qu'elle se fatiguait; alors je l'ai priée de faire un point à ma jupe, pour lui permettre de s'asseoir... Et si tu voulais, pour la soulager, il y a des choses de ménage que je pourrais...

— Non? Vrai? Merci mon Dieu! voilà donc mes vœux entièrement exaucés.

Georgette est impatiente, elle veut commencer tout de suite, — pour un joli motif :

— Je voudrais, maman, que tu juges s'il m'est bien seyant, à moi aussi, de faire des gestes de ménage... et si ma manière, — je n'ose pas dire mon chic, mais mon style particulier, décèle que je possède quelque mérite d'éducation. Par exemple, dans la cuisine, je vais rincer le service à thé qui a servi à ta réception d'hier...

Mme Haucollas transportée :

— Mais oui, ma chérie, tiens : une serviette, un tablier... Quelle satisfaction je vais savourer!... Il faut bien que tu aies toi-même un mérite extraordinaire, pour avoir si généreusement discerné le mérite d'autrui!

Assise pour la première fois de sa vie sur la chaise de paille de la cuisine, Mme Haucollas, en extase, contemple Georgette qui « fait le ménage », tout en continuant son discours de sentiment et de haute intelligence : « la femme complète », quoi!

Mais, bientôt, elle a un petit soubresaut, puis un second, et brusquement elle saute en l'air :

— Georgette! mon enfant!... Très bien! Ça suffit!... Ça se voit, tous tes mérites de cœur et d'éducation! Ça se voit énormément!... Ça se

voit trop!... Arrête! Assez!... Voilà une tasse et une soucoupe que tu casses, et rien n'égale l'élégance de geste, l'aisance, l'arrondi (un cri perçant), *le style!*... le style large et désintéressé avec lequel tu as envoyé les morceaux dans la boîte, sous l'évier, sans même ralentir ton éloquence!... Assez!... Rends-moi la serviette, ton tablier... Grâce! Pitié pour mon service de Sèvres!... Holà! holà, mon Dieu! c'est la théière!...

UN PETIT DE LA MATERNELLE

La femme de service alla prévenir la directrice :

— Madame, c'est un petit d'ici, qui vous attend.

Dans son bureau, la directrice trouva un jeune soldat, de chétive apparence, la figure vieillotte, avec pourtant le cachet drôle d'un gamin de Paris. Il souriait, la bouche ouverte, oppressé comme s'il s'était forcé à la course.

— Bonjour, mon ami, alors vous êtes un ancien élève?

— Oui, je m'appelle Bertrand... cinq ans que je suis resté ici.

— Et vous voilà en permission, avec trois brisques à nous montrer! C'est gentil, ça... Nous avons toujours quelque chose à donner et nous sommes bien contentes...

Le petit soldat faisait : non, non! d'un air pensif, presque navré; non, il ne venait pas pour qu'on lui donnât quelque chose. Il s'expliqua péniblement, le souffle court.

Sa tranchée avait sauté, il avait été projeté contre un arbre; les contusions, les fractures s'étaient guéries; mais il avait eu le cœur comme

éclaté et ça ne se remettait pas. Le major n'y pouvait rien; une dilatation, fallait attendre, voir... Mais comme une espèce de découragement, de tristesse, le faisait dépérir, le major avait dit qu'on le laisse aller en permission où il voudrait. Alors, il avait demandé à venir à Paris.

La directrice fut émue de sa mine accablée.

— Très bien, mon petit; tu as encore de la famille dans le quartier?

Il eut un penchement frileux vers la caresse du tutoiement :

— Non, j'ai personne... Mais je me suis arrangé avec un camarade... censément ses parents m'ont invité... censément, c'est-à-dire que je ne dois pas y aller... j'avais seulement l'idée de revoir ici.

Stupéfaite, la directrice lui posa questions sur questions, et elle finit par comprendre l'exactitude absolue de ses paroles et que l'objet unique de sa permission était bien de revoir l'école...

A la maternelle, c'était là, — et là seulement, — *qu'il avait été petit.* Passé sept ans, son enfance avait été finie. Il avait aidé ses parents, il avait commencé à connaître les soucis du travail qui rapporte, du pain à gagner. On avait souvent déménagé; il était allé par-ci par-là à des écoles de grands, mais sans avoir le temps de s'habituer. Apprenti, puis ouvrier

serrurier, il était devenu le seul soutien de sa mère, veuve et malade. Comme elle venait de mourir quand la guerre éclata, il avait bazardé les quelques meubles du ménage et s'était engagé.

— Je me rends compte, dit la directrice, tu n'as pas d'autre bon souvenir que le souvenir d'ici... Tu veux revoir les classes, les bancs où tu t'es assis?

Une moue peu empressée : non, là n'était pas le profond souvenir. Sa prière fut angoissante :

— Ce serait surtout pour revoir mademoiselle, et la cour, le marronnier.

— Oh! la mademoiselle d'il y a une douzaine d'années a changé d'école...

— Le marronnier?

— Le marronnier est toujours là...

— Ah! il y est toujours dans la cour...

*
* *

Tous les élèves de l'école sont réunis dans le préau et prêts à sortir pour la récréation d'après déjeuner. Attention! Madame la directrice parle :

— Mes enfants, vous comprenez : avant vous, il y a eu ici beaucoup d'autres petits enfants et ils ont fait comme vous ferez tous : ils ont grandi. Eh bien! vous allez voir dans la cour un camarade d'il y a longtemps, un élève d'avant vous, qui est devenu un soldat de la

guerre, un vrai poilu, qui s'est battu à la Marne, à Verdun, dans la Somme, et qui, avec ses braves amis de toutes les écoles de France, nous a sauvés... Vous ne savez pas pourquoi il vient ici? pour vous voir jouer! Alors, si vous voulez qu'il soit content, il ne faut pas rester plantés devant lui, il faut jouer beaucoup pour bien l'amuser.

La sortie.

Un banc a été placé contre le mur exposé au midi; le petit soldat est assis au soleil, le dos rond, les mains appuyées sur les genoux.

Naturellement, il y a tout d'abord une ruée générale vers lui, et l'on a, pendant un instant, le spectacle de la foule en rond devant un accident de la rue. Mais les institutrices et la directrice frappent dans leurs mains : « Allons! allons! »

Tout de suite, les mioches obéissent à l'impérieux besoin d'agiter avec frénésie les bras et les jambes et d'expulser de leurs poitrines les cris les plus retentissants. Des bandes belliqueuses se forment, des filles font danser en marionnettes les avortons aux fuseaux branlants : d'autres, avec ou sans motif, se livrent aux tiraillements si fatals aux tabliers!

Ces dames observent à distance l'ancien élève. Sa respiration est toujours haletante, mais quelle transformation dans sa physionomie!

L'expression enfantine de sa figure est vraiment attendrissante.

Il suit des yeux une troupe de gamins, les plus maupiteux de l'école, et il reproduit les grimaces de leur hilarité. Sans doute, il se revoit en eux, il revit des heures de son enfance. Et si les mal peignés, les mal ficelés captivent son attention plutôt que les autres de meilleure mine, c'est que, lui aussi, il a été un pauv' gosse. L'image de ceux-là est la sienne; comme il jouait de bon cœur! comme il existait à l'école! comme il était attaché à mademoiselle! (Il y a là une mademoiselle blonde et jolie; à tout moment, quelque « sale môme » s'approche d'elle avec un regard de bon chien et frotte sa joue et sa tignasse contre sa jupe ou contre sa main qui pend.)

Quand ses joueurs préférés se perdent dans le tourbillon général, le petit soldat s'offre le ravissement de contempler le marronnier depuis le sol jusqu'au faîte.

La directrice songe avec mélancolie :

— Dites donc, Mesdames, quelle sombre ruelle habitait-il? Jusqu'à quel âge a-t-il été sans voir un arbre, pour que le piètre marronnier de l'école soit resté la féerie de sa mémoire?

Et ces dames disent aussi leurs remarques :

— Voyez donc ce grand front où miroite la lumière, ce visage allongé, cette sensibilité à ses yeux, à sa bouche.

— C'était un tendre, un rêveur...

— Il était fait pour apprendre avec dévotion...

— Le marronnier a été la nature pour lui, la poésie vers quoi il aspirait d'instinct...

La directrice reprend :

— Hein, Mesdames, le tragique de cette humble destinée! Voilà un doux garçon qui s'est accommodé de son lot; il a été un utile ouvrier, un fils dévoué... sans jamais connaître les faveurs de l'existence... il ne devait pas être partisan de la guerre, ni d'aucune violence... Et cet être de bonté (voyez comme ses joues à misère aiment déjà la misère de cette marmaille étiolée qui parade devant lui), cet être de bonté, vous n'imaginez pas comme il a été brave, comme il a bien « donné », en reconnaissance du rien qu'il avait reçu... Tenez : une fois, il s'agit de porter un ordre verbal très loin, sous la fusillade : successivement, cinq volontaires partent et ne reviennent pas. Un sixième s'offrira-t-il? oui, c'est mon Bertrand. Il va, et à mesure qu'il avance, il rencontre les cadavres de ceux qui l'ont précédé : en voici deux, en voici trois, en voici quatre... le cinquième camarade agonise : « N'avance plus, tu es mort ». — « Bah ! s'*ils* ne m'attrapent pas dans la tête, faudra bien que j'arrive quand même. » Et, en effet, il a eu la veine, ils ne l'ont attrapé qu'aux jambes et aux bras, il est arrivé... Oui, il a

récolté des brisques, des citations ; mais il n'avait pas besoin de récompense personnelle et directe, c'est ici qu'il la touche sa vraie récompense ; la belle image : une cour d'école, un arbre qui végète, des enfants qui s'amusent... Après tout, c'est la vie, c'est l'avenir... C'est le tableau de ce que son héroïsme a contribué à conserver au monde...

Mais, voici la mademoiselle blonde et jolie qui joint les mains, en admiration :

— Oh ! Madame, voyez comme sa tête se renverse !

En extase, il rit aux anges vers le sommet du marronnier, qui, certainement, pour lui, touche aux cieux !

Des exclamations :

— Ah ! mais, ah ! mais, qu'est-ce qu'il a ? Il se laisse glisser sur le banc.

Le sifflet retentit, les institutrices se précipitent :

— Vite en rang ! tout le monde en rang ! La récréation est finie... nous rentrons... oui, c'est pour ça... vous voyez... il s'est endormi, votre grand camarade... c'est pour ne pas le réveiller...

*
* *

Quand les deux messieurs graves interrogent la directrice éplorée, elle ne sait que répéter à tout propos :

— C'était un petit d'ici... un petit de la maternelle...

Et quand ils demandent :

— Mais, enfin, comment ça se fait-il?

Elle a beau vouloir expliquer, elle ne trouve pas autre chose que l'impressionnante évidence :

— Il savait bien... Il était venu pour ça...

Et c'est tout, en effet : un pauvre être, à l'heure de l'adieu, qui a voulu revenir là où il avait été heureux un instant dans sa vie...

— ... Un petit d'ici, Messieurs... un petit de la maternelle...

LA DIVINE ÉTINCELLE

M. et Mme Dubécourt appartenaient à cette bourgeoisie parisienne où l'on paie trois mille francs de loyer et où l'on est obligé d'avoir une bonne bien stylée.

La guerre. M. Dubécourt mobilisé, les ressources diminuées, la vie mondaine interrompue, — Mme Dubécourt, avec sa fille Jeanne, âgée de treize ans, aurait pu se contenter des services d'une femme de ménage. Par décision généreuse, elle garda pourtant Mélanie, sans lui réduire ses gages : en temps de calamité publique, la classe aisée assume un rôle de sacrifice, pour préserver l'autre classe, aussi longtemps que possible, des atteintes de la misère.

Et, au bout d'un an, quand Mélanie s'en retourna dans son pays, par convenance personnelle, — Mme Dubécourt manqua encore l'occasion de diminuer ses frais domestiques : juste à point, on lui présenta une autre bonne, une malheureuse fille réfugiée...

Mariette arrivait du Nord, d'un pays de raffinerie ; dix-huit ans, la chevelure filasse, les joues

plates, incolores, le nez long, les yeux petits et ronds, elle avait un corps tassé, disgracieux et son profil faisait penser à une tête de poule. Elle était complètement illettrée ; en sa qualité d'aînée, dès l'âge de cinq ans, elle avait porté ses frères et ses sœurs ; quand il n'y avait plus eu de tout petits à porter, l'âge de l'école était passé. Pour avoir ainsi fait trop tôt office de grande personne, elle était quelque peu nouée au physique et au moral ; le développement de son corps et de son intelligence ne s'était pas fait normalement.

Mais ce n'était pas tout ! une autre affliction venait d'aggraver cet état d'infériorité : Mariette avait fui l'invasion dans les conditions de danger les plus affreuses et le coup de l'épouvante l'avait assommée comme un coup de bâton ; elle avait perdu toute sensibilité et toute expression de physionomie.

Mme Dubécourt consentit tout de même à voir « si l'on pourrait en tirer quelque chose ». Oui, — il lui restait une espèce de mémoire animale, grâce à quoi, elle retenait la succession des gestes enseignés et pouvait expédier toute seule les besognes élémentaires du ménage.

Mme Dubécourt se résigna donc :

— Si je ne la prends pas, personne n'en voudra, ou du moins personne ne consentira à la garder. Et je suis obligée de lui donner les mêmes gages qu'à Mélanie ; elle a de la famille

à soutenir... au surplus, je ne peux pas spéculer sur ma propre charité...

Jeanne manifesta un vif contentement :

— Je me charge de lui apprendre à lire! C'est vraiment indispensable pour elle, pour nous, pour le monde, qu'elle sache lire et ça la transformera tout de suite, j'en suis sûre.

Quoiqu'elle fût fille unique, Jeanne n'avait pas été trop gâtée; ses parents n'avaient pas mis un égoïsme excessif à l'élever, ils ne lui avaient pas non plus inculqué un excessif amour de soi. Grande pour son âge, avec une figure au doux modelage, aux fraîcheurs vermeilles, elle avait un joli port de tête; la fréquentation du lycée, où les éducations étaient un peu mélangées, lui avait donné le souci du « bien se tenir ».

Et elle avait particulièrement subi le vieillissement de la guerre, Le sens du devoir et le sens de l'énergie s'étaient développés en elle dans la plus large mesure; encore enfant, elle avait « la volonté du bien » , à l'égal de sa mère.

La précocité, toutefois, est pleine d'imperfection et rien ne supplée la réelle expérience des années. Quand Jeanne entreprend les leçons de lecture, son caractère sérieux devient un défaut assez grave. Plus jeune que son élève, elle se croit obligée de corriger la différence d'âge par une attitude presque sévère, elle se montre très « Mademoiselle », très pénétrée de l'importance

de sa tâche enseignante et uniquement enseignante; elle ressemble à certaines institutrices dévouées à la pédagogie et non aux enfants. Son application même à éviter le moindre signe d'impatience la rend froide et distante, — d'autant plus, que le visage inexpressif de Mariette lui cause une instinctive rétraction; elle touche à cette inertie, du bout de son intelligence, comme elle toucherait du bout des doigts à un objet mal épousseté.

Il faut ajouter que le « défaut » de Jeanne offre tout de même un bon côté : Mariette a une docilité de brute; l'état de stupeur favorise son attention, sa mémoire externe. Et ma foi il arrive que l'enseignement machinal lui réussit assez bien.

Après dix mois de leçons ininterrompues, un jour vient où Jeanne peut inviter sa mère à constater que Mariette sait lire couramment.

Mme Dubécourt hoche la tête, sans grand enthousiasme : Mariette lit sans faute, des yeux et de la bouche; quel que soit le texte, elle le débite en entier sur un même ton dénué de toute nuance humaine. On dirait d'un porte-voix qui reproduirait en sons inertes les mots imprimés en signes inertes.

Pourtant le livre de lecture est celui des enfants du premier âge; Mariette en comprend les très simples histoires, mais l'imagination ne fait

rien entrer en elle; les épisodes restent en dehors de sa sensibilité, « ça lui est égal » ; une lecture, c'est des lettres sur du papier, — et l'effet qu'elle éprouve à voir du bois, du fer, de la pierre, elle l'éprouve à voir du papier avec des lettres dessus.

Et voilà Jeanne toute déçue; elle se rend compte que Mariette n'a guère augmenté de valeur.

Non! Mariette n'est pas transformée du tout par l'exercice de mémoire qu'elle exécute à volonté. Alors le « savoir » tout seul ne suffirait pas à supprimer l'insignifiance de certaines gens, il y faudrait quelque chose en plus, quelque chose comme la digestion sentimentale...

Mais comment donner du sentiment au savoir des gens mal doués? Le problème paraît insoluble à Jeanne.

*
* *

Ce jour-là, Jeanne se rend à la cuisine, faute d'avoir trouvé, comme d'habitude, Mariette en train de repasser sa leçon dans la lingerie qui sert de salle d'étude. (Mme Dubécourt a préconisé une lecture quotidienne à haute voix, pour empêcher que la néophyte n'oublie un peu lestement l'assemblage des lettres.)

Mariette vient de se brûler profondément le dessus de la main droite, et elle tourne, le bras en l'air, en faisant une grimace d'enfant martyre.

Instantanément, Jeanne cesse d'être la demoiselle de la maison, savante et professante, — elle devient la pareille, l'imitation de sa mère, de cette femme compatissante dont nous connaissons l'agissement généreux. L'émotion bouleverse ses traits, altère sa voix :

— Oh mais, Mariette, vous avez là une mauvaise brûlure! Venez vite dans ma chambre, que je vous soigne!... Au lycée, nous suivons un cours d'infirmières... Là... n'ayez pas peur, j'irai bien doucement, mais il faut d'abord que je lave la plaie pour que l'infection ne s'y mette pas, ensuite j'étendrai une couche de vaseline... Vous êtes ma blessée... c'est moi qui ferai et déferai votre pansement jusqu'à la guérison... Oh! je vous regarde, je vous regarde bien, ma pauvre Mariette... vous avez beau ne pas crier, je vois combien vous souffrez!... Comment? ça ne fait rien... En voilà une idée... je ne veux pas que vous ayiez mal! Ça me fait mal à moi de voir que vous souffrez ... Et vous savez, il faut parler pour distraire la douleur... Chez vous, là-bas, quand il arrivait des accidents aux enfants : des bosses, des têtes fêlées, des genoux écorchés, qui est-ce qui les soignait?... Ah! ça se guérissait tout seul... il n'y a eu que le tout petit, Graton... Ah! le tout petit s'appelait Graton... comme c'est drôle... bonjour, Graton... Et alors, vous ne ferez plus ma chambre, ce sera autant de fatigue en moins pour votre

main malade... non, non, vous n'êtes pas la bonne, et moi mademoiselle, en ce moment, il s'agit que vous êtes souffrante et que j'ai de l'affection pour vous... Na! voilà le pansement fait... j'ai vu dans la cuisine que le moulin était préparé, vous allez faire votre exercice de lecture, je moudrai le café en vous écoutant... Allons, ma petite Mariette, lisez comme ça bien gentiment... puisque vous ne pouvez pas vous servir de votre main, vous êtes petite... pauvre petite Mariette, elle a du bobo...

Il semble que Mariette soit plus hébétée que jamais, — elle regarde sa main entortillée, elle regarde Jeanne, sans bouger. Ce n'est qu'au bout d'un moment, qu'elle se décide à s'asseoir devant son livre; la voici comme d'habitude penchée, la nuque immobilisée sous l'aplatissement d'une charge écrasante.

Elle commence à lire une histoire qui est la fable du Loup et de l'Agneau racontée en une simple prose de conversation, — l'histoire éternellement actuelle de la méchanceté injuste qui attaque l'innocence désarmée...

Tout à coup, un chevrotement, — il passe un frisson dans la gorge de Mariette, un frémissement dans voix, — et c'est comme l'entrée en elle, dans son corps, dans sa poitrine, sous son masque aussi, de la douceur, de la lumière, de l'animation pensante. Elle change de figure,

son front attrape le miroitement du jour, ses joues s'attendrissent, ses lèvres cherchent la becquée, — et voilà qu'à secousses précipitées, elle s'émotionne, elle pleure, elle rit d'indignation, — voilà qu'elle sent ce qu'elle lit!

Jeanne, saisie, la contemple, — et soudain devant ce phénomène d'éclosion, de venue au monde, elle épouve la frayeur panique du grand mystère, — le moulin lui échappe des mains, — et elle se sauve dans la maison en criant comme une perdue :

— Maman, maman!... Mariette qui devient vivante!...

LA BAÏONNETTE

— Oh! docteur, on ne peut pas imaginer une existence plus calme que celle d'Henriette, chez ses parents. Son père est chef de bureau; l'esprit de régularité régnait dans la maison; il y avait les jours de sortie et les jours de réception, les soirs d'Opéra-Comique et ceux de Comédie-Française; il y avait le voyage de Pâques, l'excursion de la Pentecôte et les bains de mer aux vacances.

Au lycée, elle a suivi d'une façon ordinaire le programme des études; elle pianote agréablement; la seule chose exceptionnelle, c'est qu'elle dessine bien. Et ses dessins ont du caractère, ils révèlent un don artiste de vision...

Elle a en effet de la sensibilité; les larmes lui venaient facilement au théâtre, voire même à la lecture d'un roman; mais pas la moindre trace de névrose dans sa faculté d'émotion. Du reste, elle est d'une nature gaie; ça se voit à la forme arrondie et comme rieuse de son visage. . Oh! docteur, voir Henriette rire au soleil, avec sa blondeur dorée, ses couleurs fraîches, ce modelé enfantin de son front, de sa bouche, de son menton!...

Son âge actuel? Vingt-trois ans... Oh! je suis sûr que la réalité du mariage, — comme vous dites, — ne lui a causé aucune déception... et il n'y a jamais eu aucune fâcherie entre nous, ni de sa part aucune bouderie, aucun signe d'ennui... L'importance de ces détails ne m'échappe pas; mais tenez, nous étions tout le temps à jouer, même devant le monde, des jeux de caresses, à telle enseigne que nos parents, les siens et les miens, nous grondaient de notre mauvaise tenue, avec une sévérité heureuse, attendrie.

A la déclaration de guerre, nous avions juste quinze mois de ménage. Mon bataillon a été envoyé sur le front dès le début ; seulement, j'ai toujours eu soin, dans mes lettres, de ne rien relater d'effrayant : au contraire, à m'en croire, la chance me réservait constamment le minimum de danger.

Les lettres d'Henriette, si éperdument affectueuses, marquaient une angoisse à la fois maternelle et puérile, mais point tragique, et je n'y ai jamais trouvé un mot qui pût même me donner à réfléchir au sujet de sa santé morale.

Arrivons à ma fatale permission... Henriette est venue m'attendre à la gare et elle m'a découvert de très loin, dans la foule. Je vous signale, à ce propos, l'étrange sûreté de son regard. Nous étions un grand nombre de per-

missionnaires, ayant tous même accoutrement délavé, même teint hâlé, même poil poussiéreux ; en un mot, nous ressemblant tous à distance. Et de plus, de plus, notez bien : cette tête que vous me voyez est toute différente de celle que j'avais au moment de mon départ. Au lieu de cette barbe qui me fait trente-cinq ans, de ces cheveux en brosse, de cette peau noircie, de ces pommettes saillantes et de ces mâchoires carnassières, représentez-vous qu'en 1914 on me donnait plutôt vingt-cinq ans que vingt-huit, mon âge réel : je portais la moustache très courte, j'avais la peau blanc-mate d'un bureaucrate, les joues pleines et une chevelure à l'artiste (j'ai passé naguère par l'Ecole des Beaux-Arts, section d'architecture, et dans l'Administration j'appartiens au service technique). Comment Henriette a-t-elle pu me reconnaître ainsi, sans avoir eu de moi aucune photographie depuis un an, et alors que mes parents eux-mêmes, nez à nez, ont hésité à me reconnaître?

A la maison, nous nous sommes mis à table en arrivant... Seuls, tous les deux... Oh ! non, pas d'extra... la bonne avait préparé un dîner ordinaire, et Henriette ne boit que de l'eau rougie...

Oui, pendant le repas, Henriette a beaucoup parlé (mais c'était déjà son habitude avant la guerre de se raconter le soir, en mangeant). Et

elle m'a tenu des propos bien calmes, pas fiévreux le moins du monde : la vie chère et la gêne où se trouvaient des jeunes femmes de nos connaissances n'ayant pas de famille pour les aider...

Le café était servi quand Henriette s'est écriée :

— A ton tour, dis-moi tout ce que tu as fait à la guerre.

— Oh! ai-je répondu, la nuit n'y suffirait pas et je t'avouerai que j'ai hâte de reprendre possession de mon lit.

— A qui le dis-tu!

— Oui, à qui le dis-je!

J'étais plutôt en train de rire que de retourner en souvenir à la guerre. La fatalité a voulu que le café fût trop chaud... Ça a permis à Henriette de me forcer, en quelque sorte, à parler.

— Dis donc, le mari de Germaine a tiré des centaines de balles et il a été blessé, sans avoir vu l'ombre d'un Boche! En as-tu vu toi, au moins, des ennemis?

Elle avait les deux coudes sur la table, et, la figure dans ses mains, elle me fixait puérilement, à grands yeux curieux. Moi, je n'ai réfléchi à rien ; la vérité toute crue :

— Ma petite, les zouaves sont des troupes de choc ; toutes nos opérations ont été des charges à la baïonnette ; alors, je les ai plutôt vus de

près les Boches! Dieu sait combien j'en ai embroché de part en part!

— Embroché! a répété Henriette; toi qui n'étais pourtant pas méchant, qui n'aurais pas fait de mal à une mouche. Ça a dû te faire un drôle d'effet!

Elle a prononcé sa phrase d'un ton pensif, en souriant un peu bêtement.

Que voulez-vous? J'ai vu des femmes et des enfants martyrisés par l'ennemi; quand le clairon sonne la charge, il me semble que je les entends crier : au secours!... Je n'ai encore pas fait attention à mes paroles :

— C'est surtout aux types transpercés par la baïonnette, que ça fait un drôle d'effet! Figure-toi : on pointe toujours dans le ventre : le bonhomme pousse un horrible cri d'animal, les yeux sortis, la bouche « forcée », ouverte pour ne plus se refermer. Mais attends! le plus singulier, c'est que toujours, tu entends, toujours il saisit le bout de ton fusil à deux mains, et il serre, il serre, avec toute la force exaspérée de l'agonie... Tu comprends? C'est instinctif et idiot! Il a la baïonnette dans le ventre et il se cramponne pour l'empêcher de sortir...

Là? Et bien là, Henriette a eu simplement le visage appliqué d'une écolière qui cherche à bien saisir une explication :

— Je vois... il serre... il tient tant qu'il peut...

et toi tu tires... tu le secoues pour ravoir ton fusil...

Puis elle s'est penchée davantage vers moi, comme fascinée :

— Est-ce que tu choisissais plutôt les jeunes ou les vieux?

Je n'ai pas pu m'empêcher de rire :

— On bondit comme des lions... c'est au hasard de la fourchette... ce qui se rencontre devant vous...

Elle a répété mon rire ; puis, sans transition, elle s'est mise à pleurer à petites secousses nerveuses, sans me quitter du regard, mais avec une mine de désespoir inconsolable.

Ma première impression a été une satisfaction d'acteur, devant le gros succès obtenu. J'ai protesté d'un ton avantageux :

— Qu'est-ce qui te prend? Tu ne pleures pas la mort des Boches, j'espère?

Elle a secoué la tête, très vite, et sa voix était une petite voix pleurnicheuse et pointue :

— Non, non... j'ai du chagrin que tu aies été obligé de faire ça... je vois des choses en te regardant, maintenant... il me semble que je verrai toujours cette horreur...

Seconde impression : j'ai été un peu vexé.

— Tu es tout le contraire des autres femmes... au lieu de me féliciter de mes croix, de mes citations, voilà que tu ne m'aimes plus!...

Elle s'est levée brusquement pour m'embras-

ser, et — puisque vous dites que le moindre détail doit être noté, — je me rappelle que ses lèvres sur ma joue ont été froides à sentir.

Nous avons donc quitté la table et nous sommes passés dans notre chambre.

Il me semble que j'ai bavardé tout le temps en me déshabillant; des souvenirs de couchages extraordinaires. Une fois, je me suis étendu avec délices sur une couche moelleuse comme de la plume : de la boue bien molle, ni liquide, ni consistante; à mon réveil, mon corps avait creusé un moulage parfait et rien n'adhérait à mes vêtements. Une autre fois, je me suis recroquevillé au point de tenir tout entier dans un tiroir de commode...

Je ne sais plus si Henriette m'a répondu quelque chose : elle se déshabillait de son côté... Du reste, à partir de là, mes idées sont très confuses.

Oui, instantanément, presque... Comme par une commotion meurtrière, elle a poussé un cri affreux, un cri de bête éventrée... elle s'est débattue, échappée du lit, et j'ai eu juste le temps de l'empêcher de se jeter par la fenêtre...

Il m'a fallu employer la force pour la recoucher. L'électricité rallumée, ses yeux hagards ne me reconnaissaient plus; son visage décomposé et ses exclamations incohérentes révélaient un accès de terreur, de terreur démente...

A la longue, elle est tombée dans une sorte d'hébêtement, la bouche à demi ouverte, les yeux fixes, et elle a fini par s'assoupir...

C'est au réveil qu'elle a eu une nouvelle crise. Après des clignements égarés, comme si la mémoire lui revenait d'une menace, d'une atteinte, elle s'est mise à trembler, puis des convulsions, des hurlements, des efforts désespérés pour fuir, pour se jeter contre les murs... Et voilà trois jours que durent ces alternatives de crises et de prostration...

La famille et moi nous avons attendu jusqu'à maintenant pour vous appeler, docteur, parce que nous espérions toujours que ce dérangement cérébral allait cesser, étant donné qu'il n'y a aucune tare dans son ascendance. Puis, tout de même, j'ai voulu savoir, avant de m'en retourner sur le front.

Alors, docteur, dites-moi, vous n'allez pas me la garder enfermée comme une folle?... Je vous en supplie! Ne me laissez pas partir avec cette abominable pensée!

Ah! oui, pourtant, il le faut... dans son intérêt... crainte d'accident... Bien, je me résigne, mais alors veuillez m'écrire dès qu'elle sera guérie, pour que je tâche de revenir...

Merci, j'ai l'heure, je ne me mets pas en retard... Mais, pardon, vous ne me répondez pas? Comment! Quand elle sera guérie, vous ne

savez pas s'il sera bon que je revienne !... Mais, voyons, docteur, je viens de me marier, moi... et... et... Au secours ! Il me semble que je perds la tête, moi aussi... Vous avez raison... l'heure... je me sauve ! je me sauve !

GRAND'MÈRE

Mme Lucas, veuve au bout seulement de quelques années de mariage, se trouva presque réduite à la pauvreté, après avoir connu la plus large aisance.

Aucun sacrifice ne lui coûta pour que son fils, à défaut de fortune pécuniaire, possédât le savoir et la valeur personnelle qui donnent rang dans la société. Étienne, en effet, devint un universitaire distingué; à trente ans, il était déjà « le professeur Lucas ».

Mme Lucas avait conçu pour lui un véritable culte, et le seul travers que l'on pût reprocher à cette femme admirable était de faire rentrer toutes choses dans la personnalité exclusive de son fils. Quand elle disait : « la science de mon fils », il s'agissait d'une science que personne autre ne possédait.

Les gens mêmes — les élèves de son fils, par exemple, — devenaient des gens à part, les sujets d'un maître souverain. Et alors, dans sa bouche, cette expression : « la femme de mon fils » signifiait un bien unique, une propriété vivante inaliénable, définitive, au chiffre de son fils, inventée, façonnée par lui et pour lui.

Le jour où Mme Lucas apprit qu'Étienne, lieutenant d'infanterie, avait été tué à la tête de sa section, il sembla hors de doute qu'elle ne supporterait pas cette effroyable épreuve. Elle prit le lit, refusant toute nourriture, refusant même de répondre aux offres et aux questions de sa bru; le médecin déclara qu'il n'y avait rien à faire : elle ne réagissait pas, elle mourrait de chagrin en très peu de temps.

Elle était à la dernière extrémité, quand l'autorité militaire lui fit remettre une lettre trouvée dans le portefeuille de son fils et qui lui était personnellement destinée.

*
* *

« Ma chère mère, je sais que tu as beaucoup d'affection pour Madeleine, parce que tu as pour moi une réelle adoration et que Madeleine est ma femme bien aimante et bien-aimée. Or, depuis que la guerre nous a séparés, mon sentiment d'époux a suivi la loi des autres sentiments humains : il s'est élevé, et j'ai eu cette piété de me préoccuper de ce que deviendrait Madeleine, s'il m'arrivait de disparaître. J'ai pu demander à mon cœur et à ma raison, — en dehors de tout vain égoïsme, — quel sort il fallait souhaiter à celle qui serait ma veuve.

« Et pour être plus sûr que mon vœu sera exaucé, c'est à toi, maman, que je l'adresse.

« Il faut que Madeleine se remarie ; toutes les morales l'exigent.

« Nous n'avons pas d'enfant, et ses vingt-cinq ans sont à peine sonnés ; une femme de son âge n'a pas le droit de rester stérile devant l'épuisement de la patrie ; une femme de son normal tempérament, si elle n'a pas le dérivatif des devoirs maternels, ne peut pas, sans tourment, renoncer aux douceurs du ménage.

« Maman, veux-tu voir là ma reconnaissance envers celle qui me fit heureux de la pleine richesse de son cœur ? Je désire expressément que tu te charges de choisir à Madeleine un second mari. Seule, sans ton intervention, elle commettra l'erreur, l'inutile attentat de ne pas se remarier ... »

*
* *

Mme Lucas murmura : « Je ne comprends pas ! Je ne comprends pas ! Pourquoi Étienne veut-il que sa femme se remarie ? Sa femme ! Sa femme à lui ! »

Elle eut l'impression d'une impossibilité absolue, elle éprouva une soudaine révolte contre la volonté de son fils ; toute sa nature de mère protestait.

Mais cela constituait une réaction par quoi elle fut sauvée. Littéralement, elle se reprit à vivre par indignation d'imaginer Madeleine remariée, — par la continuelle impulsion de

s'insurger contre l'extravagance de son fils.

Elle cacha la lettre ; et la nuit, dans son lit, elle parlait tout haut à Étienne :

— Mon cher enfant, tu dépasses les limites humaines de la générosité; mais ta sublime folie de héros ne peut pas être pour moi un vœu sacré. Non ! la plus scrupuleuse piété reste inactive quand l'aberration apparaît évidente. Et je ne pourrai jamais consentir à ce qu'un homme —fût-ce le meilleur, le plus méritant, — devienne possesseur du bien de mon fils, du bien personnel, qui reste sien par delà même le tombeau. Madeleine gardera le culte de ta mémoire : avoir eu l'amour d'un héros tel que toi, voilà qui suffit à remplir les années d'une femme, si jeune et si vivante encore soit-elle ! Au surplus, s'il lui faut le dérivatif des devoirs maternels, Madeleine adoptera un enfant.

Remise sur pied, Mme Lucas examinait Madeleine avec étonnement, dans le tête-à-tête des repas ; jusqu'alors, au cours de la vie commune, elle ne l'avait jamais regardée attentivement, elle n'avait d'yeux que pour son fils.

Certes, Madeleine était dans la force de l'âge : une blonde foncée du Morvan ; assez grande, large d'épaules, la poitrine développée, une encolure admirable ; mais, Dieu merci, une douleur inconsolable griffait cette belle figure ronde, pleine, régulière, qu'Étienne s'amusait parfois à

diviniser avec une couronne d'épis ; les yeux étaient maintenant sans lointain, sans éclat ; et sous le front fermé, la pensée restait vouée au regret du passé, au « jamais plus » du présent.

*
* *

Plusieurs mois s'écoulèrent ; mais voilà que Madeleine dépérissait dans l'appartement de Paris, silencieux et à demi privé de lumière.

Sur l'ordre du médecin, Mme Lucas consentit à aller à la campagne, avec Madeleine, habiter la villa de son fils.

A la vue du jardin inculte, à l'aspect abandonné du pavillon aux volets clos, sous le scellé des plantes grimpantes, la douloureuse mère éprouva un affreux remords : elle avait laissé sans entretien cette résidence agreste si chère à Étienne : quelle peine ce serait pour lui s'il la voyait ainsi négligée, promise à la ruine !

Mais le remords ne tarda pas à s'apaiser ; tout de suite, la maisonnette redevint vivante. La domestique chassait les vieilles poussières et changeait les garnitures d'étoffes. Les choses, une à une, reprenaient leur mine, leur couleur, leur disposition de choses usuelles, adaptées aux besoins de la vie.

Le jardin, vivement sarclé, apparut tout printanier ; le lilas était en fleurs, un pinson avait fait son nid sous une tonnelle de clématites, des

abeilles peuplaient une colonie de giroflées.

Mme Lucas, assise sur une chaise de fer dans une allée encore cailloutée, face au perron, regardait les fenêtres sourire et comme babiller par l'effet de leurs rideaux à damier clair. Et à la longue, il lui sembla qu'Étienne hantait de nouveau sa propriété ; elle le revoyait aller et venir, faire les gestes d'autrefois, dans la maison ressuscitée, rendue à son usage d'autrefois.

Quelques semaines. Madeleine s'installait sous la tonnelle et occupait ses mains à de menus travaux d'aiguille; ses pâles couleurs, au milieu des nuances vivaces du jardin, dénonçaient un étiolement inquiétant; vêtue de noir, sans coquetterie, elle se laissait aller à l'oubli même du renouvellement de ses vieux costumes. Elle parlait peu, confinée dans une sorte de résignation engourdie.

Un après-midi, Mme Lucas, qui l'observait à distance, éprouva de nouveau l'affliction d'être en faute vis-à-vis d'Étienne. Une analogie s'imposait : la femme de son fils ne devait pas souffrir de dépérissement, pas plus que la maison, pas plus que le jardin de son fils.

La pieuse mère, consternée, se mit à réfléchir ; puis, les jours suivants, elle alla, comme en consultation, renouveler connaissance avec les habitants bourgeois du voisinage.

Un soir, comme Madeleine, songeuse, son ouvrage sur les genoux, contemplait les rouges lueurs du soleil couchant, par delà le mur couvert de lierre, Mme Lucas, à l'improviste, lui saisit le bras :

— Ma fille, il faut vous remarier.

Madeleine, éveillée de sa rêverie, tressaillit comme une coupable :

— Moi, maman ! non ! jamais !

— Il le faut. Vous ne pouvez refuser d'obéir au vœu suprême de notre cher défunt.

Elle montra la lettre d'Etienne et décida :

— Je vous ai choisi M. Morand, le propriétaire voisin, qui est réformé après s'être vaillamment comporté devant l'ennemi.

— Mais, maman, je n'ai aucune espèce de sentiment pour M. Morand, et je n'ai pas cessé d'aimer Étienne.

— Justement, ma fille, vous vous remariez par devoir... Certes, la possession première est imprescriptible, vous ne cessez pas d'être la femme d'Étienne, vous lui appartenez par une sorte de sacrement indélébile. Mais aussi, vous lui devez de vivre, de vous bien porter, de vous garder en beauté, sous des dehors agréables... Sachez d'ailleurs que M. Morand ne contredit pas à mes sincères paroles.

C'était en effet un brave garçon que ce Morand, un poète au sourire divinateur. Quand Mme Lucas

était venue lui vanter les qualités « de la femme de son fils » et lui montrer, à lui aussi, la lettre d'Étienne, il avait compris que ce sublime sentimental, en pensant à l'avenir de sa veuve, avait non moins pensé à l'avenir de sa mère endeuillée...

Madeleine l'avait ému, Madeleine lui avait plu ; et l'éternelle mère, au masque fanatique, lui avait inspiré une sainte admiration. Il avait dit : « Puisque la femme de votre fils doit se remarier, voulez-vous bien, madame, me la confier ?

*
* *

La nature, dans son implacable sagesse, veut que, chez les êtres jeunes, les deuils les plus cruels, s'ils restent au fond du souvenir, n'empêchent pas la continuation de l'existence. Madeleine se laissa remarier. L'altération de sa santé était surtout causée par l'inertie et la solitude du veuvage. Aussi l'organisation d'une vie nouvelle rendit-elle bientôt de l'animation à sa physionomie, de l'éclat à ses yeux, de la fraîcheur à ses joues.

Mme Lucas suivait avec satisfaction ce retour à la belle santé : son regard attendri retrouvait le visage de déesse auquel il ne manquait qu'une couronne d'épis, et la fière encolure et la sculpturale poitrine. Elle revoyait son fils...

Et quand il fut question pour Madeleine d'une

future maternité, Mme Lucas éprouva ce profond bonheur qui est le gage d'une longue vieillesse : elle serait donc grand'mère ! Elle aurait donc des petits-enfants !

Mais oui ! Est-ce que la maison n'était pas toujours à son fils, n'était pas toujours hantée par sa chère présence ?...

Pareillement, — elle en avait le sentiment certain, elle en avait l'émotion dans sa chair même, — les enfants de Madeleine seraient ses petits-enfants, puisqu'ils viendraient de chez son fils...

LA VIEILLE AMIE

Dans tous les ménages, chaque époux a pour le moins un coin, un meuble, où il range des bibelots, des papiers personnels et dont l'autre époux respecte le mystère.

Comme Aline et François appartenaient à la classe aisée, François avait, dans l'appartement, une pièce réservée, où, du reste, il travaillait (il écrivait des articles sur la politique internationale), et Aline avait un boudoir avec un chiffonnier, un secrétaire, un bureau et une bibliothèque Louis XV, dont elle seule connaissait le contenu.

Quand la guerre éclata, leur mariage datait de trois ans et c'était toujours la lune de miel : elle, une jolie Parisienne blonde à l'air espiègle ; lui, un brun, svelte, à l'élégance romantique.

Aline défendit à la femme de chambre d'entrer jamais dans le cabinet de son mari. A la façon dont François avait laissé les choses éparses devant son fauteuil, sur la table de chêne, — le porte-plume appuyé à l'encrier ouvert, les feuillets de papier préparés dont l'un, à moitié rempli, montrait une phrase inachevée, le cendrier avec une cigarette posée pour être

reprise, — on le voyait en quelque sorte, on avait l'impression qu'il était à côté, qu'il allait revenir. Aline époussetait les meubles sans rien déranger, puis elle s'asseyait comme en visite et rêvait en regardant la place de travail du cher absent.

Un jour, comme pour mieux fixer sa rêverie, elle ouvrit un tiroir ; il était plein de paperasses diverses, mélangées : factures payées, reçus d'argent prêté, catalogues de livres, découpures d'imprimés, lettres, photographies, etc. A mettre de l'ordre dans ce fouillis, elle était tout à fait avec François, elle s'occupait de lui, elle le soignait, elle lui souriait avec attendrissement... Et patatras ! voici des lettres de femme précieusement classées par dates dans une pochette...

*
* *

Puisqu'il est admis que les garçons n'attendent pas le mariage pour s'émanciper, Aline se met à lire les lettres avec une curiosité amusée ; elles ont été écrites à François pendant les séparations exigées par la vie familiale, notamment pendant les mois d'été qu'il passait au bord de la mer avec ses parents, et où l'amoureuse elle-même habitait une propriété de campagne ; compte rendu d'occupations journalières, célébration de la nature, *leit-motiv* de souvenirs passionnés et de tendresse impatiente.

Mais, peu à peu, le sens de la rivalité s'éveille chez la lectrice; elle cherche à évaluer l'autre femme d'après son style, — et cela dans un esprit de comparaison, — c'est-à-dire avec le désir de se trouver supérieure sous le rapport de l'art d'écrire et sous le rapport du sentiment.

Or, les lettres contiennent toutes les puérilités de l'amour sans être jamais ridicules, et elles atteignent à l'émotion communicative par le ton maintenu de sincérité, elles atteignent même à une sorte d'élégance par l'enthousiasme poétique.

Il est évident que l'amoureuse appartient à la meilleure société et qu'Aline n'a sur elle que l'avantage moral de sa situation régulière. Avantage bien conventionnel : l'amour d'Aline pour François est un mérite; l'amour de l'autre pour le même François est une tare...

Décidément, Aline est jalouse de l'autre femme qui se permet de tant lui ressembler; elle est puérilement vexée de comprendre que telle romance chantée par elle de tout son cœur n'était pas absolument inédite pour François.

Alors, il lui vient un sentiment pas tout à fait naturel, un peu mêlé de rouerie intellectuelle : elle est gravement offensée; le fait d'avoir gardé ces lettres après le mariage, — quoique l'idylle fût finie, — constitue de la part de François une vilaine trahison.

A la vérité, elle ne sent pas qu'il y ait rien de changé à son bonheur, — mais elle trouve intéressant de se poser en victime, de façon qu'on la plaigne et qu'on la console.

Selon des réminiscences inconscientes de théâtre et de roman, elle décide d'aller se jeter dans les bras de son amie Hermance, et de lui montrer les coupables reliques.

Quel dommage! Hermance est absente, — et une explosion de chagrin perd toujours à être remise au lendemain.

Plutôt que de rentrer bredouille, Aline se rabat sur Mme Lucas, une femme veuve de trente-cinq à quarante ans, vieille amie de famille, qui l'a impressionnée de tout temps par sa beauté et par le charme de son esprit. Aline, à la réflexion, constate tout à coup que cette dame est une excellente amie, et qui lui a témoigné une sympathie particulièrement attentive du jour où elle a été une jeune fille à marier : de bons regards qui appuient sur vous, des conversations prolongées à plaisir.

Aline ne change pas l'exclamation ni le geste éploré préparés pour Hermance :

— Ah! ma chère amie!

Mme Lucas pousse un cri et la saisit dans ses bras.

— François est blessé?

Dans l'accent tragique, dans l'appellation in-

solite : « François, tout court », — Aline voit simplement la compassion qu'elle vient chercher.

— Non, Madame, François n'a rien, il n'est pas blessé, — mais il est tout de même perdu pour moi : j'ai trouvé des lettres de femme.

— Des lettres de femme! répète Mme Lucas terriblement saisie.

Aline tire les documents de son manchon; l'application à son rôle factice lui enlève toute faculté d'observation. Elle ne remarque pas l'étrange précipitation de Mme Lucas à saisir les papiers et à y jeter un premier regard, — ni que cette question arrive un instant trop tard, après que ses yeux ont pu être renseignés :

— Mais, pardon, vous permettez?

— Oui, oui, je vous en prie!... Voyez! Oh! voyez!... qui aurait cru cela de François?...

Les mains de Mme Lucas tremblent un peu, mais une longue aspiration d'air redonne instantanément du calme à son visage et à sa voix :

— Oh! ma chère enfant, je ne veux pas lire... La seule chose qui m'importe, c'est la date de ces lettres et je vois... je vois, Dieu merci, qu'elles sont antérieures à votre mariage (nouvelle aspiration d'air). Ah! vous m'avez fait peur... grand'peur, pour vous...

Aline tient à l'importance de son malheur :

— Mais, n'est-ce pas une offense impardonnable que d'avoir apporté ces souvenirs d'immoralité au domicile conjugal et de les

avoir soigneusement conservés? Ce sont des lettres passionnées, Madame, passionnées!...

Mme Lucas sourit, le visage tout empreint de sa bonne sympathie attentive :

— Oh! ma chère enfant, que j'admire la naïveté de votre cœur, si fraîche, si jolie, — et, avec cela, si injuste!... Voulez-vous permettre à une vieille amie, qui a, hélas! le privilège d'avoir vécu plus que vous, — de vous dire son opinion bien sincère?...

— Bien sûr! chère madame, si vous pouviez me consoler.

— Eh bien, ma chère petite, au lieu d'être si consternée, vous devriez vous montrer... non, ces agitations de l'âme, on n'en fait pas montre... vous devriez, au fond de vous, être bien glorieuse... Mais oui! il faut comparer, voir ce qui est rare, exceptionnel... voir comme votre mari est différent, à son avantage, des acteurs banaux de la vie ordinaire. Ces lettres, que vous dites passionnées, témoignent d'un bel amour féminin, c'est-à-dire d'une chose émouvante et grande en soi, — le fait de les avoir gardées révèle du goût, de la délicatesse, un culte élégant de la beauté pour la beauté... mais oui, il y a là le respect impersonnel de l'amour, le respect impersonnel de la Femme. Quelle sécurité pour vous! Les autres, ceux qui ne gardent aucun vestige du passé, qui arrachent d'eux toute piété au fur et à mesure, ne sont-ils pas

bien mieux prêts à d'autres amours! Pour la femme légitime, — si tendrement aimée soit-elle dans le présent, — n'est-ce pas inquiétant que la précédente amoureuse n'ait rien laissé de respecté après elle?... Si l'homme n'a plus aucun égard aux sublimités de l'amour défunt, — ça ne prouve pas du tout que l'élue actuelle a effacé « l'autre » de sa supériorité, — ça prouve que l'homme a un cœur où s'efface vite l'estime du bonheur. Tandis que votre mari... est-ce magnifique! il vous a aimée, il vous aime de toute son âme, après avoir été tellement aimé et n'en avoir pas perdu le souvenir! Vous avez toute la tendresse que vous méritez, sans aucune restriction, et vous l'avez d'un homme qui a la religion de l'amour, — quel sujet de fierté pour vous!

*
* *

La vieille amie est comme accablée d'admiration; on dirait qu'à contempler Aline elle relit tout bas un attendrissant poème chanté jadis à pleine voix, et la douceur un peu déchirée d'une pieuse incantation vibre dans sa gorge :

— Allez, croyez-moi, remettez les lettres dans leur cachette : ce sont des reliques inoffensives; bien mieux, ce sont les garanties de votre règne victorieux et durable... Allez, petite glorieuse, reine élue à bon escient et pour toujours par un cœur féru de la beauté d'aimer...

Et quand il vous reviendra en permission, lui, votre mari, votre François au noble cœur, regardez-le mieux, appréciez-le mieux, ayez mieux conscience de votre immense bonheur... petite misérable, petite horreur que j'embrasse en frémissant.

*
* *

Aline s'en va avec un visage content, bien plus naturel que son visage de femme offensée.

Tiens, comme c'est drôle!... Aline n'a pas pleuré, quelque désir qu'elle en eût, quand elle jouait la désolation, — et elle s'aperçoit, dans l'escalier, que sa joue est toute mouillée : une larme de la vieille amie, qu'elle emporte... aussi!

LA CHOSE SANS LIMITE

— Avouez, cher ami, que vous me trouvez changé ?... Dame ! passé cinquante ans, on vieillit vite... Ma figure paraît plus mince, maintenant que mes cheveux longs sont tout blancs et que ma barbiche est toute grise. Mais ne me croyez pas souffrant, — j'ai toujours été assez délicat de complexion...

Délicat aussi de goût, — si vous voulez, — les choses de l'art ne peuvent pas m'être complètement étrangères, — avec ma silhouette romantique...

Oh ! délicat de caractère, vous me flattez... Bien sûr, dans mon emploi, j'ai toujours eu le souci du bien, — et par ailleurs, comme je savais qu'un jour je serais riche par héritage, l'obligeance m'était facile...

Il est venu cet héritage, — et ma foi, étant retraité, depuis la guerre, et à titre bénévole, je m'occupe du prêt des livres dans une bibliothèque populaire... on avait dû la fermer... Or, il importe aussi de préserver les intérêts moraux...

Non, non, ce n'est pas de moi du tout qu'il s'agit... je sais que, dans vos articles vous ren-

dez volontiers hommage aux entreprises de vos amis, mais, dans ce que j'ai à vous dire, ma personne n'a pas la plus petite part. C'est ma femme que je veux signaler à votre admiration.

Sa santé est excellente, — je vous remercie ; elle conserve la majesté sérieuse de ses traits à la grecque, elle est toujours une forte femme, corpulence et intelligence.

Précisément... elle possède le zèle patriotique commun à toutes les Françaises, — mais il est poussé par son tempérament à un degré exceptionnel.

Voilà : elle s'est vouée à l'œuvre des mariages de guerre, — mais une œuvre personnelle, d'une conception vraiment inédite.

Le mariage de guerre est le mariage pour le mariage, — pour le résultat statistique, et non pour les contractants eux-mêmes. Le but, c'est la suppression, en nombre, des célibataires ; le but c'est l'acte écrit, revêtu des timbres et signatures réglementaires, — c'est la réunion à la mairie et à l'église de deux individus de sexe différent. Quant aux questions d'âge, de classe sociale, d'éducation, de convenance réciproque, — ça n'existe pas.

Le mariage de guerre, ce doit être comme l'alimentation de guerre, quelque chose d'à peu près, de mal dosé, d'où il résulte privation, sacrifice. Si les conjoints « allaient bien ensem-

ble », ça ne serait pas un mariage de guerre.

Oh ! le principe est bon. La guerre est une catastrophe. Or, dans une catastrophe, — naufrage, incendie, — les dévouements sont aveugles, — on se précipite sans choisir : un jeune homme emporte une vieille dame, un artiste emporte une ménagère, un vieillard emporte une jeune fille, — des adversaires irréductibles se sauvent l'un l'autre. Pareillement, la résolution au mariage doit être aveugle et catastrophique.

Eudoxie a commencé par lancer l'appel d'alarme, — si j'ose dire, — dans le cercle nombreux d'amis, de relations que m'avoit valu un demi-siècle d'existence pondérée, loyale et généreuse.

Il y a eu tout d'abord un effet de dispersion : nombre de personnes ont fui pour toujours, croyant comprendre que l'on préconisait des unions provisoires, pour la durée de la guerre. Mais Eudoxie, comme toute grande puissance moderne, a su résoudre la question du recrutement : elle s'approvisionne de sujettes féminines à des sources inépuisables ; quant à la gent masculine, son action s'étend sur les amis des amis, les connaissances des connaissances, les fournisseurs, les commis de magasins, — enfin sur l'armée entière : déjà elle a été marraine de soixante-trois poilus libres de tous liens, qu'elle

a mariés ou fiancés. En outre, des infirmières gagnées à sa cause lui ont envoyé des blessés convalescents, durcis au feu, blasés sur tous les dangers et insensibles à tout cataclysme.

Si je puis vous citer des résultats, des faits accomplis ? Oh ! tant que vous voudrez...

Eudoxie a marié le garçon charbonnier boiteux et ivrogne, mais âgé seulement de trente ans, avec une vieille demoiselle de trente-huit ans qui donne des leçons de piano...

Elle a uni notre cuisinière, une grosse personne irritable, d'une loquacité infernale, — avec un sourd-muet qui manie le bâton comme un personnage du théâtre de Guignol.

Un poilu provençal, qui avait eu le crâne et la raison fortement endommagés par un obus, mais qui faisait « oui » tout le temps, — a été adjugé à une réfugiée belge. Quelques semaines après son retour au dépôt du régiment, il s'est décidé à écrire sa première lettre à sa récente épouse : « Madame, je ne comprends pas pourquoi vous m'appelez mon cher Pancrace, comme si j'étais votre mari, ayant toujours été célibataire de mon naturel... »

Pour unir les bonnes sans place chipées au bureau de placement, avec les militaires sans le sou chipés à l'hôpital, Eudoxie a payé des primes : une somme pour les frais somptuaires de la marche nuptiale, puis une première mise comme entrée de jeu.

Quant à ça, c'est une justice à lui rendre : Eudoxie est très généreuse, — elle cumule les vertus privées et les vertus publiques. Une procuration lui donne la disposition de mes biens, — alors tout file : le revenu et le capital...

Elle ! eh bien, sa fortune est à part... je ne sais pas trop comment c'est arrangé, on ne peut pas y toucher... Ah ! elle n'est pas regardante ; elle a bravement établi un service d'allocations pour beaucoup de ménages de sa création. N'est-ce pas, elle a uni des gens qui gagnaient bien leur vie chacun de son côté, mais qui, le mariage signé, ont été si stupéfaits de se trouver ensemble, qu'ils en ont perdu le goût et la capacité du travail... Alors ils sont venus la relancer...

Or, tant d'unions réalisées par persuasion, ce n'est pas encore l'idéal pour Eudoxie. Oh ! elle a le sens de la guerre ! Elle rêve d'une sorte de mobilisation forcée où l'on marierait les gens d'autorité, qu'ils veuillent ou non...

Elle médite un premier essai de ce genre de dictature...

Depuis quelque temps, elle étudie les précédents historiques, elle recherche si l'Église, à cause des nécessités supérieures, ne pourrait pas consentir à l'annulation de certains mariages religieux... (Le divorce civil ne présente pas de difficultés)...

Et alors, vous ne devinez pas!... C'est moi qu'elle songe à divorcer et à remarier.

Oh! le principe est bon : il ne faut rien perdre... Comme mari d'Eudoxie, je ne sers à rien... tandis que divorcé, je représente une unité pour la statistique...

Oui, oui, elle a déjà fait un choix pour mon mariage... Bien entendu, quelqu'un qu'elle n'arrivait pas à placer...

Elle me destine une veuve de la guerre, une pauvre veuve, atteinte d'une maladie incurable et qui a à sa charge deux enfants, deux garçons de huit et dix ans...

C'est que la générosité pécuniaire d'Eudoxie n'est rien à côté de son bon cœur!

Si vous voyiez ces malheureux, ces tristes épaves, la mère et les enfants! Non seulement la mère ne recouvrera jamais la santé, mais elle a besoin d'être soignée nuit et jour, il faut qu'un esclave volontaire lui consacre tous ses instants, qu'il renonce à toute sortie, à toute distraction, voire même à toute pensée personnelle.

Oh! Eudoxie a senti ça profondément...

Et les enfants! ils sont si fragiles pour avoir pâti jusqu'à présent... je devrai les soigner aussi, leur servir de mère... Les chers petits êtres, au début de l'existence, il faut les sauver de l'injuste souffrance, de l'injuste privation matérielle et affectueuse... Leur sort d'orphelins est trop lamentable... Papa, il faudra que je m'occupe de

leur éducation... l'école... les devoirs... les explications patientes et répétées... Dans le rôle maternel, il me faudra vérifier leur toilette, choisir et doser la nourriture... parer aux imprudences, aux indispositions... Et ces caresses que l'enfant ne réclame pas, auxquelles, dirait-on, il ne fait pas attention, mais qui sont comme la chaleur indispensable à la vie... ces caresses d'autant meilleures à l'enfant qu'on ne lui demande rien en retour, qu'on ne lui demande même pas d'y prendre garde... est-ce qu'on remercie le bienfaisant soleil?...

Ah! pour les enfants Eudoxie est admirable... Et elle ne m'en a jamais touché un mot de ce que je vous dis là... C'est tellement fort, son apostolat, que j'ai tout compris sans discours...

Alors, dans votre étude : Les femmes pendant la guerre, — c'est ça que je vous prierais instamment de faire ressortir à propos d'Eudoxie : jusqu'où peut aller le sentiment généreux... oui, jusqu'où peut aller...

N'est-ce pas? vous êtes comme moi, vous en avez les yeux mouillés, agrandis... Jusqu'où peut aller cette vertu d'aimer, de secourir... enfin, le cœur... la bonté... cette chose sans limite...

LA RÉPARATION

Chalumot, le plus ancien de la compagnie, aime à fournir des renseignements complets sur le capitaine : « C'est, dit-il, un vieux noble, dans les cinquante ans, qui était administrateur d'une Compagnie d'assurances avant la guerre. Il a les cheveux gris, en brosse, pas beaucoup de moustache et avec ça une figure longue, pointue, jaunâtre, qui est régulière et froide comme une figure de femme en deuil.

« Ah ! pour être fier, il est fier ! Mais ça ne vous humilie pas, — ça vous fait prendre un air fier aussi, comme un autre, en étant farceur vous rendrait farceur. Quand il vous dit : eh bien, mon ami? du haut de son front, c'est pas au mur qu'il dit ça, c'est à vous, bien à vous qu'il dit mon ami, — et quand vous lui parlez, il vous écoute, il vous voit, il ne pense pas à autre chose... C'est ça qu'est rare ! »

*
* *

On est au repos. Ce jour-là, Chalumot a demandé une audience particulière.

— Voilà, mon capitaine, c'est pas une dénon-

ciation, au contraire, c'est un service que je voudrais rendre, rapport à une mauvaise situation qui me contrarie, pour l'un comme pour l'autre... Il s'agit de Gubertin, — vous savez, qu'on a surnommé le Mousquetaire, comme type de beau garçon, et je sais ça par ma belle-sœur qui habite sa maison... il vivait avec une femme sans être marié et il avait un enfant.

Le capitaine a un tel froncement de sourcils que Chalumot y répond comme à une parole de blâme.

— Bien sûr, mon capitaine, c'est mal... on ne devrait pas, — mais le peuple a ses défauts et y a quelquefois des excuses : une orpheline toute seule dans c'te foule qu'est Paris... Je peux pas vous expliquer, vous ne comprendriez pas...

— Merci, mon ami.

Mais Chalumot suit son idée.

— Le certain, c'est qu'elle, — la voisine à ma belle-sœur, — c'est une bonne petite ménagère honnête et travailleuse, — comme qui dirait qu'elle aurait fauté pour être trop honnête, ou enfin trop naïve, confiante... Et alors, mon Gubertin a profité de l'occasion de la guerre pour la lâcher avec son mioche...

— Compliment !

— Et vous allez encore pas comprendre : Gubertin c'est pas non plus un sale type. Il était ponctuel à l'atelier et tout... et vous savez, un ciseleur de chez Barbedienne, un ouvrier

presque artiste, — et pas seulement le certificat d'études, mais un livret d'apprentissage avec cours de dessin, modelage et ornement... Et plutôt que de gobeloter, il aimait à lire, — parce que ça lui permettait de faire l'important dans les conversations...

— Pourquoi ne s'était-il pas marié?

— Parce qu'il est vaniteux de son intelligence et de sa tête à la d'Artagnan... Pour lui, ça a été un orgueil de prendre en ménage cette orpheline sage et innocente et ensuite, s'il a tant retardé le mariage qu'il lui avait promis, ça a été pour garder sa gloriole d'avoir été malin et séducteur.

— Vous parlez bien...

— C'est que, moi aussi je lis, et j'ai une intelligence qui comprend... Alors, Gubertin, pas plutôt à la guerre, v'là l'idée des grandeurs qui l'a travaillé; il s'est vu parti pour les aventures comme un personnage de feuilleton à princesse et à trésor... Du reste, tout de suite, il a mérité des citations, ça l'a confirmé dans ses imaginations. Et ce qui l'a achevé, c'est l'affaire des marraines; il s'est vu filleul d'une riche héritière et si couvert de gloire que ça supprimait les distances.

— Eh bien, sa marraine?... Il en a une?

— Il est tombé sur une dame respectable et mère de famille, — mais il garde ses projets... Il cherche à changer sa marraine contre celle

d'un autre... vous savez, comme les gosses changent entre eux ce qu'ils ont dans leurs poches.

— De sorte que, sa ménagère...

— Au bout de trois mois, il a chargé un copain réformé qui retournait à Paris, de lui annoncer qu'il était tué. Pauv'petite, avec son môme dans les bras, elle a tant pleuré à en avoir des hoquets, des suffocations, que le commissionnaire n'a pas eu le cœur de la laisser, sans avouer la vérité... Depuis ce temps-là, elle écrit lettre sur lettre à c't'animal de Gubertin qui ne répond pas... C'est malheureux tout de même... J'ai donc pensé, mon capitaine, que vous, des fois...

— Mon ami, vous m'embêtez... Quand vous me regarderez avec des yeux encore plus ronds... je vous dis, exactement ce qui est : mon ami, vous m'embêtez.

* * *

Des jours s'écoulent. Chaque fois que le capitaine aperçoit Chalumot, il lui signifie sévèrement « ce qui est », sans même que celui-ci fasse mine d'ouvrir la bouche.

— Vous m'embêtez, mon ami.

Puis, au bout d'un mois, il fait appeler Chalumot :

— J'ai chargé un vieil inspecteur de ma Compagnie d'assurances de prendre des renseignements. Il me connaît, il m'a envoyé un rap-

port propre à me satisfaire complètement : « cette personne est une courageuse » — pas un mot de plus... En conséquence, vous allez informer ceux de vos camarades qui sont célibataires et libres de tous liens, que je les convoque ici, dans mon bureau, pour demain dimanche après la soupe.

*
* *

Une douzaine de poilus se tiennent debout à l'entrée du cellier qui sert de bureau au capitaine, et parmi eux figure Gubertin, bien entendu.

Le capitaine est debout aussi derrière sa table, il parle de haut, selon son habitude.

— Mes amis, vous savez qu'une nouvelle France est en train de se former; la France d'hier était bien, celle de demain sera encore mieux. Il faudra partout de l'ordre, de la méthode, de la discipline, chacun aura un idéal de moralité et par suite chacun aura conscience de ses responsabilités. Par exemple, plus de faux ménages : vous voulez une femme, mariez-vous, — pensez aux graves inconvénients du désordre, le jour où survient la maternité... Et, précisément, dans cet ordre d'idées, annoncer que les choses seront mieux à l'avenir, c'est dire qu'il y a, aussitôt que possible, des erreurs à réparer... Voici un cas qui m'est signalé par un de mes amis habitant Paris.

Un temps. Il se fait un léger mouvement parmi les auditeurs; Gubertin pivote en se mouchant et recule d'un pas en arrière.

— Il s'agit d'une jeune femme qui a un enfant et qui a été abandonnée par un misérable. Comme elle possède d'excellentes qualités et qu'elle a, en quelque sorte, péché par innocence, mettons-la au rang d'une veuve; elle a eu un mari, elle n'en a plus. Et je vous ai réunis pour vous dire ceci : l'un de vous serait-il d'un caractère à l'épouser?... Bien entendu, c'est une chose à laquelle il faut réfléchir pendant très longtemps. Pour épouser une veuve avec un enfant, il faut être d'un certain caractère, plus sérieux, plus sévère que pour épouser une jeune fille... La charge morale est plus grande... Il faut être capable de plus de bonté, de plus de justice... un enfant qui n'est pas à soi, mais que l'on voudra sien par les effets d'une belle volonté... Donc, pour aujourd'hui, je ne vous en dirai pas davantage... quand l'un de vous aura une idée bien posée sur le principe même, il viendra me trouver... Toutefois, vous pouvez dès maintenant faire vos réflexions...

Des exclamations jaillissent, en effet :

— Sauf respect, mon capitaine, le lâcheur de femme et d'enfant ça devait être un Boche!

— Un beau dégoûtant, dans tous les cas.

— Un lâche!

— Un feignant!

Gubertin secoue la tête pour approuver, mais il a des clignements comme si des soufflets lui arrivaient sur la figure et il feint d'être extrêmement occupé à chercher dans ses poches quelque chose d'introuvable.

*
* *

Deux heures après la communication collective, Gubertin se présente seul au bureau :

— Mon capitaine, je voudrais... ce mariage dont vous avez parlé me conviendrait peut-être...

Le capitaine se récrie :

— Pas si vite! Attendez quinze jours, un mois... Vous n'avez pas eu le temps de vous consulter suffisamment... Là, vous obéissez à un premier mouvement d'indignation contre l'acte abominable d'un sale individu... Je vous félicite... donnez-moi la main, mon ami... Mais il faut laisser reposer vos esprits, de façon à envisager froidement l'avenir... Au surplus, je désire entendre vos camarades, s'il y a lieu, et comparer les résolutions.

— Mon capitaine, permettez-moi de vous demander si la personne à qui vous vous intéressez ne s'appellerait pas Marguerite Bonclair?

Le capitaine bondit :

— Ah! ça! est-ce que, par hasard...?

Comme la figure décomposée de Gubertin répond pour lui, le capitaine continue :

— Comment!... vous!... vous qui, à la der-

nière attaque, avez encore sauvé deux de vos camarades, au péril de votre vie!...

— C'est... c'est pas de ma faute...

— Comment! C'est pas de votre faute si vous êtes un héros, ou pas de votre faute si vous êtes un polisson?

— Mon capitaine, que voulez-vous?... La guerre m'avait fichu un coup de marteau... Ça fait tout sortir, le bien et le mal que vous avez dans vous...

— Une éruption, quoi!... L'important alors est que le mal s'en aille et que le bien reste...

— C'est ce qui arrive pour moi, mon capitaine...

— Oui?... Voyons, alors, — on a abrégé les formalités pour qu'un soldat puisse se marier dans les sept jours de permission... Consultons la liste des prochains départs... sapristi! on dirait que c'est un fait exprès!... votre tour vient après-demain...

— Oui, mon capitaine, on dirait que c'est un fait exprès... juste le temps d'écrire à ma femme qui a bien mérité de devenir ma légitime... quand j'y pense!...

— Et quel âge a-t-il le petit?

— Cinq ans, mon capitaine.

— A qui ressemble-t-il?

— A elle, à la mère...

— Vous reviendrez le 9?

— Oui, mon capitaine.

— C'est bon... allez, Gubertin...

— Mon capitaine je vous apporterai une photographie de la petite famille remise en ordre...

— Vous avez vu que j'y comptais?

— Dans vos yeux, — oui mon capitaine...

— Alors, c'est entendu, — au revoir, mon ami.

CÉLÉBRITÉ

Le grand savant Puyrenard n'avait jamais été riche, mais depuis la guerre il était franchement pauvre. Célébrité oblige : la plus grande partie de son argent allait à des parents éloignés qui lui avaient révélé leur détresse.

Il occupait depuis vingt ans un assez grand appartement dans un coin bourgeois du quartier des Ternes, où tout le monde le connaissait, le saluait, lui souriait avec considération et familiarité, — si bien qu'il avait l'impression douillette d'être chez lui, non seulement dans sa maison, mais dans sa rue et dans un cercle de rues avoisinantes.

Eh bien, il avait renoncé au seul luxe de son existence : le luxe de l'habitation.

Par économie, il était allé habiter dans un vaste immeuble du quartier des Epinettes, où se trouvaient de modestes appartements, sur le devant, et une multitude de logements sur des cours et des arrière-cours.

Et là, c'était pour lui une impression pénible de relégation : personne ne voulait ou n'osait le connaître ; — même pas le salut banal des locataires qui se croisent dans la maison ; s'il ébau-

chait la politesse, le premier, on avait l'air de ne pas voir ou de ne pas comprendre.

Soixante ans, grand, figure maigre à barbiche grise, soigné dans sa tenue, décoré, — il était comme mis en quarantaine par sa physionomie correcte et par ses titres officiels étalés à tous les yeux sur la correspondance déposée chez la concierge.

Il ne demandait pas à être populaire, — mais, lui qui était blasé sur les hommages des grands de ce monde et n'en éprouvait plus guère de satisfaction, — il était sensible au manque d'égard de son infime voisinage, il y prenait garde, il y pensait, il en souffrait...

*
* *

L'hiver dernier, — la période de grand froid.

Dans le petit appartement contigu à celui de Puyrenard, un enfant est malade. La mère a appelé le vieux docteur qui fait le service de plusieurs confrères mobilisés, — et qui, impuissant à secourir tous les genres de maux offerts à sa vue, n'arrive à réagir contre le découragement que par une affectation de rudesse et d'impatience.

— Comment! madame, pas de feu dans cette chambre! Dépêchez-vous d'en allumer... Il faut de la chaleur pour que la rougeole sorte, — si la rougeole ne sortait pas, votre enfant serait perdu.

Gestes de femme désespérée :

— Mais, docteur, comme locataire d'appartement, je n'ai pas droit au charbon municipal, — et il m'est impossible d'en trouver nulle part.

— Hé, madame ! faute de charbon, l'on brûle du bois.

Une brusque mimique ; le docteur a disparu.

La pauvre mère a compris ; elle rit et elle pleure : ce qu'on est bête parfois, on se désole, on ne pense pas aux choses les plus simples... faute de charbon, il y a les meubles à brûler...

*
* *

M. Puyrenard possède par hasard une scie, mais il ne peut pas se décider à rendre le service qui lui est demandé : mettre en morceaux les chaises, les tables, les choses amies qui ont aidé la famille à traverser la vie...

Mais alors, que faire ? Lui-même, il n'a pas de combustible, les personnes les plus favorisées n'ont que leur strict nécessaire... Et il n'y a pas un instant à perdre.

M. Puyrenard est en redingote et cravaté de noir, il court prendre son chapeau, il attrape le seau vide, — et ma foi, bravement, il s'en va, de porte en porte, demander un morceau de charbon, un seul morceau. Ça n'a l'air de rien, — et pourtant sa quête finit par produire une quan-

tité suffisante pour le chauffage de la chambre du petit malade.

Dès lors, il n'a vraiment plus qu'à recommencer chaque matin sa tournée de demandeur d'aumône. Le feu pétille sans interruption et au bout d'une quinzaine, le docteur déclare que le cher bambin a fait sa rougeole normalement et qu'il est sauvé...

M. Puyrenard ne veut même pas que la maman le remercie, — mais ô surprise! les voisins qui n'avaient aucun égard pour sa qualité d'illustre savant se mettent à l'honorer pour son aptitude à la mendicité. Ils lui adressent les différents saluts, sourires, hochements et clignements qui signifient : « Je vous connais, monsieur; je sais ce qui vous caractérise, j'apprécie votre talent de société... »

Une fois la célébrité déclenchée, elle a vite fait de prendre des proportions grandioses.

L'autre jour, — de sa fenêtre du premier étage donnant sur une arrière-cour, M. Puyrenard a assisté à un jeu nouveau qui n'était ni plus ni moins que la quête au charbon, — un gamin de six ans, Totor, faisant « le vieux du grand escalier », — et une dizaine de comparses, filles et garçons, faisant les locataires sollicités.

Or Totor, — pareil à beaucoup d'enfants, — possède la faculté d'imitation qui dégage et

grossit les traits caractéristiques, de façon à atteindre à la ressemblance comique.

Le voici : cravaté d'un lacet de soulier, un bout de chiffon rouge à sa veste, muni d'un chapeau et d'un récipient ravis au tas d'ordures.

— Toc, toc, toc ! Bonjour madame, vous n'aureriez pas des fois, par hasard, un bout de charbon ; c'est pour un petit malade qu'a la rougeole, que son père est mobilisé ; rien qu'un bout, madame, ça suffira.

Il s'est découvert, il a posé son seau ; des tics admirablement saisis expriment le dépaysement, la gène, la timidité. Il se balance en parlant, se tire le menton, se frotte le nez, et surtout il secoue la tête, et il sourit, sans arrêter... On lui apporte un morceau de charbon de bois, il le garde dans sa main pour pérorer, — et bien entendu, par inadvertance, il s'en fait des marques à la figure.

— Merci, mille fois, madame... avec des petits sous, on fait des millions.

Il s'en va, maladroit, grotesque, déjeté d'un côté par le poids de son récipient.

Vous devinez la finale fantaisiste du jeu :

— Madame, v'là du feu, pour votre enfant...

Des embrassades, — et le noircissement général des figures.

Or, M. Puyrenard a été particulièrement touché de voir, parmi les enfants spectateurs, deux

tout petits assis par terre l'un contre l'autre qui, tout en tremblant de froid, vouaient une admiration extasiée à Totor, — son portraitiste...

Et justement, le lendemain il les aperçoit dans la rue... Vont-ils le reconnaître ? Oui, — et ce sera une grande chose.

Ils lui font leur beau salut de la maternelle, la main droite au front, — et puis! et puis! — comme un complément de politesse, — en guise de prononcer son nom, — tous deux ensemble, sérieusement, sans idée de moquerie, ils versent l'épaule à gauche, d'un coup brusque, sous le poids d'un seau imaginaire...

Ah! mon Dieu, quelle douce impression d'hommage et de récompense! Tout à fait l'impression que M. Puyrenard a eue, dans la plus solennelle circonstance de sa vie de grand homme, à entendre prononcer, devant l'élite du monde civilisé, l'éloge de ses immortelles découvertes...

L'AUTRE

Ils s'étaient mariés sans autre apport dotal que leur amour, mais chacun ayant une situation : lui, Rodolphe était employé de banque, — elle, Agathe, première dans une maison de modes, avait un intérêt dans les affaires. Et ma foi, en dépensant tout ce qu'ils gagnaient, ils vivaient très à l'aise : bien habillés, bien logés, bien servis.

Ils éprouvèrent une grande joie le jour où un enfant leur naquit et le docteur fut consulté sur le point de savoir si Agathe ne devrait pas faire le sacrifice de l'élever elle-même.

— Non, répondit-il. La petite maman n'a qu'une bonne santé de Parisienne, elle serait mauvaise nourrice. Pour le bien de l'enfant, j'ordonne l'élevage à la campagne.

Sur la garantie d'un ménage ami, le nouveau-né fut confié à une robuste Champenoise qui en fit bien vite un magnifique poupon. Les jeunes parents, dans leur zèle et leur tendresse, allaient le peser et le photographier tous les dimanches.

Rodolphe, — grand brun, à la barbe en pointe, vêtu comme un diplomate, — était impayable

sur les clichés, où, l'éponge à la main, il était censé faire la toilette de Riri. Quant à Agathe, — une de ces blondes si bien proportionnées, et à la frimousse si spirituelle qu'elles peuvent, sans ridicule, lancer les plus osées fantaisies de la mode, — elle faisait une délicieuse maman de conte de fées qui, penchée sur le cher trésor, semblait lui prédire le plus merveilleux avenir.

Riri avait six mois quand la guerre éclata ; ce n'était pas le moment de le changer de lait. Quant Agathe vit la tournure que prenaient les événements, elle choisit un refuge pour la nourrice, dans un hameau des environs de Paris. La bonne femme illettrée fit répondre qu'elle guettait l'occasion d'une carriole, pour quitter son village.

Or, il arriva que Rodolphe fut gravement blessé et qu'après des séjours provisoires dans plusieurs ambulances, il fut envoyé dans un hôpital du Midi de la France. Agathe le suivit dans ses déplacements et, grâce à de multiples démarches, elle fut autorisée à rester comme infirmière auprès de son mari qui serait longtemps en danger de mort.

Elle avait simplement écrit à la nourrice pour la rassurer et lui faire ses recommandations, et à Paris l'on devait garder sa correspondance jusqu'à ce qu'elle eût une adresse bien arrêtée. Installée à Nice, elle traversa une telle période

d'anxiété qu'elle ne réclama pas tout de suite son courrier. Enfin, à la réception, stupeur! — pour un laps de deux mois, il n'y avait qu'un avis de bonne santé concernant Riri, lequel avis venait encore de Champagne et non pas du village où la nourrice devait être réfugiée.

Quand Rodolphe fut, par miracle, tiré de l'inconscience, sa faiblesse exigeait tant de précautions qu'Agathe lui assura que les nouvelles de l'enfant étaient excellentes.

Et maintenant qu'il y avait place dans son âme pour un second tourment, voilà que le secrétaire de la mairie suburbaine à qui elle s'était adressée, l'informa que la nourrice « était inconnue dans la localité et n'y avait séjourné à aucun moment ». Et le mensonge, une fois fait à Rodolphe, il fallait s'y tenir!

Par chance, le danger passé, la guérison de Rodolphe s'accomplit rapidement; Agathe était dans un tel état de détresse maternelle qu'elle considéra comme un bonheur de pouvoir quitter son mari, le jour où il fut renvoyé au dépôt du régiment.

.

Mais, hélas! ses recherches acharnées n'aboutirent qu'à une désolante reconstitution.

« Dans la région habitée par la nourrice, tous
« les habitants, sous le coup d'une panique
« foudroyante, avaient fui, un soir, en un seul
« flot emplissant la route d'une confusion inex-

« tricable. Si bien que de pauvres femmes « avaient perdu la raison, que d'autres, même, « avaient succombé aux tourments, aux priva- « tions, et que des enfants égarés étaient restés « dans des fossés, derrière des haies...

« Mais l'Administration avait réuni ces der- « niers dans un même asile, où, depuis lors, on « les avait presque tous réclamés. »

Une heure vint où le suprême et dernier espoir d'Agathe fut qu'il y eût, parmi les orphelins présumés, un petit garçon de dix-huit mois. Car un an s'était écoulé depuis qu'elle n'avait vu Riri !

Quels battements de cœur, au moment de franchir le seuil de l'établissement... Merci, mon Dieu ! il y a deux bébés âgés de moins de deux ans et justement deux blondins.

Ordre est donné de les placer côte à côte dans une allée du jardin. Agathe porte si bien dans la mémoire, dans les yeux, l'image de son cher trésor qu'elle va du premier coup...

Et soudain, l'arrêt du cœur, le vertige... Cette évidence apparaît : de six mois à dix-huit mois, un enfant change tellement, qu'à défaut de signes particuliers, il est impossible, même à une mère, de reconnaître le sien avec certitude.

A première vue, Agathe trouve que ni l'un ni l'autre n'est Riri, — mais si elle considère chaque enfant séparément, avec une longue

attention, elle voit à chacun des ressemblances!...

Or, écoutez : Rodolphe, de son dépôt, est retourné sur le front, — et il annonce une prochaine permission « où il y en aura du bécotage sur les joues de Riri!... »

— Mon Dieu! Ayez pitié de moi!

Et voilà que, tel un message porté dans l'air, il revient à Agathe une confidence vieille d'au moins dix ans : une de ses amies avait oublié son parapluie à la Madeleine; devant sa réclamation, le suisse lui avait présenté toute une collection de parapluies trouvés; et faute d'y découvrir vraiment le sien, elle en avait « reconnu » un, à peu près équivalent.

Agathe se décide brusquement, avec la terreur de perdre la raison avant d'avoir choisi. Car, il s'agit, n'est-ce pas, de sauver Rodolphe de la folie, du suicide peut-être, — et enfin, enfin il y a autre chose, une lueur... l'enfant qu'elle prendra *pourra* être le sien...

Mais lequel prendre? Lequel? Lequel?

Vite! On dirait que le sol commence à se dérober!

Eh bien voilà : les deux chérubins sont nommés provisoirement Pierrot et François, — elle les place sur la même ligne, — comme s'ils allaient jouer à la course, — elle se recule, et le premier qui viendra quand elle appellera : Riri! sera son enfant.

Par chance, un seul se déplace, — c'est Pierrot. Elle le saisit dans ses bras et court au bureau de la direction...

A peine rentrée à la maison avec « Riri », elle songe que l'autre, François, — s'il n'a pas bougé, — est tout de même bien gentiment venu vers elle, du regard, du sourire... Mais non! Quand on veut, on arrive à ne pas penser... Des embrassades, des caresses, un flot de paroles continues : Riri!... mon petit Riri!... Mon adoré!... Mon trésor... Papa va venir... tu vas voir papa...

Un mois s'écoule avant que Rodolphe n'ait sa permission. La nature est une bonne complice; l'enfant est habitué, il dit « maman », il est câlin, comme si Agathe le possédait depuis toujours, — et celle-ci l'aime, elle se fait illusion, « elle oublie » des minutes entières...

Rodolphe, en arrivant, n'a qu'un élan de tendresse :

— Ah! qu'il est beau! qu'il est donc joli, le petit Riri à son papa!... Mais ma pauvre chérie, que tu as donc mauvaise mine!...

*
* *

Vous avez vu le tableau « de vrai », — et vous l'avez vu aussi en illustration : le poilu, tout auréolé de la terrifiante gloire des armes,

qui dorlote maternellement un petit enfant, toute paix, toute douceur... C'est délicieux; l'indifférent, le passant le moins sensible ne peut pas s'empêcher de s'attendrir.

On jurerait que Rodolphe se plait à « faire tableau » avec Riri : du matin au soir, il a le petit sur lui, il le porte dans ses bras ou sur son genou, en mangeant, en fumant sa pipe, en lisant son journal.

Agathe, à « les » contempler, éprouve une espèce de bien-être accablant; elle sourit, engourdie, caressée, telle une convalescente, une ressuscitée...

Voilà trois jours que Rodolphe est à la maison et il ne se lasse pas de son fils. Mais alors, aujourd'hui, on dirait d'une apothéose : le soleil, dans la salle à manger, illumine la scène d'une façon ravissante : la lumière joue sur le chêne encaustiqué, sur l'argenterie, sur la tapisserie flamande; il y a des fruits sur la table, du rouge, du vert, du jaune qui se heurtent; un vin doré scintille dans une carafe de cristal, — Rodolphe, la trogne épanouie, a trouvé une chanson jadis en vogue, qui enchante Riri et anime d'une joie rosée sa blondine beauté. Un impressionniste intitulerait ça : bonheur familial.

Rodolphe a la voix chaude et d'une riche ampleur. Il fait vibrer de musique ce qui déjà vibre de couleur !

J'ai fait cinq fois le tour du monde
Sur des navires à trois ponts...
Je sais qu'il fait chaud à Golconde
Et qu'il fait froid chez les Lapons...
Eh bien, de Singapour à Nantes,
Je n'ai rien vu, rien de plus beau,
Que ton enfant, lorsque tu chantes,
Pour l'endormir dans son berceau...

Et Riri répète si drôlement le jeu d'acteur de son père! Quand il fait « de Singapour à Nantes » avec son petit bras, — son geste va d'un pôle à l'autre!...

Cette fois, Agathe est tout à fait transportée, elle se laisse entraîner à l'extase, elle éprouve une sensation complète de béatitude...

— Ah!

Le cri de quelqu'un qui reçoit un coup de couteau, — et Agathe, comme on appelle : au secours! les mains précipitées en avant, implore toute frémissante :

— Rodolphe!... mon chéri, figure-toi, j'ai vu un orphelin, un petit orphelin, qui ressemble à Riri... Je ne pourrais pas vivre... prenons-le, je t'en supplie... donnons-le pour frère à Riri...

Rodolphe, ahuri, essaie de plaisanter...

— Non!... Tant faire que de donner un frère à Riri, pourquoi pas un du même sang?

A ce refus, il passe une telle horreur sur le visage livide d'Agathe, que Rodolphe saisi, effrayé, cherche à comprendre :

— Quoi? tu as, subitement, comme ça, une vision superstitieuse?... Si nous ne prenons pas l'orphelin, malheur à Riri?

— Oui! une vision...

— Allons, bon! C'est donc contagieux la superstition?... me voilà secoué par un frisson... et en effet, je sens... tu as raison... il faut que nous prenions l'autre petit qui n'a pas sa part.

Un temps. Rodolphe s'aperçoit que Riri a l'air d'attendre la continuation de la vibrante chanson interrompue. Sa trogne de poilu s'épanouit de nouveau :

— Et là-dessus, Riri, à nous la grande improvisation :

Je ne verrai rien de plus beau
Que tes enfants quand tu riras
De les poser dans mes deux bras!...

LE FAUX DORMEUR

A la gare du Nord. Le compartiment de première classe était vide, — Mme Formain s'installa dans un coin avec Lili. Le luxe (pourtant bien modéré) du décor lui enleva son air soucieux et dépaysé.

— Il va venir une autre dame en face de toi? demanda Lili.

Blonde, les yeux bleus, le teint rosé, — une figure un peu longue, aux traits déjà semés d'intelligence, — elle était, comme image, une vivante réduction de sa jolie maman.

Le vis-à-vis fut un monsieur, affichant la cinquantaine, l'âge de l'expérience, l'âge du discernement le meilleur en art et en beauté. Son costume chic, son pardessus d'été, tout son extérieur annonçait « la classe aisée », — mais il montrait, de plus, cette élégance qui est dans le regard, dans l'expression générale du visage. Et comme preuve, eût-on dit, qu'il appartenait bien à l'élite mondaine, il portait avec amour, renversé sur son bras gauche, une admirable statuette en vieux Chine, dont, sans doute, il venait de faire l'acquisition. Il n'aurait pas porté un paquet, — mais la petite merveille

non enveloppée était portable comme un livre, une brochure.

Sans être coquette ni quêteuse d'admiration masculine, Mme Formain éprouva une impression extrêmement agréable, à voir se placer devant elle cet homme de goût. Rien de plus légitime : si l'on s'ingénie à donner aux nuances et au dessin de sa toilette une délicate harmonie et une gracieuse proportion, c'est pour que cela soit aperçu et apprécié. Et le monsieur, en pénétrant dans le compartiment, avait marqué par un salut discret de la tête qu'il apercevait...

Inconsciemment, par une sorte de devoir de politesse, Mme Formain eut alors des paroles et des attitudes qu'elle n'aurait tout de même pas eues en face d'un voyageur quelconque. Tout naturellement, elle s'adressa à Lili pour émettre ces riens qui révèlent si bien le rang et l'éducation, — et qui, dans l'occurrence, prenaient ce sens particulier : « oui, monsieur, je suis du même monde que vous, — une personne fortunée et de bon goût. »

— Voyons, Lili, tes gants !... est-ce que les dames en visite retirent leurs gants?... Qu'est-ce que tu dis? Tu donnes de l'air à tes pattes !... Oh ! comme c'est vilain... une demoiselle de cinq ans... A qui empruntes-tu ce langage ? à Sophie ou à miss?

(C'est-à-dire à la femme de chambre, ou à la gouvernante anglaise !)

Il eût été sacrilège de ne pas regarder l'adorable enfant, — le monsieur, selon sa parfaite élégance, était donc attentif, dans la séante mesure, à ces frais de conversation.

Mais voila que Lili fronça les sourcils et prit un ton de gronderie réfléchie :

— Eh bien... eh bien... quand tu seras ma petite fille, je te ferai la même chose...

« Quand tu seras ma petite fille », — c'était si cocasse, cette idée puérile et profonde du juste retour de toutes choses, que le monsieur ne put s'empêcher de rire vers les yeux de la maman et que celle-ci ne put s'empêcher de répondre par une semblable adresse de rire. Il y eut là un échange muet de propos :

— Votre fillette est ravissante, madame...

— N'est-ce pas monsieur? Chez nous... dans notre monde...

Seulement, par ce succès, Lili se sent autorisée à continuer son discours, — et le point de départ étant : « je te ferai ce que tu me fais de désagréable », — avec la simple et formidable logique du jeune âge, elle va entreprendre l'exposé des torts maternels :

— Quand tu seras ma petite fille, moi aussi je te conduirai à Enghien chez ma tante Marie qui est si méchante, pour qu'elle nous donne de l'argent, — qu'on n'en a plus, qu'on ne sait plus comment faire...

Mme Formain éprouve un affreux saisissement. Impossible de faire taire l'enfant : ce serait confirmer et aggraver sa déclaration. Et quelle contenance adopter ensuite? Car enfin, ce que dit Lili, — vis-à-vis du monsieur présent, — cela signifie que Mme Formain s'est vantée faussement d'une égalité de situation; cela détruit l'effet du bon ton et de la jolie toilette.

Non! il faut n'attacher aucune importance au bavardage enfantin, — autrement il serait indispensable de prononcer des excuses indirectes :

— En effet, j'étais riche, mais la guerre a ruiné mon mari, il ne me reste plus que l'apparence de la fortune... je tâche à grand'peine de garder ma mise de grand style, comme je garde ma bonne éducation...

Donc Mme Formain se met précipitamment à chercher un objet introuvable dans sa précieuse sacoche de cuir noir pleine de cartes, de lettres et de minuscules bibelots.

Lili, toute à son idée fixe, continue d'ailleurs gentiment à dire ce qu'elle a sur le cœur :

— Et puis je te ferai marcher tout plein à pied, parce que maintenant les taxis ça coûte trop de sous...

Mme Formain essaie de murmurer des paroles qui indiquent une grave préoccupation : « ah! quelle contrariété... j'ai dû oublier... qu'est-ce que j'ai pu en faire? » Elle pose sur ses genoux un porte-cartes, des ciseaux d'or, un miroir...

Toutefois, au bout d'un instant, elle ne peut s'empêcher de lever les yeux, — censément pour mieux fouiller dans sa mémoire...

Ah ! mon Dieu quelle chance ! l'exploration si brusque de la sacoche a détourné l'attention du monsieur, il n'a pas suivi le verbiage de l'enfant et comme l'atmosphère est très orageuse, il s'est doucement assoupi...

Les phrases de Lili s'enchaînent impitoyablement.

— Et puis ce sera trop cher aussi pour faire raccommoder la poupée cassée et pour t'acheter le livre d'images coloriées...

« Et puis » le soulagement de Mme Formain ne dure qu'une seconde ! Voyons : le monsieur, au contraire, s'intéresse énormément au verbiage révélateur et il doit feindre de dormir pour mieux écouter...

Et il y a de quoi se régaler :

— Je te garderai aussi à la maison sans sortir, parce que ta robe est au teinturier et que je ne peux pas payer le teinturier...

Pour le coup, c'est trop cruel, trop humiliant. Mme Formain n'y tient plus, elle exhale une supplication déchirante :

— Lili ! ma petite Lili !...

Comme si elle demandait grâce à son enfant et ses yeux remplis de larmes se fixent malgré elle sur le monsieur énigmatique.

En effet, la posture de la pauvre femme est

vraiment trop lamentable. Ce drame intime appelle une charité d'une telle élégance, que toute idée même de charité s'écarte de l'esprit...

Voyez plutôt.

Mme Formain a eu bien tort de se mettre dans un tel état, — et elle va pouvoir reprendre en toute sécurité la jolie attitude par quoi elle se console un peu de la ruine et de la privation. Car ce monsieur, — qui aurait pu être un fâcheux auditeur, — ce monsieur s'est si vraiment abandonné à l'inconscience du sommeil, qu'il laisse glisser de sa main l'inestimable statuette, oui, croyez-vous! quel dommage! — la chère merveille n'est plus que débris, là, sur le plancher!...

— Oh! que je regrette...

— Mille grâces, madame. — En effet, que ne m'avez-vous éveillé!

LE SECRET DE FABRICATION

Quand la guerre éclata, Ludwig était depuis trois ans le maître-ouvrier de la maison Gurheimer, de Berlin.

Pendant nombre d'années, cette maison n'avait pas pu se créer de clientèle au delà des frontières, pour cette raison bien simple que des maisons rivales, à l'intérieur et à l'extérieur, fabriquaient le même article qu'elle, au même prix de revient.

Or, il était arrivé que Ludwig (à cette époque-là ouvrier aux pièces) avait eu l'idée d'une modification si étonnante dans l'ensemble de la main-d'œuvre, qu'il en résultait une diminution considérable des frais de fabrication.

Comme il n'était pas besoin d'un outillage nouveau, mais qu'il s'agissait plutôt d'une simplification d'outillage, le patron avait contesté à l'idée de Ludwig le caractère « d'invention » proprement dite, et il s'en était emparé sans bourse délier. Toutefois, il avait dû s'attacher, par un contrat, ce gaillard ingénieux qui, par le fait, connaissait le secret de la nouvelle production. Secret grâce auquel la maison Gurheimer, victorieuse de ses concurrentes, travaillait

maintenant pour l'exportation et notamment pour la clientèle française.

*
* *

Lorsque Dorothée, la femme de Ludwig, apprit qu'il était prisonnier en France, elle alla faire une visite à M. Gurheimer, et lui exposa qu'avec la charge de ses cinq enfants, et vu le prix exorbitant des denrées, elle aurait bien de la peine à envoyer régulièrement à son mari le colis de nourriture indispensable.

M. Gurheimer la reçut très mal : « Il verrait ça... Il n'avait pas le temps ce jour-là... Au surplus, les prisonniers n'étaient pas intéressants ; on ne devait pas se laisser capturer ; on devait plutôt se faire tuer en combattant... »

M. Gurheimer était d'origine silésienne ; un quinquagénaire de haute stature, avec un gros crâne où les cheveux grisonnants avaient une apparence de fourrure, avec une grande figure à barbe, dont la peau était d'une seule nuance : rouge terne. Il avait des yeux troubles, des yeux instables que les interlocuteurs en quête de franchise n'arrivaient pas à saisir.

Il détestait les gens « qui font du sentiment », fussent-ils ses compatriotes les plus proches. Une seule chose au monde comptait, avait toujours compté, compterait toujours : la raison du plus fort. Il supportait l'existence de cela qui

s'appelle : la bonne foi, la justice, l'honneur, dans la mesure où cela constituait la faiblesse de l'adversaire. Et personnellement il admettait un usage adroit des mots de loyauté, de bon droit, — un usage des mots seulement, vous entendez.

Aussi quand il riait, — qnand il faisait ce mouvement musculaire qui désarme le visage humain et y inscrit la cordialité, le bon vouloir, — il ne communiquait jamais aux gens qu'une sorte de gêne et d'incertitude.

Au jour des hostilités, il avait eu l'outrecuidance de faire des prophéties : telle nation empoisonnée de littérature, d'idéal, ne comprendrait pas son intérêt à se ranger du côté de la Force, — mais telle autre, où Dieu merci n'existait la stupidité d'aucun art national, adopterait sans doute un bon rôle de fourberie en faveur de la toute-puissante Allemagne.

La pauvre Dorothée s'en retourna toute déçue.

Mais oui, la pauvre Dorothée...

Nous sommes assez nobles pour n'avoir pas besoin de noircir nos ennemis, nous sommes assez hauts pour nous permettre de faire justice à chacun...

Le parti pris d'ailleurs va à l'encontre de la preuve à administrer, et il serait contraire au bon sens de vouloir que toutes les femmes

d'outre-Rhin fussent des harpies, des vampires femelles.

Non, Dorothée n'était pas de celles qui s'esclaffent de joie à l'annonce de la noyade, par les sous-marins nationaux, d'innocents bébés dans les bras de leurs mères. Elle n'était pas de celles qui, au passage de prisonniers, essaient, avec le bout de leur ombrelle, de crever les yeux des blessés aux bras entortillés... Elle n'était pas de celles qui, dans leurs lettres, dépassent en excitation sanguinaire les atrocités commises, pourtant insurpassables...

Pourquoi ne pas le dire ? Une fois elle avait éprouvé de la pitié en voyant, parqués dans des wagons à bestiaux, ces soldats russes, si abominablement martyrisés. Leur état de maigreur était si effrayant qu'elle leur aurait volontiers passé quelques victuailles, — mais la disette se faisait déjà sentir dans la classe humble à laquelle elle appartenait, — et ses enfants ne laissaient jamais uue bribe des rations autorisées.

Et ce fut une gêne encore plus dure, quand elle se mit, coûte que coûte, à faire l'envoi hebdomadaire au prisonnier. Ludwig disait bien dans ses lettres que la nourriture du camp était largement suffisante, mais les « mangeailles » du pays lui faisaient tout de même grand plaisir.

*
* *

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis l'inu-

tile démarche de Dorothée auprès de M. Gurheimer, quand un dimanche, — chose inimaginable ! — ce puissant personnage avait pénétré brusquement dans le modeste logement de Ludwig !

Il y avait sur sa figure un sourire blanchâtre rappelant le rayonnement blafard d'un soleil d'hiver, d'un soleil malade... et sa verbosité autoritaire se mitigeait de bonhomie :

— Eh bien quoi ? C'était lui qui devait se déranger pour avoir des nouvelles de son maître-ouvrier !... Voyons, voyons, il n'avait pas dit qu'il se désintéressait de cet excellent collaborateur ; tout simplement, Mme Ludwig s'était présentée à un moment inopportun. Que voulez-vous ? dans les circonstances actuelles, avec le tracas des affaires, on ne peut pas être toujours de bonne humeur... Mais enfin, voyons, que devenait ce cher Ludwig ? Comment supportait-il sa captivité ? lui, un garçon si actif, si industrieux... Était-il vrai que l'on occupait les prisonniers à des travaux de terrassement ? Comme ça devait être pénible pour un artisan aux mains si adroites de manier la pelle et la pioche !... Avait-il au moins, de temps en temps, le colis consolateur ?... Oui, allons, tant mieux...

M. Gurheimer avait tapoté les joues des enfants, il leur avait distribué quelques marks, — et il était parti en recommandant bien à Dorothée de revenir le voir. Surtout, oh ! sur-

tout, — il avait bien insisté là-dessus, — qu'elle ne manque pas d'accourir, s'il survenait le moindre changement dans la situation de Ludwig... C'était si choquant de penser que son mari fût dégradé par cette tâche grossière de remuer la terre...

La porte fermée, Dorothée avait expliqué aux enfants quel événement colossal constituait la visite de M. Gurheimer : « le patron de papa, chez qui papa gagnait de l'argent avant la guerre, chez qui papa recommencerait bientôt à gagner beaucoup d'argent. Oh ! c'était un événement heureux, heureux, tout plein heureux ! »

Mais les enfants avaient été glacés par l'apparition de M. Gurheimer. Et Dorothée eut beau répéter sous toutes les formes son assertion de bonheur, en y ajoutant la description de l'abondance qui régnerait dans la maison, lors du retour certainement très prochain de papa, — elle eut beau leur enjoindre de comparer leur chance avec le triste sort de tant de camarades à jamais orphelins, — les cinq petits Ludwig gardèrent jusqu'au soir une mine inquiète, malheureuse...

*
* *

Et justement, — na ! vous voyez, mes enfants, — une bonne lettre arriva, — une bonne lettre que Dorothée s'empressa d'aller lire à M. Gurheimer : on espérait qu'un certain nombre de

prisonniers seraient mis à la disposition des industriels de la région où se trouvait Ludwig, — car l'autorité avait invité les ouvriers de métier à remplir un questionnaire où ils indiquaient leurs capacités spéciales. Les prisonniers ainsi employés seraient déjà mieux traités, ils auraient moins de fatigue à endurer, et ils toucheraient encore un salaire! Quelle excellente aubaine !...

M. Gurheimer, assis devant son bureau, écouta, le visage impénétrable, les sourcils froncés, son regard aigu fixé sur le coffre-fort. Puis il lui vint une sorte de brusque sourire qui fit presque tressaillir Dorothée. Et il déclara qu'en effet la lettre de Ludwig offrait une perspective singulièrement intéressante et que cela lui faisait grand plaisir d'apprendre une pareille nouveauté, — oui vraiment ça lui faisait grand plaisir... son nez coloré s'était pincé et était devenu tout blême...

Quand, le lendemain, il vint rendre sa visite à Mme Ludwig, on aurait dit que son pâle sourire de la veille n'avait pas quitté son visage. Puisque c'était le jour où la chère ménagère confectionnait le colis du prisonnier, il la priait d'y joindre son offrande, — un paquet précieusement entortillé, — hé ! hé ! une friandise, une fameuse friandise!

Et, — sans doute, en témoignage d'intérêt,

de sollicitude, d'amitié, — il resta longtemps debout dans la salle à manger, — il voulut assister entièrement à l'aménagement du colis, — il ne s'en alla qu'après l'avoir vu complètement terminé, ficelé, cacheté, cousu...

Les enfants étaient à l'école ; il n'y avait là que le dernier-né, — le petit Carl, âgé de trois ans. Après le départ de M. Gurheimer, il s'était jeté contre sa mère, il s'était blotti dans sa robe, — et il n'avait pas pu manger sa soupe.

Et ma foi, ce fut trois semaines après, voyons : dix jours pour le voyage du colis, dix jours pour le retour d'une missive de France, — oui, trois semaines après exactement... Mme Ludwig reçut une lettre d'un camarade de son mari. « Ludwig était très bien portant, il se réjouissait d'un changement prochain dans sa situation, il venait de recevoir le colis habituel, si agréable ! — il était même en train de déguster certaine « surprise » y contenue, — quand un malaise brusque l'avait pris et il était mort subitement... Le major avait reconnu que le décès était dû à une cause naturelle, — une embolie, — et il ne s'en étonnait pas, attendu que Ludwig avait déjà été soigné, à l'infirmerie, pour des troubles cardiaques... »

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette.



PQ
2611
R326B6

Frapié, Léon
Bonnes gens

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 28 04 02 013 4